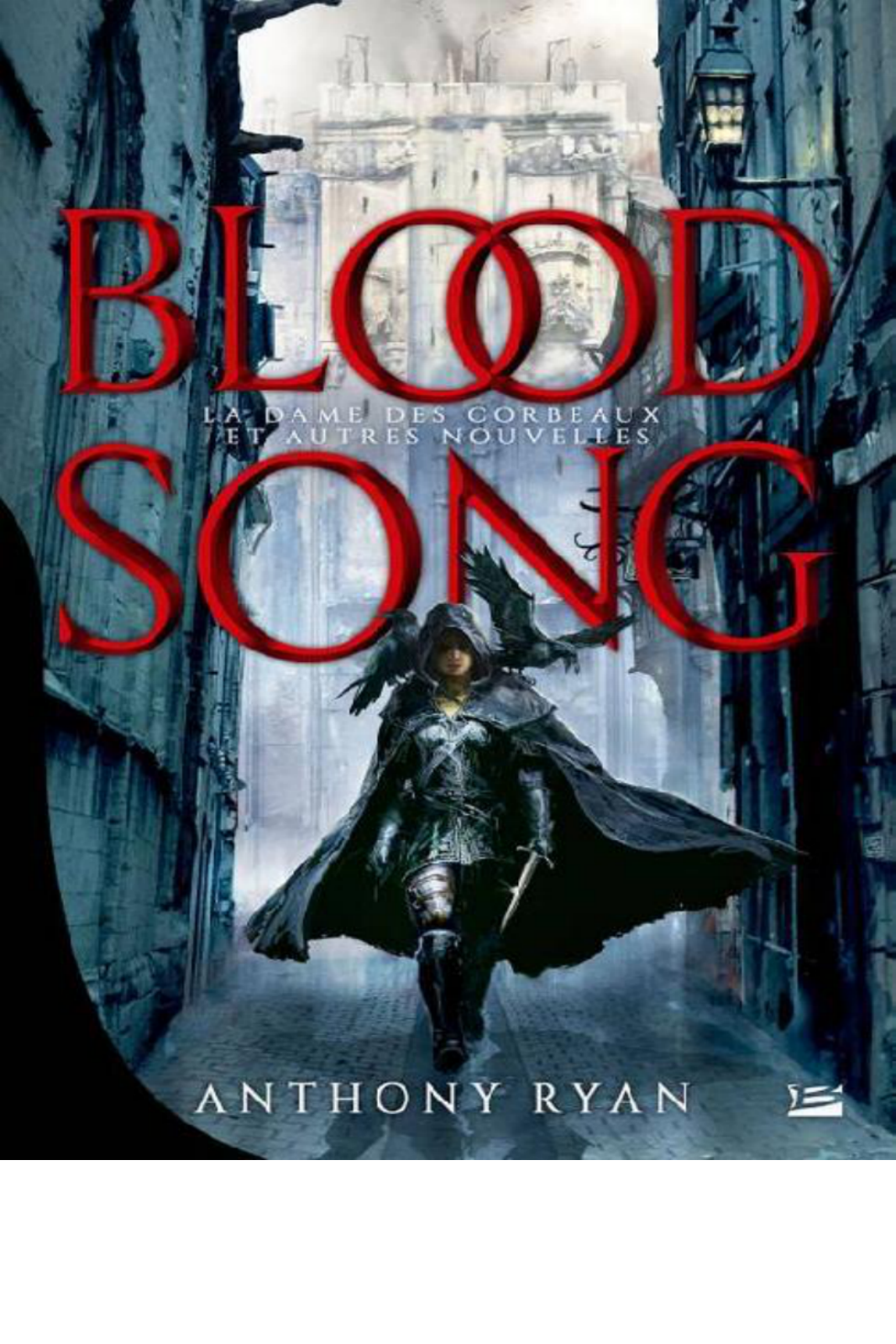


La Dame des Corbeaux et autres nouvelles

Ryan, Anthony

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



BLOOD SONG

LA DAME DES CORBEAUX
ET AUTRES NOUVELLES

ANTHONY RYAN



Anthony Ryan

***La Dame des Corbeaux et autres
nouvelles***

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Maxime Le Dain

Bragelonne

LA DAME DES CORBEAUX

Chapitre premier

— Sale petit merdeux !

Frentis recula en voyant Derla marcher sur lui à grands pas, quand bien même son regard brûlait de son éternelle lueur d'audace effrontée. C'était l'une des choses qu'elle appréciait chez lui, mais pas aujourd'hui.

— Quand on a le toupet de s'attaquer à une crevure pareille, on ne fout pas le camp avant d'être sûr et certain de l'avoir achevée !

Il tressaillit quand elle lui calotta le sommet du crâne, puis se tassa dans un angle de la pièce, une moue boudeuse aux lèvres.

— Je l'aurais fait si ses gars l'avaient pas embarqué si vite, marmonna-t-il.

— Tu t'attendais à quoi ? Qu'ils restent bien tranquilles sans rien branler ?

Derla leva la main en préparation d'un nouveau coup, le poing serré cette fois-ci.

— Je crois qu'il a déjà compris son erreur, Derl, intervint Livera de sa voix douce et chantante. N'est-ce pas, Frentis ?

Le poing de Derla resta suspendu en l'air, prêt à s'abattre sur le gamin qui, échouant à convoquer ne serait-ce qu'un semblant de contrition, se contentait d'esquisser un bref hochement de tête. Sans le brasier de défi qui couvait dans ses yeux, il aurait ressemblé en tout point aux innombrables tire-laine déguenillés qui infestaient les bas-fonds de Castelvarin. Elle avait toujours deviné qu'un intarissable puits de colère plongeait en lui, mais jamais elle ne l'aurait cru assez profond pour le pousser à pareille extrémité.

— Mon cul qu'il a compris, lâcha Derla en dénouant son poing.

Elle fit volte-face, prit une profonde inspiration et lissa le satin vert de son corsage afin de se calmer.

— Les repréailles d'Hunsil vont faire déborder les caniveaux de sang, soupira-t-elle en embrassant du regard les trois pièces qu'elle et Livera louaient au drapier du rez-de-chaussée.

Un humble logis, certes, mais garni de meubles somptueux, de bibelots raffinés et de ses nombreux livres – et tout cela se trouvait à présent menacé par la présence de ce morveux.

— Et bien sûr, il a fallu que tu te pointes ici.

— Je suis passé par les toits, dit Frentis. Personne ne m'a vu.

— Il apprendra bien vite que j'ai déjà refourgué tes prises par le

passé. Et si c'est pas lui, ce sera un de ses clébardes. À ton avis, combien de temps est-ce qu'ils vont mettre avant de venir frapper à la porte ? Tu ne peux pas rester ici.

— Derl... (Livera vint se poster près d'elle et noua ses doigts cuivrés aux siens.) Le pauvre n'a nulle part où aller.

Livera se pencha vers elle, embaumée de senteurs de jasmin et de chèvrefeuille – les parfums préférés de Derla. Cette dernière devinait que Livera avait dû s'en appliquer à des endroits stratégiques en l'entendant gravir l'escalier qui menait à leurs chambres.

— Et il a toujours été réglo avec nous, ajouta Livera. On n'a jamais perdu un seul liard en écoulant sa camelote.

— Pour laquelle nous l'avons grassement payé.

Derla sentit sa résolution flancher un peu plus quand Livera déposa au creux de son cou un tendre baiser, laissant ses lèvres peintes s'attarder de longues secondes sur sa peau.

— C'est un bon garçon, lui susurra Livera à l'oreille, qu'elle effleura de sa bouche violette. Il me rappelle mon frère...

— Ton frère mort, précisa Derla d'une voix si dure que Livera battit en retraite, son petit visage ovale soudain froissé de douleur.

Face à ce spectacle, la détermination de la jeune femme fondit comme neige au soleil, mais elle s'enjoignit de poursuivre malgré tout. S'arrachant à la prise de Livera, elle se tourna vers Frentis. *Il faut bien que l'une de nous deux se charge du sale boulot.*

— Tu dois quitter Castelvairin, lança-t-elle d'une voix catégorique, avant de gagner le manteau de la cheminée. (Elle ouvrit le coffret placé sous le cadre en stuc doré d'un grand miroir et en tira six couronnes d'argent.) File jusqu'au port, dit-elle en tendant les pièces au gamin. Trouve un rafiot nommé *Visiteur*. Le bosco a certaines... habitudes.

Un pli dubitatif creusa le front crasseux de Frentis comme il levait les yeux vers elle.

— Des habitudes ?

— Le genre d'habitudes qui permettent à un jeune garçon de se payer une traversée de l'Érinée. (Elle agita les pièces dans son poing.) Mais il voudra une petite avance.

— Plutôt crever..., commença Frentis avec un rictus dégoûté.

— Parce que tu penses avoir le choix ? (Derla empoigna les loques du gamin et le souleva au point de le forcer à se tenir sur la pointe des pieds.) T'as planté un couteau de lancer dans l'œil du pire salopard jamais chié par cette foutue ville. Tu t'attendais à quoi ? À te prélasser dans des draps en soie pour le restant de tes jours ?

— Je refuse de vendre mon cul à un marin ! Tout le monde n'a pas une vocation de tapineuse comme toi !

Le poing partit tout seul, cette fois-ci. Il cueillit Frentis à la tempe,

l'envoyant rouler au sol ; l'accès de violence arracha à Livera un hoquet d'horreur.

— Derl ! la chapitra-t-elle en lui jetant un regard courroucé, avant de bondir au chevet de l'enfant.

Livera aida Frentis à se relever, l'entoura d'un bras protecteur et dénoua délicatement le nœud de mèches grasses provoqué par le coup de poing de Derla. Le regard du gamin, remarqua-t-elle, demeurait plus vif et ombrageux que jamais.

— Tu ne veux pas de mon aide ? D'accord, lui dit-elle. (Elle glissa les couronnes d'argent dans le coffret, qu'elle referma brutalement.) Mais alors fais-moi plaisir et tire-toi de chez moi avant de m'attirer des emmerdes. T'as qu'à t' enrôler dans le Sixième Ordre, maintenant que t'es comme cul et chemise avec le rejeton du Seigneur de Guerre.

— J'ai jamais dit que c'était mon ami, répliqua Frentis. Juste que...

— ... qu'il t'a offert un surin après avoir aplati toute une bande de gardes à la foire des Eaux-d'Été. Je sais.

Derla agrippa le rebord du manteau de cheminée. Les sourcils froncés, elle s'efforçait de maîtriser sa colère mêlée d'une peur croissante.

— Quand on y pense, c'est peut-être pas une si mauvaise idée, reprit-elle après un court instant de réflexion. Hunsil ne risque pas de t'imaginer là-bas, du moins pas tout de suite. Après tout, personne ne peut se porter garant pour un orphelin.

— Non, pas la Loge ! s'insurgea Livera en serrant Frentis contre elle. Les disciples y tombent comme des mouches.

— Et qu'est-ce que tu crois qu'il va lui arriver, s'il reste dans le coin ?

À en juger par l'air intrigué du tire-laine, Derla devina que l'idée se frayait un chemin dans son esprit.

— Pourquoi ils m'accepteraient ? demanda-t-il enfin. Moi, un mioche des rues sans famille, pour me déposer entre les mains de la Foi ?

— Pas besoin de famille, seulement de quelqu'un qui se portera garant pour toi. Et pour ça, qui de mieux placé que ton copain distributeur d'épluchoirs ?

Frentis serra brièvement la main de Livera, puis s'arracha à son étreinte. Une fois debout, il vint se camper face à Derla.

— Tu m'as fait mal, dit-il en se frottant la tempe.

— C'était l'idée. Ça t'apprendra à tenir ta langue.

Elle coula un regard à travers la fenêtre et vit les ombres s'étirer sur l'enchevêtrement de cheminées et de tuiles au-dehors.

— Tu peux te planquer ici jusqu'à la nuit. Ne passe pas par les toits, les gars d'Hunsil doivent déjà être en train de les surveiller. Il y a un passage à la cave qui donne sur les égouts. Tu devrais pouvoir

retrouver les canalisations qui se déversent dans la Saline, non ?

— Non mais tu me prends pour qui ? lâcha-t-il en affichant une moue offusquée.

— Parfait. Tu vas devoir remonter le fleuve à la nage, éviter les ponts. Une fois hors de la cité, ne t'avise pas d'emprunter la route. Si tu n'as pas réussi à atteindre la Loge au petit matin...

— J'y arriverai. (Il s'interrompt, un petit sourire de gratitude jouant sur ses lèvres.) Ils viendront quand même, tu sais, ajouta-t-il. Les clébardes d'Hunsil.

— Oh ! que oui. Liv, prépare donc un bol de soupe au morveux. Il ne faudrait pas qu'il se pointe à la porte du Sixième Ordre le ventre vide.

Chapitre 2

Hunsil dépêcha chez elles la Fouine et Malard ; un choix que Derla aurait d'ordinaire ressenti comme une insulte, mais elle présumait que les plus fiables de ses employés avaient fort à faire à l'heure qu'il était.

— Ce serait trop vous demander de vous essuyer les pieds ? les accueillit-elle en dardant un coup d'œil acéré aux traces de boue laissées par les bottes de la Fouine sur son splendide tapis alpiran.

La Fouine commença par esquisser un haussement d'épaules contrit, avant de se reprendre et d'afficher la mine la plus patibulaire que pouvait se permettre sa face oblongue au nez pointu. Malard, pour sa part, était à l'évidence trop occupé à reluquer Livera pour formuler la moindre réponse – à tel point d'ailleurs que la Fouine se sentit obligé de lui étriller d'une rapide beigne sa chevelure hirsute.

— Eh ! mou du bulbe, secoue-toi ! On est là pour affaires, tu te souviens ?

— De toute façon, on est trop chères pour vous, dit Livera sans lever le nez de son tambour à broder.

Assise près de la fenêtre, elle faisait danser son aiguille au gré du cadre de soie circulaire. Dans cette position, sa longue jupe plissée masquait à la perfection les dagues sanglées contre ses jambes. Derla dissimulait quant à elle son poignard – un couteau à dépecer de pêcheur, idéal avec sa lame courte et incurvée pour éventrer ou égorger un ennemi dans un espace confiné – au creux de son dos, dans un fourreau caché.

— Tiens ta langue, toi, gronda la Fouine d'une voix qui se voulait menaçante.

Une tentative d'intimidation toutefois réduite à néant par le petit pas de recul dont il se fendit afin d'ôter ses bottes boueuses du tapis. Derla l'avait toujours jugé bien trop timoré pour réussir en tant que malfrat, mais sa nervosité coutumière se doublait aujourd'hui d'une peur presque palpable. *Très mauvais, ça, la peur*, savait-elle. *Quand il a peur, même un couard peut se montrer dangereux.*

— Venez-en au fait ou tirez-vous, leur intima-t-elle. On a des rendez-vous à honorer, nous.

— Frentis, dit la Fouine. Où qu'y s'est planqué ?

— Comment je pourrais le savoir ?

— Tu refourgues ses prises. Tout le monde le sait.

— Je refourgue les prises de la moitié des mouflets de la cité. Ce

n'est pas pour ça que je sais ce qu'ils foutent de leurs journées ni où ils traînent. (Elle pencha la tête de biais, l'air soudain calculateur.) Mais ça ne veut pas dire que je ne peux pas le trouver. Enfin, si on me dédommage à hauteur du temps et de l'énergie que j'y mettrai, bien entendu. Qu'est-ce qu'il a fait, ce corniaud ?

— T'as roupillé toute la journée ou quoi ? s'étonna la Fouine. Tout le quartier est sens dessus dessous.

— La nuit a été longue, intervint Livera en levant la tête pour adresser un sourire à Derla. On n'a pas beaucoup dormi, toutes les deux. Hein, Derl ?

— T-toutes les... Ah ouais... ? bégaya Malard d'une voix lubrique.

Après quoi il avança involontairement d'un pas. L'odeur de grog bon marché qui imprégnait sa barbe frappa Derla de plein fouet.

— Concentre-toi ! rugit la Fouine à l'encontre de son acolyte en lui tapant une nouvelle fois la caboche.

Cette fois-ci, le plus imposant des deux hommes répondit par un grondement bas. Les jambes fléchies, il braqua son attention sur son camarade, prêt à en découdre.

— Si vous voulez vous battre, les demeurés, faites-le dehors, dit Derla.

Le duo se mesura du regard pendant deux bonnes secondes avant de se tourner vers elle. La trogne barbue de Malard se voilait à présent d'une ombre maussade, même si son regard se remit bientôt à vagabonder en direction de Livera.

— Hunsil a perdu un œil la nuit dernière, expliqua la Fouine. Un coup de Frentis.

— Ce trousse-pet rachitique ? le railla Derla. Arrête ton char.

— On y était, insista la Fouine. Il a planté un couteau de lancer dans l'orbite d'Hunsil à plus de cinq mètres de distance, avant de s'esbigner par les toits. J'ai connu des coupe-jarrets professionnels qui torchaient moins bien leurs contrats.

Il l'aurait mieux torché encore en crevant sa cible, songea Derla, qui prit soin de savamment doser son expression de surprise tandis que la Fouine poursuivait son récit.

— Tu comprendras donc, reprit-il, qu'Hunsil n'en a rien à carrer de tes « déménagements aorteurs » ou je ne sais quoi. En fait, y nous suffirait de lui dire que tu t'es pas montrée très coopérative pour qu'il nous renvoie ici. Avec des ordres un peu différents.

Derla ne dit mot, concentrée sur la pellicule de sueur brillante qui sourdait du crâne chauve du brigand.

— Vous y étiez, tous les deux, dit-elle. Parce que votre boulot, c'est de le protéger, non ? Ça lui a pas réussi des masses, apparemment. M'est avis qu'il doit être sacrément remonté. Et qu'il doit bien plus vous en vouloir à vous qu'à moi, en ce moment.

— Dis-nous juste où il se planque, Derla !

La Fouine s'avança, ses lèvres retroussées en un rictus de hargne convulsée. Malard emboîta le pas à son compagnon filiforme et se tassa sur lui-même en prévision de l'imminente offensive.

Derla vit Livera se raidir, ses mains quittant leur ouvrage pour se poser sur ses genoux et serrer ses jupons. La jeune femme se retint à grand-peine de dégainer son poignard, préférant hausser un sourcil fatigué en direction de ses visiteurs et leur poser la question suivante :

— Vous êtes vraiment sûrs de vous, les gars ?

De temps à autre, une réputation de violence excessive présentait bien des avantages. Derla devait la sienne à une confrontation aussi brève que spectaculairement sanglante avec un capitaine volarien. Après avoir joui de ses faveurs presque tous les soirs d'une éprouvante semaine, le malotru avait manifesté une certaine réticence au moment de régler l'addition, faisant au passage assaut d'impolitesse à son encontre. Si Derla n'avait pu obtenir son dû, elle puisait néanmoins quelque réconfort dans l'idée que l'homme aurait à l'avenir bien du mal à se montrer aussi grossier avec quiconque, dans la mesure où elle lui avait raccourci la langue de cinq bons centimètres.

Sa provocation piqua Malard au vif, mais la Fouine – clairement plus malin que son comparse, ce qui n'avait rien d'un exploit – le retint d'une main tendue.

— Si tu nous parles pas à nous, il vous enverra d'autres types bien moins arrangeants, avoua-t-il le temps d'un rare accès de franchise.

Derla poussa un soupir embêté et se tourna vers Livera.

— Tu connais ce petit bâtard mieux que moi, Liv. À ton avis, où peut-il bien se nicher ?

— Il connaît les égouts mieux que personne, répondit Livera, qui gratifia la Fouine d'un sourire onctueux. Mieux que toi, même.

— On les a déjà ratissés de fond en comble, dit-il. Il est forcément ailleurs.

— Il parlait tout le temps de gratter suffisamment de butin pour se payer un jour une place à bord d'un rafiot. « J'vais pouvoir me tirer loin de ce trou à rats », y disait.

— On a aussi ratissé les quais.

— Le *Visiteur* est toujours à l'ancre ? fit mine de s'interroger Derla avant de s'étendre sur les penchants particuliers du bosco, ponctuant sa tirade d'un haussement d'épaules évocateur. Un gamin aux abois accepterait beaucoup de choses pour se payer une couchette.

En vérité, elle s'était fendue ce matin, aux premières lueurs, d'une furtive et rapide échappée dans le port afin de s'assurer que le *Voyageur* avait profité de la première marée pour prendre le large. Par bonheur, le vaisseau faisait cap vers l'Extrême-Occident, ce qui signifiait qu'il ne repasserait pas à Castellarin avant une bonne année.

— On va vérifier ça, fit la Fouine.

Il voulut pousser son comparse trapu vers la porte, mais ce dernier ne bougea pas d'un pouce, obnubilé une fois encore par Livera.

— J'ai de la monnaie..., commença-t-il en s'emparant de la bourse passée à sa ceinture.

— Tout l'or et toute la gnôle du monde n'y suffiraient pas, le coupa Derla, avant de désigner la porte d'un coup de menton.

Une ombre passa sur le visage de Malard, mais il finit par imiter la Fouine d'un pas traînant comme celui-ci prenait pied sur le palier.

— Si j'étais vous, ajouta la jeune femme, je ne m'éterniserais pas dans le coin. Quand Hunsil aura retourné toute la cité sans trouver Frentis, il faudra bien qu'il passe ses nerfs sur quelqu'un. Il paraît qu'il y a du liard à se faire au sud, sur la côte, si vous n'avez pas peur de vous mouiller les pieds.

La Fouine soutint son regard pendant quelques instants, puis la salua d'un air lugubre avant de refermer la porte.

— Ça aurait pu être pire, souffla doucement Livera une fois dissipé l'écho de leurs bottes dans l'escalier.

Derla gagna la fenêtre et regarda les deux voyous se frayer un chemin le long de l'allée aux Grains, en direction des quais.

— Avec un peu de chance, espéra-t-elle, ils ne fuiront la cité qu'après avoir averti Hunsil du départ du rafiote.

— Ça ne veut pas dire qu'il n'enverra personne d'autre.

— Non, en effet, admit Derla. (Elle se coula sur le canapé près de Livera et lui prit la main.) Mieux vaut faire profil bas pendant un moment. On arrête la fourgue jusqu'à ce que ça se tasse. Pas de tapin non plus pendant les prochaines semaines. Ah ! et garde aussi un baluchon sous le coude au cas où on devrait lever le camp.

— Mais Kwo m'a déjà programmé un autre client, protesta Livera. Un négociant nilsaëlien qui vient tout juste de s'offrir une licence royale pour commercer à Castelvarin. (Elle vint poser sa tête contre l'épaule de Derla, haussant les sourcils et ouvrant de grands yeux implorants.) Les marchands savent tant de choses, ronronna-t-elle. Et pense à tout le butin que ses vaisseaux nous apporteront. Des soieries et de la porcelaine, d'après Kwo. C'est un gros poisson, Derl. Je m'en voudrais de ne pas le ferrer. Sans compter qu'Hunsil raffole de ce genre d'informations. Ça le calmera peut-être.

— J'ai parfois l'impression que l'élève a dépassé le maître, grommela Derla. Quand ?

— Orprian prochain.

— Ce négociant, il est du genre civilisé ou il fait partie des pervers habituels de Kwo Sha ?

Livera haussa ses épaules menues.

— Un homme aux goûts simples, apparemment. Qui se contente de

peu.

— D'accord. (Derla exerça une légère pression sur la main de sa compagne.) Mais je vais engager Gallis pour vous tenir à l'œil, au cas où ce bon marchand se révélerait plus tordu que prévu. Et n'oublie pas ta lame.

Chapitre 3

Derla consacra la soirée d'orprïan à ses études, tandis que Livera honorait son rendez-vous avec le marchand nilsaëlien. Sa lecture en cours – *L'Avènement des Rois-Négociants* de l'Aspect Dendrish – lui avait été recommandée par l'un de ses clients, un maître des chroniques du Troisième Ordre qui avait accepté de l'instruire en échange d'une réduction du tarif horaire de leurs rencontres. Après avoir péniblement parcouru cent pages d'une prose aussi ampoulée que faible en analyse, Derla conclut que son client ne se montrait guère objectif dès lors qu'il s'agissait de l'œuvre de son Aspect. Malgré tout, le volume renfermait d'intéressants tableaux statistiques concernant la croissance du commerce extrême-occidental depuis l'épidémie de Main Rouge, qu'elle se plut à transcrire dans ses notes deux heures durant. Outre Livera, Derla avait fait de l'économie sa passion principale depuis plusieurs années déjà, de sorte que leurs chambres se garnissaient d'une bibliothèque d'ouvrages de référence de plus en plus imposante. Cette marotte amusait grandement Livera.

— Que peut bien faire une putain de tous ces mots et de tous ces chiffres ? s'était-elle étonnée peu après son emménagement.

— Le corps dépérit bien avant l'esprit, lui avait dit Derla. Et je n'ai pas l'intention de vivre mes vieux jours dans la dèche.

Sa transcription l'absorba si complètement qu'elle en perdit le compte des heures jusqu'à ce que le carillon étouffé de la cloche de minuit lui parvienne à travers la fenêtre. Si leur gagne-pain les soumettait bien souvent à des horaires tardifs, Livera se montrait d'ordinaire capable de satisfaire ses clients et de regagner leur foyer bien avant la cloche. Derla se remit au travail quelques instants, mais se retrouva bientôt à arpenter nerveusement la pièce, de plus en plus inquiète à chaque seconde qui passait. Au terme d'une heure supplémentaire sans nouvelles de Livera, elle sangla son poignard autour de sa taille, enfila sa cape et se jeta dans la rue.

Elle passa d'abord à *L'Ancre Écarlate*, un troquet de petite taille mais bien tenu dans lequel Gallis venait s'accorder un ou deux derniers verres lors des rares occasions où il avait un liard en poche. Y végétait une clientèle si clairsemée et abrutie d'alcool qu'elle ne se fit même pas siffler. Gallis ne s'y trouvait pas et le patron déclara qu'il ne l'avait pas vu de la soirée.

— Doit sûrement être en train d'escalader la baraque d'un richard,

dit-il en haussant les épaules, avant de se pencher vers elle. J'imagine que tu bosses pas ce soir, Derl ? C'est qu'on s'emmerde sec après la nuit tombée depuis que le Borgne a fait le ménage.

Le Borgne. Le sobriquet s'était imposé de lui-même. Dans les jours qui avaient suivi la disparition de Frentis, Hunsil avait procédé à une purge d'une ampleur inédite depuis de nombreuses années dans la pègre de Castelvarin. La rumeur voulait qu'une bonne dizaine de cadavres encombrant désormais les profondeurs de la rade, la plupart fournis par Hunsil en personne qui mettait son point d'honneur à jouer du surin sous les yeux des proches du supplicié. On racontait également qu'avant de leur faire rendre l'âme, il forçait ses victimes à regarder son orbite vide, puis leur ordonnait d'avouer tout ce qu'ils savaient de Frentis en arguant que son œil mort possédait désormais le pouvoir de détecter les mensonges. La terreur provoquée par la folie furieuse du Borgne était telle que l'activité criminelle de la ville avait singulièrement décliné. Catins et détresseurs préféraient se terrer chez eux et souffrir de la faim plutôt qu'attirer l'attention de leur nouveau roi – ce qu'était de fait devenu Hunsil depuis sa purge.

Derla ignora l'offre du patron et fit glisser deux liards le long du comptoir.

— Si Gallis se pointe, envoie quelqu'un me prévenir, dit-elle avant de tourner les talons et de quitter l'établissement.

Gallis logeait dans la mansarde d'une tannerie, rue de l'Écorche. Les loyers y étaient bon marché en raison de l'odeur et Derla dut se couvrir le nez d'un mouchoir parfumé tandis qu'elle frappait à la porte de la boutique.

— L'ai pas vu de la journée, lui apprit le propriétaire aux yeux chassieux, manifestement irrité par sa visite. Et j'ai ni le temps ni l'envie de me laisser importuner par une morue dans ton genre...

Son âge avancé l'empêcha de repousser tout à fait la porte lorsque Derla plaqua violemment son épaule contre le battant.

— Quant à moi, je ne suis pas du tout d'humeur à me laisser insulter, espèce de vieux débris, l'informa-t-elle calmement. (D'un geste vif et précis, elle dégaina son poignard et le pointa sur le nez du vieillard.) Si Gallis revient, dis-lui que Derla est à sa recherche et qu'il ferait bien de ne pas me faire attendre.

Elle continua de piquer de son arme la masse verruqueuse du nez du tanneur jusqu'à ce qu'il se fende d'un très lent hochement de tête.

Elle passa une heure supplémentaire à faire en vain le tour des repaires habituels de Gallis et de Livera. Pour finir, elle dut se forcer à regagner son logis en voyant les premières lueurs de l'aube iriser les toits de la cité. Comme elle tournait au coin de l'allée aux Grains, elle se figea brusquement en découvrant Petite Dotte sur le pas de sa porte.

En dépit de ses presque vingt ans, Dotte atteignait difficilement le mètre de hauteur. Ses traits miniatures, d'ordinaire si chaleureux et enjoués, se crispaient aujourd'hui en un masque de compassion éplorée.

— Ma sœur m'envoie, dit-elle tandis que Derla se contraignait à avancer, l'estomac soudain noué par l'angoisse.

Grosse Dotte, sa sœur, officiait tout à la fois comme docteur et comme croque-mort auprès de la confrérie criminelle de Castelvarin.

Derla parvint à progresser de quatre ou cinq pas de plus avant de s'immobiliser, prise d'un vertige subit à mesure qu'elle baissait les yeux sur Petite Dotte. La naine se tordait les mains, chassant d'un battement de paupières ses larmes naissantes. Elle avait toujours apprécié Livera... comme tout le monde, en somme.

— Elle est morte ? demanda Derla, surprise par le calme de sa propre voix.

— Navrée, Derl...

— Gallis ?

— Bien amoché, mais il respire encore. (Dotte s'avança pour la prendre par la main.) Allons, dit-elle en tirant derrière elle une Derla éteinte, comme engourdie de douleur. Tu as des dispositions à prendre.

Chapitre 4

Grosse Dotte se montra sensiblement moins émotive que sa sœur. Elle se tenait à l'écart, ses bras épais croisés sur sa poitrine et sa face prognathe parfaitement impassible, tandis que Derla regardait la dépouille allongée de Livera. Il s'agissait, la jeune femme s'en doutait bien, de l'inévitable et nécessaire froideur du médecin vétérinaire, forgée par des années passées à voir des âmes en peine pleurer des parents – ou des amants – assassinés. Mais Derla ne pleurerait pas.

Dotte avait pris soin de nettoyer le cadavre, d'effacer le sang sur sa peau et de laver ses boucles brunes. Elle l'avait également engoncé dans un sobre fourreau en coton, avant de l'étendre sur l'unique table de la cave en voûte et confinée qui lui tenait lieu de morgue. Un chiffon recouvrait le cou de Livera, afin sans doute d'épargner à Derla le spectacle des ecchymoses qui le marbraient. Grosse Dotte avait également cousu les lèvres de Livera à l'aide d'une suture fort discrète, de manière à lui ôter son sinistre rictus mortuaire. Autant d'attentions qui inspirèrent à Derla un sursaut de gratitude, presque immédiatement étouffé.

Nous sommes mortes toutes les deux, ce soir, décréta-t-elle intérieurement en étudiant le corps inerte de sa bien-aimée. Elle n'avait aucune envie de la toucher, de sentir le froid terne et sans vie de sa peau. *Elle n'est déjà plus là.*

— Combien de fois ? demanda-t-elle à Grosse Dotte après s'être arrachée à la contemplation du corps.

La femme mit quelques secondes à répondre, ses sourcils fournis se creusant légèrement. À l'évidence, il ne s'agissait pas là d'une question dont elle avait l'habitude.

— De fois... ?

— Tu disais qu'on l'avait étranglée et plantée. Combien de fois ?

Grosse Dotte cligna des yeux, puis échangea un coup d'œil avec sa sœur, perchée sur un tabouret près de la porte.

— Dis-lui, Dotte, plaïda doucement Petite Dotte.

— J'ai compté cinquante plaies en tout, déclara le médecin d'une voix sèche, purement professionnelle. Toutes concentrées dans la poitrine et l'estomac.

— Est-ce qu'on l'a violée ?

Nouveau battement de paupières, nouveau coup d'œil en direction de sa sœur.

— On a manifestement... endommagé son bas-ventre, répondit-elle enfin. Mais l'absence de sang signifie que c'est arrivé après sa mort.

— On l'a donc étranglée et poignardée, pour finir par baiser son cadavre, réfléchit Derla à haute voix. Un homme capable de faire ça ne s'arrête pas à une seule victime.

— J'avais encore jamais rien vu de pareil, dit Grosse Dotte. Les massacres du Trancheur remontent à des années et on lui avait proprement réglé son compte, à celui-là.

Derla se rappelait très bien le Trancheur, un déserteur de la Garde du Royaume qui selon certains avait perdu l'esprit après la bataille de trop. Terré dans le quartier sud, il s'était adonné un mois durant à un tel carnage que toutes les prostituées de la cité avaient craint de s'aventurer dans les ténèbres. Le fou furieux s'était finalement retrouvé acculé près des quais par une foule en colère qui, après l'avoir sévèrement rossé, l'avait confié à un groupe de filles de joie fort remontées. Les hurlements du bougre résonnaient encore aux oreilles de Derla, sans pour autant troubler son sommeil.

— Je parie qu'il y en a bien d'autres en Nilsaël, dit-elle à Grosse Dotte. Où l'a-t-on retrouvée ?

— Dans l'arrière-cour du *Sanglier Noir*, répondit Petite Dotte.

Le bouge d'Hunsil, songea Derla. *Où personne ne s'étonnera de trouver un nouveau cadavre au petit matin.* Une ruse ingénieuse, mais qu'elle n'eut aucun mal à percer au jour. Le Borgne n'avait aucun besoin de lui tendre un piège si élaboré quand il lui suffisait d'envoyer des gars fracasser leur porte à l'aube.

Elle s'accorda un ultime regard sur le visage de Livera, n'y trouvant qu'une réplique flasque et fardée de la femme qu'elle aimait.

— Où est Gallis ? interrogea-t-elle en se détournant.

— Au fond du couloir, dit Petite Dotte avant de sauter à bas de son tabouret. Suis-moi, je vais te montrer.

— Derla, lança Grosse Dotte avant qu'elle passe la porte. (Derla s'immobilisa sur le seuil.) Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ? demanda-t-elle en désignant le corps. Je connais un frère du Deuxième Ordre plutôt discret qui serait prêt à faire son oraison et à la vouer aux flammes.

— Elle croyait en les dieux alpirans, dit Derla. Ils enterrent leurs morts. Trouve-lui un endroit... profond et reculé. Je paierai ce qu'il faudra.

Gallis perchait sa silhouette athlétique au bord du lit, les bras posés sur ses genoux et la tête penchée en avant. Grosse Dotte avait entièrement rasé son épaisse crinière brune afin d'atteindre les trois entailles qui lui barraient le crâne. Elles étaient fines, mais profondes, et les points de suture figuraient de noirs amas filiformes dispersés

dans le chaume sombre de la repousse. Un motif que Derla ne connaissait que trop bien. *Trois rapides coups de matraque. Plus d'un attaquant.*

— Tu peux parler ? lui demanda-t-elle.

La tête de Gallis s'affaissa un peu plus au son de sa voix et ses doigts fins de monte-en-l'air se crispèrent en deux poings étroitement serrés.

— Ouais, grogna-t-il d'un ton bourru, sa voix crispée trahissant une douleur lancinante.

— Je crois qu'une nouvelle dose ne te ferait pas de mal, dit Petite Dotte.

Elle gagna la table voisine, saisit la cruche en terre qui y trônait et versa une mesure de liquide sombre dans une tasse, qu'elle tendit à Gallis. Il s'agissait, Derla le savait bien, de l'un des plus efficaces analgésiques de sa panoplie : de l'andrinople agrémenté de diverses herbes capables d'atténuer l'effet soporifique de la plante. Grosse Dotte remettait les os en place et suturait les blessures tandis que Petite Dotte s'occupait des remèdes, ces derniers s'avérant bien souvent bien plus souverains que ceux qui sortaient des officines du Cinquième Ordre.

— J'en veux pas, dit Gallis en la repoussant.

— Ça t'éclaircira les idées, insista Dotte.

Elle tenta de dénouer l'un de ses poings, mais il s'arracha à son étreinte.

— Allez, bois, lui ordonna Derla. Tu ne me sers à rien avec la cervelle en compote.

Gallis leva alors les yeux sur elle pour la première fois, ses yeux rouges et embués empreints de culpabilité plutôt que de crainte, comme elle put s'en rendre compte. Au bout d'une seconde, il cilla, accepta la tasse et engloutit le remède. Il fut bientôt secoué d'une série de hoquets rauques et éprouvants qui le laissèrent le cœur au bord des lèvres.

— Tu peux nous laisser seuls quelques instants, Dotte ? fit Derla.

Une fois la guérisseuse sortie, la jeune femme referma la porte derrière elle et se tourna vers Gallis. Il continua à tousser encore longuement, puis poussa un profond soupir avant de lorgner Derla.

— Si tu veux me faire la peau, vas-y, dit-il.

— C'est pas ta peau que je veux, répliqua-t-elle en venant s'asseoir sur le petit tabouret installé près du lit.

— J'ai merdé, Derl, reprit Gallis, toujours sans croiser son regard. Tu m'as payé pour faire un boulot et j'ai tout fait foi...

Derla le gifla, un coup si vif et si brutal qu'il laissa une marque rouge sur sa joue et rendit un semblant de vie à ses yeux mornes.

— On a du pain sur la planche, tous les deux, lâcha-t-elle. Quand

on aura fini, tu pourras aller te foutre à la baille dans la Saline, pour ce que j'en ai à faire. Mais d'ici là, tu as une dette envers moi et j'attends bien que tu l'honores. Compris ?

Il croisa son regard et le soutint pour la première fois depuis son arrivée.

— Tout ce que tu veux.

— Pour commencer, raconte-moi ce qui s'est passé.

— Je me suis fait baiser, voilà ce qui s'est passé. Comme convenu, je suis passé prendre Livera pour l'escorter à l'endroit indiqué par Kwo Sha, un meublé au-dessus du vieil atelier de poterie du cours des Ridelles. Le client exigeait la plus grande discrétion, d'après Livera. Ils nous ont sauté dessus au coin de la rue. Y z'étaient trois, et ils savaient ce qu'ils faisaient, tu peux me croire. Je me suis battu, Derl. Vraiment. J'ai même réussi à saisir mon canif et à en balafrer un à la gueule, mais bon... (Ses mains vinrent se poser sur son crâne couturé.) Trois contre un, ça finit toujours mal. Quand j'ai repris connaissance, l'aube était déjà là et elle avait disparu. Je l'ai cherchée, mais...

Il laissa sa phrase en suspens et baissa les yeux.

— Tu en aurais donc blessé un au visage, dit Derla. Tu pourrais le reconnaître ?

— Ils portaient des foulards, mais j'ai pu entrevoir celui que j'ai tailladé. Il sera difficile à manquer, je l'ai charcuté d'ici jusque-là.

Gallis fit courir un doigt depuis l'arête de son nez jusqu'à son menton.

Derla garda le silence quelques instants, calculant les possibilités qui s'offraient à elle, en partie pour chasser de son esprit l'image du visage atone et de la bouche cousue de Livera. *L'embuscade a eu lieu avant qu'ils arrivent sur place. Ça veut dire que le client attendait ailleurs.*

— On a besoin d'une équipe, déclara-t-elle en se redressant. Des gars fiables qui n'ont pas peur de se salir les mains.

— Ça va être coton de recruter en ce moment, lui objecta Gallis. Le Borgne s'est peut-être un peu calmé, mais pas tant que ça.

— Propose deux couronnes d'or pour quelques nuits de boulot. Monte jusqu'à quatre s'il le faut.

Le monte-en-l'air fronça les sourcils d'un air sceptique.

— Je sais que tu t'en sors bien, Derl. Mais ça fait beaucoup d'or.

Une morte ne dépense pas d'argent.

— Porte-toi garant pour moi, dit-elle. Fais-leur comprendre que je ne reculerai devant rien. (Elle gagna la porte.) Réunion chez moi, ce soir. On va rendre une petite visite à Kwo Sha.

Chapitre 5

Kwo Sha prétendait être le fils illégitime d'une des concubines préférées de quelque roi-négociant extrême-occidental. Sa mère, tombée enceinte des suites d'une liaison clandestine avec un courtisan mineur, avait fui le palais afin d'élever son fils en secret, dans les montagnes. Kwo n'aimait rien tant qu'évoquer son enfance sur les cimes, où il avait récolté les fruits de l'excellente éducation de sa mère en matière de langues et d'arithmétique. Cependant, le roi-négociant avait le bras long et une soif de vengeance insatiable. Comme ses soldats approchaient toujours plus de leur cachette, la mère de Kwo Sha finit par se résigner à son sort. Au mieux, on lui permettrait de se suicider ; au pire, on la soumettrait à une séance de torture atrocement raffinée impliquant un millier de scorpions et un lit de clous rouillés. Malgré tout, l'amour farouche qu'elle vouait à son fils lui permit de l'escamoter jusqu'à la côte et de l'embarquer à bord d'un vaisseau, qui emporterait la chair de sa chair dans une petite contrée humide par-delà l'océan, à l'abri de la vindicte du roi-négociant. Abandonné encore enfant sur les quais de Castelvarin, Kwo Sha n'avait eu d'autre choix que de forger seul sa destinée. Grâce aux leçons de sa mère, il se tailla rapidement une place de choix dans le commerce des épices, tant et si bien qu'avec le temps il s'imposa à son tour comme une sorte de petit roi-négociant asraélien. Il devait en apparence sa réussite aux juteux contrats établis avec les navires empruntant les routes des épices, qui les menaient dans l'Empire Alpiran et plus loin encore. Mais en réalité, il avait bâti son immense fortune en servant d'intermédiaire lorsque les plus distingués représentants de l'élite castelvarine souhaitaient s'adjoindre des services que seules pouvaient fournir les couches les plus basses de la société.

— J'ai toujours voulu savoir quelque chose, Kwo, dit Derla en poussant du pied l'un des détritres qui jonchaient le sol de l'échoppe du marchand. Y a-t-il un semblant de vérité dans tout ça ?

Kwo Sha leva les yeux sur elle, cerné de toutes parts de tas de verroteries et de poteries brisées. Du sang coulait de son nez de plus en plus tuméfié, tachant le splendide surtout qui l'habillait. Sur ordre de Derla, Gallis et les autres avaient écourté leur raclée sans pour autant retenir leurs coups, de manière à briser suffisamment d'os au marchand pour qu'il ne se méprenne pas sur leur détermination. Kwo Sha avait bien raison de s'entourer de trois gardes du corps, mais il

avait eu tort de se contenter de si peu. Ses hommes gisaient de-ci de-là, plus ou moins estourbis et ensanglantés, tandis que les nouveaux employés de Derla pillaient à loisir les caisses et rayonnages de l'échoppe. Ils étaient au nombre de cinq, en plus de Gallis, embauchés pour une simple couronne d'or par tête ; une preuve supplémentaire de la popularité de Livera.

— L'histoire fascinante de ta vie, je veux dire, précisa Derla en venant s'accroupir près de Kwo Sha. (Sourire aux lèvres, elle inclina la tête et haussa un sourcil.) Tout est faux, n'est-ce pas ? Ta mère n'avait rien d'une héroïne tragique prête à tout pour sauver son précieux petit bâtard d'un roi malveillant. À mon avis, c'était surtout une boucanière qui t'aura largué au pied de l'orphelinat avant de remonter dans la coque de noix qui l'avait amenée ici. Je te soupçonne même de ne l'avoir jamais connue. C'est ton accent, tu comprends ? Tu as beau te tartiner la voix de voyelles chantantes et de dictons appris par cœur dans une langue que tu ne maîtrises en rien, il pue le castelvarin pure souche à deux cents mètres. J'ai raison, n'est-ce pas ?

Elle passa une main dans son dos et dégaina son poignard. À la vue de la lame courbe du couteau à dépecer, Kwo Sha écarquilla les yeux.

— Ta mère était donc une catin, poursuivit Derla en appuyant le tranchant de la lame contre sa joue. Tout comme moi. Tout comme Livera.

Il voulut parler, mais ne parvint à produire à la place qu'une écume de sang et de salive mêlés. Derla le laissa dégorger quelques secondes, le temps qu'il retrouve un semblant d'élocution.

— Je... ne savais pas.

— Pour une fois que tu ignores quelque chose, c'est dommage.

D'une infime torsion du poignet, la jeune femme enfonça le fil de son arme dans la chair de sa victime, juste assez fort pour qu'une fine ligne vermeille vienne colorer l'acier.

— Le client... (Kwo Sha parlait à toute vitesse, dans une pluie de postillons.) Il voulait une fille alpirane... De bonne composition, y disait. Il était nouveau en ville. Je pouvais pas connaître ses goûts...

— Tu mens étonnamment mal pour un charlatan, Kwo. (Elle fouailla à nouveau la lame dans la chair.) Quelqu'un l'a aidé. Des gars du coin qui savaient où larguer le cadavre. Comment aurait-il pu les trouver sans passer par toi ?

— Il avait sa propre équipe...

Kwo Sha étouffa un couinement de douleur comme Derla poussait un peu plus sur sa lame.

— Des Meldénéens, ajouta-t-il rapidement. Des pirates, à en croire leur allure. Ils connaissent cette cité aussi bien que ses habitants.

Derla jeta un coup d'œil à Gallis qui se tenait non loin, son gourdin prêt à l'emploi.

— Possible, commenta-t-il en haussant les épaules. Mais des pirates m'auraient sûrement achevé. Les Meldénéens ne sont pas réputés pour leur clémence.

— Te tuer leur aurait laissé un nouveau cadavre sur les bras, dit-elle. Et j'imagine qu'ils étaient pressés.

Derla reporta son attention sur Kwo Sha, dont elle vit les yeux rayonner de soulagement lorsqu'elle écarta le poignard de sa joue, pour immédiatement s'obscurcir à nouveau quand elle plaqua l'arme contre sa gorge.

— Je sais combien la discrétion est primordiale dans ta branche, lui dit-elle, aussi te ferai-je une offre si alléchante que tu t'assoiras sans mal sur tes admirables principes. Écoute-moi bien : révèle-moi le nom du client et où je peux le trouver, et je m'abstiendrai de t'arracher la langue à travers le trou que je m'apprête à creuser dans ta gorge.

— Jolie bicoque, commenta Gallis, les yeux brillant d'une étincelle de cupidité tandis qu'il sondait le manoir du regard.

Derla renonça à lui faire la moindre remarque ; à l'évidence, il ne parviendrait pas à passer outre l'appel du butin, même pour une nuit. Elle admettait néanmoins qu'il s'agissait d'une demeure impressionnante, avec ses deux étages imposants et ses nombreuses croisées en verre dépourvues de volets. Elle se dressait au nord de l'endroit où la Saline, plus profonde ici qu'ailleurs, s'enroulait sur elle-même sur une petite portion de son parcours, créant un renflement en forme de larme dans lequel nombre de marchands castelvarins avaient élu domicile. La profondeur et le cours du fleuve isolaient ces augustes notables des autres quartiers moins bien lotis, tout en restant à une distance raisonnable des quais.

Ils avaient franchi le fleuve peu après la cloche de la dixième heure, à l'aide d'embarcations maintes fois radoubées que leur avait fournies un ami batelier de Gallis. Une fois sur la terre ferme, ils filèrent se cacher dans les ombres profondes de l'enceinte extérieure de la demeure, où Gallis chercha à travers la grille un moyen d'entrer.

— La cueillette doit être bonne, dans une baraque comme celle-là, poursuivit-il.

L'interrogation qui sous-tendait sa remarque n'échappa en rien à Derla.

— Emmène-moi où je veux aller, lui dit-elle. Après ça, l'endroit t'appartient.

— Kwo prétend qu'il a une femme et deux filles.

Derla croisa son regard, où elle lut une autre question – bien plus grave, celle-ci.

— Pas mes affaires. Ni les vôtres, ajouta-t-elle en haussant la voix

en direction de leurs cinq compagnons. Attachez-les et bâillonnez-les. Rien de plus.

— Et les pirates ?

— Je te les laisse. Fais juste en sorte de ne pas leur régler leur compte trop vite.

— Bien compris.

Il passa la corde nouée à son épaule et trouva une prise pour escalader la grille, s'interrompant un court instant avant de se hisser dans les airs.

— Tu sais que tu aurais dû tuer Kwo Sha, j'espère ? demanda-t-il à Derla.

Elle ignore la question et lui adressa un geste impatient de la main. *Au boulot.* Gallis rabattit sur sa tête un masque de cuir qui lui couvrait la moitié supérieure du visage, lui décocha un bref sourire et bondit, s'agrippant aux pointes qu'il enjamba d'une leste cabriolet maintes fois répétée. Il se réceptionna en douceur de l'autre côté, prit une seconde pour étudier les parterres de fleurs voisins, puis invita le reste du groupe à l'imiter. Chacun gravit la grille à son tour et vint s'accroupir autour de Gallis, qui les entraîna vers la demeure en une course rapide à travers la pelouse. Derla les perdit de vue quand ils contournèrent la façade nord du bâtiment. Il ne lui restait plus qu'à attendre.

À mesure que les secondes se muaient en minutes, elle avisa tour à tour les fenêtres obscurcies, à l'affût du moindre cri d'alerte. Elle savait que Gallis escaladerait la maison par l'arrière, en quête d'une lucarne mal surveillée ou de tout autre point d'accès. Une fois à l'intérieur, il jetterait la corde à ses hommes et les affaires commenceraient pour de bon. Elle se rendit compte que, plus le temps passait, plus ses mains tremblaient, et elle s'étonna bientôt de la moiteur croissante de ses paumes. Depuis qu'elle avait vu le corps de Livera, elle n'avait éprouvé qu'une inflexible détermination ; or voilà que la peur choisissait ce moment précis pour se manifester.

S'agit-il vraiment de peur ? s'interrogea-t-elle en essuyant ses mains sur sa jupe. Ou bien d'impatience ?

Le signal lui parvint peu après : une lampe à huile prit vie derrière l'une des fenêtres de la façade avant, sa lueur soudaine et solitaire prenant Derla de court dans le silence absolu de la nuit. La jeune femme quitta sa cachette et se fraya un chemin jusqu'au portail, qui s'avéra fermé, mais pas à clé – une nouvelle erreur commise par le propriétaire du manoir.

Gallis lui ouvrit la porte d'entrée avec une révérence outrancière, puis se déporta sur le côté pour l'accueillir dans un vestibule dallé de marbre, depuis lequel un somptueux escalier curviligne grimpait vers le premier étage. Quatre personnes gisaient à terre ; des domestiques, à en croire leur livrée. On leur avait lié les mains dans le dos et

proprement bâillonné la bouche. Les acolytes de Gallis se tenaient derrière eux, certains d'entre eux déjà encombrés de chandeliers en argent et d'objets de valeur divers.

— Où est passé ton masque ? lui demanda le monte-en-l'air en coulant un regard inquiet sur les serviteurs, qui épiaient Derla d'un air craintif.

— Je n'en aurai pas besoin, répondit-elle.

Gallis jura dans sa barbe et ordonna aux prisonniers de fermer les yeux.

— Elle va bien serrer ses paupières, la putain de valetaille, gronda-t-il. Sinon je risque d'oublier mes bonnes résolutions du soir.

Derla s'avança au pied de l'escalier, sur les premiers degrés duquel reposait un cadavre étalé. Il s'agissait d'un gaillard de haute stature et large d'épaules, dont les traits auraient pu être beaux s'ils n'avaient été barrés d'une balafre récente qui courait de son nez jusqu'à son menton. Les nombreux coups de couteau qui avaient troué sa chemise en lambeaux ruisselaient encore de sang.

— Un peu trop rapide à mon goût, déplora Gallis après l'avoir rejointe. N'empêche, ça m'a fait un bien fou. (Il hésita.) On les a pas tous chopés. Les deux autres pirates ont filé dans la cave. J'en ai étendu un alors qu'il grimpait par la trappe à charbon, mais l'autre a foutu le camp.

— La femme et les filles ? demanda Derla.

— Ficelées dans une des chambres, comme tu voulais. Le marchand t'attend dans son bureau, à gauche après l'escalier.

— Les autres et toi feriez bien de faire main basse sur ce qui vous intéresse et de décamper fissa. Je parie que le pirate va rameuter la Garde, ou bien prévenir quelqu'un qui le fera pour lui.

— Ça nous laisse, quoi, une bonne demi-heure avant qu'ils rappliquent ? Ça me dérange pas d'attendre.

— Moi, ça me dérange.

Derla grimpa quelques marches avant de s'interrompre pour dénouer l'aumônière passée à sa ceinture, qu'elle lui lança.

— Ton salaire. Assure-toi que chacun récupère sa part.

Il soupesa la bourse, devinant qu'elle contenait deux fois plus de pièces que promis. Quand il releva les yeux sur elle, son regard s'était assombri. Il avait compris.

— Tu n'as pas besoin de mourir ce soir, lâcha-t-il.

— Je suis déjà morte. (Elle se détourna et reprit son ascension.) Autant officialiser la nouvelle.

— Vous auriez dû vous montrer plus prudent, dit Derla au marchand en reposant son poignard ensanglanté sur le bureau. Et surtout plus honnête lors de vos transactions avec Kwo Sha. Si vous lui

aviez ouvert votre cœur quant à vos véritables intentions, je suis persuadée qu'il vous aurait fourni en victimes des années durant. Et alors vous n'auriez jamais croisé ma route.

Elle s'éloigna, faisant courir un doigt souillé sur les étagères somptueusement garnies de la bibliothèque. Certains ouvrages n'y figuraient que pour la galerie, les classiques que tout sujet du Royaume un tant soit peu prospère et raffiné se devait d'accueillir chez soi. On les distinguait sans mal par leurs dos et leurs lettrages intacts, quand d'autres accusaient l'usure de consultations plus fréquentes. Parmi ces derniers, un épais volume aux dorures ternies attira l'attention de la jeune femme : *Mythes et légendes de l'Empire Alpiran*.

— Tiens donc, s'étonna-t-elle en cueillant le livre sur l'étagère. La toute première incursion fort remarquée du seigneur Al Avern dans l'univers des lettres, si je ne m'abuse. À l'évidence, vous êtes un homme de goût, messire.

Elle ouvrit le livre et le feuilleta, découvrant presque à chaque page d'innombrables pattes de mouche quasiment indéchiffrables. On avait souligné des termes, encerclé des passages entiers et rempli les marges de notes griffonnées sans queue ni tête, dans lesquelles Derla parvint toutefois à repérer de nombreuses occurrences des mots « beauté » et « sang ». Le livre en main, Derla vint s'asseoir dans le fauteuil installé face au bureau du marchand et tourna page après page décorée de charabia de plus en plus fébrile. Elle finit par s'arrêter sur la première page du dernier chapitre : « Les Voies de Revenna ». Ici, les gribouillis devenaient si denses qu'ils éclipsaient des paragraphes entiers, les minuscules lettres manuscrites s'emmêlant et s'enchevêtrant en un écheveau proprement illisible. Elle remarqua cependant que le mot « TÉNÈBRE » y revenait à plusieurs reprises.

— Des légendes alpiranes, des victimes alpiranes, réfléchit-elle à haute voix, tout en jetant un coup d'œil au marchand par-dessus la tranche de l'ouvrage. Sans oublier une obsession pour la Ténèbre. Quel étrange salopard vous faites.

Derla ferma le livre, le repoussa, puis s'inclina contre le dossier de son fauteuil afin de plonger son regard dans les orbites vides de son interlocuteur.

— Lui avez-vous au moins parlé, avant ? le questionna-t-elle. Dommage, vous auriez sans aucun doute trouvé sa conversation fascinante. Elle connaissait de nombreuses légendes anciennes de son pays d'origine, même si à ses yeux elle ne faisait que raconter la stricte vérité. Et gare à moi si je m'avisais de le contester. « Il ne faut pas prendre à la légère les aventures des dieux », qu'elle disait. Livra avait choisi de rire de tout dans la vie, sauf de ses dieux, quand bien même ils ne lui avaient jamais vraiment souri. Son père s'est tiré après

la mort en couches de sa mère alors qu'elle mettait au monde son petit frère, que la fièvre a emporté un peu avant ses dix ans. Elle ne m'a jamais avoué pourquoi elle avait quitté l'Empire ; enfin si, mais son récit changeait chaque fois. D'abord, c'était pour échapper à un maquereau brutal, puis elle prétendait avoir fait l'erreur d'épouser un client et d'avoir embarqué clandestinement à bord d'un vaisseau en partance pour le Royaume, juste pour lui échapper. Pas parce que c'était un sale type, non, mais parce qu'il l'ennuyait. Elle n'a jamais pu supporter l'ennui.

Derla sentit quelque chose sur ses joues, une moiteur nouvelle qui s'ajoutait à la pellicule poisseuse causée par les veines lacérées du marchand.

— Oh ! comme c'est gênant, dit-elle en effleurant ses larmes du bout des doigts. J'espère que vous saurez me pardonner, messire. Décidément, je ne suis pas digne de votre respectable compagnie.

Son regard glissa des yeux saccagés du marchand sur sa poitrine nue, perforée de quarante-huit coups de poignard précisément placés. Naturellement douée pour les chiffres et pourvue de par sa profession d'une maîtrise acceptable de l'anatomie, elle n'avait eu aucun mal à le garder en vie jusqu'aux deux derniers coups. Compte tenu des distractions bestiales auxquelles il avait aimé s'adonner, Derla en avait attendu bien plus de lui – quelque menace perverse crachée en guise d'ultime défi, ou à tout le moins un aperçu de son âme viciée. Mais non, il s'était comporté comme le premier venu qui se retrouverait attaché à une chaise et lentement torturé par une catin vengeresse. Même après qu'elle lui eut crevé les yeux, il avait tenu bon encore quelques instants pour l'implorer en baragouinant d'épargner sa famille ; ensuite seulement sa tête s'était affaissée contre sa poitrine et il avait quitté ce monde sur un petit soupir presque pensif. Derla avait procédé au châtement dans un état de profonde indolence, sans éprouver la moindre joie ni la moindre pitié, chacun de ses mouvements rythmé par les battements métronomiques de son cœur impassible. À présent qu'elle en avait fini, voilà pourtant que montaient les larmes.

Le bruit d'un choc violent en provenance du rez-de-chaussée résonna sur le palier, bientôt suivi par deux autres, puis par le craquement sourd d'un battant enfoncé. Derla se redressa et avisa immédiatement le poignard posé sur le bureau. Qu'elle le brandisse quand la Garde surgirait dans la pièce, et cela lui épargnerait de nombreux et pénibles désagréments.

— *Non*, murmura une voix dans son esprit comme elle tendait la main vers l'arme.

La voix de Livera, aussi nette, précise et réelle que si elle s'était tenue derrière elle. Derla se figea, sentant enfler en son sein un

mélange de terreur glacée et de joie sans bornes.

— Tu n'es pas là, grogna-t-elle comme pour dissiper le spectre. Le vent n'apporte pas les murmures des Défunts. J'ai simplement voulu t'entendre une fois de plus. Tu es morte. Je suis morte.

— *Non*, lui rétorqua la voix de Livera, gorgée de cette exquise douceur qui l'avait tuée. *Tu vis encore.*

Derla se rendit compte qu'elle retirait sa main, puis la laissait tomber le long de son flanc. Elle tournoya sur elle-même lorsque le premier garde fit irruption dans la pièce – un sergent barbu qui, malgré son épée tirée, eut un sursaut d'horreur à la vue du spectacle qui l'attendait ici.

— Vous en avez mis du temps, bande de trous du cul, lui lança Derla, mains sur les hanches.

Chapitre 6

L'homme dut légèrement se voûter afin de pouvoir pénétrer dans la cellule de Derla. À la lueur de la lampe du maton resté dans le couloir, elle parvint à discerner sa physionomie. Il était grand et âgé, comme l'indiquaient les rides de sa chair, ainsi que l'argent de sa chevelure et de sa barbe, mais il arborait le port fier et déterminé d'un jeune homme. Dans son regard pétillait en outre une intelligence plus affûtée que jamais par le passage des ans.

Comme le vieillard l'observait sans mot dire pendant de longues secondes, la lampe du garde-chiourme éclaira l'ourlet en hermine de sa cape. Il s'agissait là de la première lumière que Derla voyait depuis plusieurs semaines. On l'avait enfouie sous terre, elle savait au moins ça. Et bien loin des cachots dans lesquels elle s'était attendue à croupir en attendant son procès et son inévitable pendaison. Au lieu de ça, on lui avait passé un sac sur la tête après quelques heures de détention dans la caserne du Guet. On l'avait ensuite poussée, embarquée à bord d'une calèche, puis poussée encore tandis qu'elle trébuchait au bas de nombreuses marches. Alors seulement avait-on daigné sans plus de cérémonie lui ôter son sac, lui accordant un bref aperçu de la porte de la cellule se refermant sur d'insondables ténèbres. Elle vivait depuis lors dans une obscurité totale, traversée seulement par l'éphémère éclat quotidien de la lanterne de son maton lorsqu'il glissait du pain et de l'eau à travers la fente aménagée au pied de sa porte.

Derla soupçonnait cette mise en scène d'avoir pour unique but de la faire sombrer dans la folie ; de laisser l'affreuse tortionnaire hurler et gémir dans les ténèbres pour le restant de ses jours. Mais elle n'avait pas perdu l'esprit. Elle attendait, plutôt, car son instinct lui soufflait que ses tourments signifiaient bien plus qu'un simple châtement. La suite lui donna raison.

Assise par terre, le dos contre le mur et les genoux relevés, elle brava le regard scrutateur du vieillard jusqu'à ce qu'il prenne la parole :

— Est-ce ainsi que tu salues ton roi ?

C'est alors qu'elle comprit, alors qu'il inclinait la tête pour révéler son nez proéminent et sa mâchoire volontaire. Ce profil, frappé sur toutes les pièces qu'elle avait chèrement gagnées au cours des dix dernières années, elle ne le connaissait que trop bien.

Derla se leva d'un bond et exécuta une profonde révérence,

attendant qu'il parle à nouveau pour se redresser.

— Très bien. Donnez-moi ça. (Elle le vit s'emparer de la lanterne du maton.) Fermez la porte. Je frapperai en cas de besoin.

Le geôlier hésita, et ses traits grossiers se durcirent lorsqu'il jeta un coup d'œil à Derla.

— J'ai entendu dire que c'était une sacrée sadique, Votre Majesté...

— Je frapperai en cas de besoin, répliqua le roi, d'une voix douce mais ferme.

À ces mots, le maton s'effaça sans mot dire et referma le battant derrière lui avec force.

— As-tu la moindre idée de l'endroit où tu te trouves ? demanda le roi à la jeune femme quand l'écho puissant du claquement de porte se fut dissipé.

Derla commença par incliner la tête en un geste servile, mais cessa devant l'ire du monarque.

— Allons ! Cesse donc tes simagrées et parle, femme.

— Je ne suis pas au cachot, dit Derla.

Elle découvrit qu'il lui fallait d'abord déglutir pour s'exprimer. Tous ces jours passés en silence dans le noir avaient troublé son élocution. Sa voix lui paraissait trop calme et détachée, presque irréaliste.

— Non, en effet, confirma le roi. Mais alors quel est cet endroit ? Castelnoir, peut-être ?

— Seuls les Apostats et ceux qui prétendent connaître la Ténèbre atterrissent à Castelnoir. Et je ne suis ni l'un ni l'autre. De plus, l'attelage qui m'a amenée ici a emprunté la rue des Repriseuses avant de franchir le pont au sud du chemin de ronde.

— Comment peux-tu bien savoir ça ?

— Les pavés sont plus lisses dans les environs du quartier nord et ce pont précis possède l'arc le plus élevé de la cité.

Une expression curieuse traversa le visage du roi, bien trop fugace pour qu'elle en saisisse la nature, mais Derla crut y voir de l'amusement ou même une certaine satisfaction.

— Très ingénieux, vraiment. Dès lors, j'imagine que tu n'auras aucun mal à déduire quelle est ta position actuelle.

La jeune femme avait en fait déjà envisagé cette possibilité pour l'écarter aussitôt, la jugeant par trop absurde. Elle comprenait à présent qu'elle avait vu juste.

— Le palais, dit-elle. Je me trouve sous le palais.

— En fait sous les caves à vin, à neuf mètres de profondeur. Mais tu y étais presque.

Le roi s'approcha et leva la lanterne afin d'illuminer pleinement le visage de Derla, qu'il examina les yeux plissés d'un air satisfait

dépourvu de toute lubricité.

— Sais-tu combien valait l'homme que tu as assassiné ? l'interrogea-t-il.

— Un beau paquet d'oseille, probablement.

— La valeur ne se mesure pas forcément à l'aune de la fortune. Je ne parlais pas de l'or qu'il a pu accumuler, ni des navires ou des demeures qu'il a pu acquérir. Je parlais de sa valeur en regard du Royaume. Et, en particulier, de sa valeur à mes yeux.

— Quelle valeur un roi juste pourrait-il trouver à une âme aussi perverse et malfaisante ?

— Aucune. (Les lèvres du roi se retroussèrent en un sourire, révélant ses dents jaunies par la lueur de la lanterne.) Mais un roi tel que moi, en revanche, le trouvait extrêmement précieux. Je me montre très souvent injuste dans mon administration de ce royaume, mais ces injustices ont toujours des raisons précises. J'ignorais tout des turpitudes singulières du marchand ; et les aurais-je connues qu'il serait probablement mort sur mon ordre plutôt que de ta main. Cependant...

Le sourire du roi avait disparu, son visage désormais figé en un masque d'intense sincérité.

— J'aurais attendu de lui trouver un remplaçant d'égale valeur avant de l'exécuter. Tu dois bien comprendre ça au sujet de ton roi si tu souhaites que notre association se poursuive.

— Se poursuive ? répéta Derla.

S'étant crue morte pendant de longues semaines, la perspective d'une éventuelle libération lui paraissait étrange, presque incongrue. Son pouls s'accéléra et ses paumes se couvrirent de sueur. Elle tenta de cacher son accès d'exaltation en croisant les bras, mais savait que le vieil homme l'avait remarqué.

Il sourit à nouveau, d'un air plus clément cette fois-ci, puis recula dans les profondeurs de la pièce, la flamme de la lanterne rapetissant dans l'ombre. Derla résista à l'attrait de la lumière. Elle soupçonnait qu'il n'apprécierait guère qu'elle le suive comme un petit chien dans sa cellule.

— Tu as réussi à identifier et à châtier le marchand en quelques heures à peine, reprit-il, malgré tous ses efforts pour couvrir ses traces. Pareil exploit suppose des compétences hors norme, ainsi qu'une détermination sans faille. Deux caractéristiques qui me seraient fort utiles.

La lanterne se réduisit à une boule luminescente perdue à l'extrémité de sa cellule, illuminant la porte. Le roi leva une main pour frapper le battant, puis suspendit son geste. Derla ne pouvait plus voir son visage, à présent, mais elle devina qu'il épiait à nouveau ses réactions.

— Juste une dernière chose, dit-il. Tes complices.

— Je n'ai pas de complices, rétorqua-t-elle. Le marchand m'a convoquée chez lui afin de profiter de mes services bien particuliers. Il a alors tenté de m'étrangler et a produit un couteau, avouant qu'il préférerait besogner mon cadavre. Je l'ai tué pour sauver ma vie. Je suis seule responsable de ce qui s'est passé là-bas. Moi et personne d'autre.

— Oui. C'est en effet ce que tu as raconté au Guet. Néanmoins, les domestiques du marchand sont d'un autre avis, tout comme sa famille. Leurs témoignages laissent penser que ta visite était motivée par une vengeance toute personnelle.

— Des menteurs, qui s'efforcent de dissimuler leur propre lâcheté et leur complicité honteuse dans ses crimes.

— Si je souhaite recourir à tes talents, nul ne doit pouvoir réfuter le récit qu'il nous faudra tisser pour expliquer ta libération. Donne-moi les noms de tes amis, sans quoi je devrai te laisser pourrir ici.

Derla fixait le regard sur la main du roi, dont le poing osseux flottait à quelques centimètres du battant. Quand elle parla enfin, les mots que produisit sa langue lui râpèrent la gorge à la manière d'une lime de forgeron.

— Je n'avais pas de complices.

Un mince soupir dans les ténèbres, suivi de deux coups secs frappés à la porte.

— La loyauté, déclara le roi comme le geôlier déverrouillait la serrure. Une autre qualité des plus utiles.

Il leva la lanterne et se déporta sur le côté, lui indiquant d'un geste la sortie.

— En route, ma chère. J'aimerais te montrer quelque chose.

— Qui était-ce ?

Le corps pendait au gibet, un triste agrégat de peau et d'os ceint de guenilles moisies. Les corbeaux s'en régalaient, l'un picorant des lambeaux de chair friable à même les pieds du cadavre, l'autre plongeant son bec dans l'orbite béant de la morte.

— L'âme la plus noire et la plus tourmentée qui se puisse imaginer, apprit le roi à Derla. Elle a tué ses enfants, abusée par quelque illusoire croyance apostate. Apparemment, elle était convaincue qu'une fois morts ils reviendraient à la vie investis de toutes sortes de Ténébreux pouvoirs. Elle a réussi à se pendre elle-même avant de comparaître devant le tribunal, mais le Quatrième Ordre a malgré tout jugé nécessaire de la mettre en cage. Histoire de sauver les apparences, sans doute. Pour ma part, je considère sa mort comme un soulagement, tant pour elle que pour le Royaume.

— Et quel rapport avec moi ? demanda Derla, qui s'empres-

d'ajouter « Majesté » en voyant le roi hausser un sourcil.

Sous l'escorte de deux gardes du palais, il l'avait guidée sur le parapet surplombant la porte nord, où les cadavres qui se décomposaient dans leurs cages de fer empoisonnaient l'air embué du matin de leurs miasmes putrides. Il était tôt ; le soleil commençait tout juste à poindre au-dessus des toits de la ville, de sorte que leur promenade se déroulait sans témoins – à l'exception des gardes de faction sur la porte qui prenaient soin de détourner leurs regards.

— Elle et toi ne faites plus qu'une, expliqua le roi. Ou plutôt, disons qu'elle a hérité de ton crime. Après avoir massacré ses enfants, elle s'est rendue dans la maison du marchand. Visiblement, son rituel exigeait le sang d'un homme prospère.

Derla regarda le corbeau sortir son bec de l'orbite noire. Il garda la tête inclinée pendant quelques secondes, un bref éclat blanc éclairant ses yeux noirs lorsqu'il cilla, puis jeta un bref croassement avant de reprendre son festin.

— Une créature inquisitrice, le corbeau, fit remarquer le roi. S'il y a bien une caractéristique que partagent tous les charognards, c'est la curiosité, doublée d'une vue affûtée et d'une patience admirable. Dis-moi, que t'apprend ta propre nature inquisitrice, en cet instant ?

— En sa qualité d'Apostate, ses crimes échappent à la juridiction de la Couronne, répondit Derla. Elle aura donc été jugée par le Quatrième Ordre. Or, les minutes de leurs procès sont placées sous le sceau du secret.

— Tout à fait. Comme tu l'as sans doute deviné, le Quatrième Ordre et moi-même savons nous entendre. Quel petit corbeau futé tu fais.

Derla s'arracha à la contemplation du charognard en plein repas et gratifia le roi d'une nouvelle révérence.

— Merci, Votre Majesté.

— Une brouille, vraiment. Pour la famille et les serviteurs du marchand, c'est toutefois une autre histoire.

La jeune femme conserva une façade impassible tandis que le regard du roi scrutait son expression, en quête, soupçonnait-elle, d'un quelconque signe d'appréhension.

— Ne t'inquiète pas, va, ils respirent encore, poursuivit-il. Même si déporter toute la maisonnée dans les Hauts Confins m'a coûté cher. L'épouse du marchand jouit désormais d'une généreuse pension, à la condition bien sûr qu'elle n'évoque jamais le sort peu enviable de son mari.

— Était-elle au courant, Majesté ? demanda Derla. Pour ses... habitudes ?

— Probablement. Les épouses en savent toujours plus long que l'on ne souhaiterait. (Il esquissa un mince sourire à la vue de l'ombre qui

enflait dans le regard de son interlocutrice.) Tu regrettes de l'avoir épargnée, n'est-ce pas ?

Le corbeau poussa un nouveau croassement et battit des ailes, comme pour défier ses congénères qui prenaient la cage d'assaut.

— Je n'ai rien à regretter, Majesté, dit Derla, puisque je sers désormais votre seule volonté.

Son sourire s'épanouit en un éclat de rire bref et il se détourna pour agiter la main en un signe d'invite. Un homme s'avança ; svelte, un peu plus petit que la moyenne et doté de traits émaciés curieusement ternes. Il arborait des vêtements à l'image de sa physionomie : bien coupés mais quelconques, et surtout exempts du moindre élément susceptible d'attirer le regard. Aux yeux de Derla, l'homme se distinguait surtout par le fait qu'elle avait échoué à remarquer sa présence jusqu'alors.

— Laisse-moi te présenter maître Alveric, déclara le roi tandis que l'homme au visage fade s'inclinait devant lui. Il te servira de précepteur pendant les prochaines semaines. Si douée sois-tu, ta capture indique que tu as encore beaucoup à apprendre. Tu découvriras en lui un professeur aimable, du moins à sa manière, qui saura t'inculquer toutes les ficelles de son art. Je l'appelle mon Seigneur des Goupils. Toi, en revanche... (Le regard du roi quitta Derla pour se poser sur les freux qui se chamaillaient autour du gibet.) Je te nomme ma Dame des Corbeaux. Tu connais les règles de la Feinte du Guerrier, j'imagine ?

La Dame des Corbeaux était l'une des cartes composant la Suite Seigneuriale d'un jeu traditionnel asraélien. Les membres les plus superstitieux de l'immense confrérie des joueurs invétérés avaient tendance à voir en elle un mauvais présage, le genre de carte dont la présence dans une main gagnante risquait de précipiter la défaite de son détenteur.

— Je les connais très bien, Majesté, dit Derla.

Le roi adressa à maître Alveric un coup d'œil étrangement satisfait avant de s'éloigner des créneaux.

— Je vous laisse donc faire connaissance, déclara-t-il. Ma chère, il est peu probable que nous nous revoyions plus d'une fois l'an, dorénavant. Mais n'ayez crainte, tous les ordres que te donnera mon Seigneur des Goupils auront valeur de commandements royaux.

Derla se courba comme il s'éloignait à pas vifs, ses deux gardes s'empressant de s'inscrire dans son sillage.

Maître Alveric toisa Derla en silence pendant une longue seconde, une infime lueur d'animosité tapie dans son regard placide. *Il n'a pas eu son mot à dire dans mon recrutement*, comprit-elle.

— Retourne chez toi, lui lança-t-il. Reprends tes activités et retrouve ta place au sein de la communauté criminelle.

Sur ces mots, il tourna les talons.

— Vous deviez me servir de précepteur, protesta Derla.

Alveric s'interrompit le temps de couler vers elle un regard furtif.

— Ton apprentissage a déjà commencé, lui apprit-il avant de s'éloigner pour de bon.

Derla l'entendit ajouter dans sa barbe :

— Et la première leçon, c'est d'apprendre à obéir à mes directives.

Chapitre 7

— Enfile-la.

Derla considérait le vêtement déployé sur la table. Il s'agissait d'une robe somptueuse, toute de soie et de dentelle, agrémentée d'une jupe rouge et noir et d'un corsage assorti. Malgré la splendeur de l'habit, la jeune femme n'avait d'yeux que pour la dague posée à côté, nichée dans son fourreau.

— M'ira-t-elle ? demanda-t-elle. Mes mensurations sortent légèrement de l'ordinaire. Vous l'avez peut-être remarqué.

Elle gratifia maître Alveric d'un sourire et d'un sourcil arqué.

— Elle t'ira à ravir, dit-il sans changer d'un iota son expression. Enfile-la.

Derla poussa un soupir et embrassa du regard la salle à manger dépouillée. À son réveil, ce matin-là, elle avait découvert un message glissé sous sa porte pendant la nuit. Ne s'y trouvait que l'adresse de cette maison, écrite en petites lettres précises. La bâtisse elle-même, une simple résidence à un étage, se dressait au beau milieu de la rue des Camelots – le genre d'endroit que pourrait s'offrir un homme à qui la vie souriait, mais pas suffisamment pour qu'il se paie une résidence en plein quartier nord. Alveric avait ouvert la porte après le premier coup, puis l'avait guidée sans un mot dans la pièce où attendaient la dague et la robe.

— Vous vous imaginez que je vais me déshabiller devant vous ? s'insurgea-t-elle.

— En effet, répondit-il du même ton monocorde qu'auparavant.

— En dépit de ma profession, je tiens à ma pudeur, vous savez.

— Non. (Une virulence inédite teintait à présent la voix d'Alveric, qui planta son regard dans celui de Derla.) Tu ne tiens plus à rien, parce que le roi l'exige. Tout comme il exige que tu enfiles cette robe.

Elle ravala une réplique acerbe et fit volte-face pour dénouer les lacets de son corsage. Elle s'appliqua à se dénuder sans hâte, refusant d'accorder à cet homme le plaisir de la voir irritée.

— D'habitude, je fais payer d'abord, dit-elle en se tournant vers lui, une main sur la hanche.

Elle, qui s'attendait à ce qu'il lui fasse des avances, qu'il lui extorque des faveurs sexuelles en la menaçant de la renvoyer dans sa cellule obscure sous le palais, en fut pour son compte.

— Un petit grain de beauté au sommet de la cuisse droite, dit-il.

Une profonde cicatrice en forme de demi-lune sur l'épaule. Des signes distinctifs qui me permettront d'identifier ton corps s'il venait à être découvert décapité. (Il hocha la tête en direction de la robe.) Enfile-la.

Il n'avait pas menti, concernant la coupe. Elle lui allait comme un gant, sans même qu'on ait pris ses mesures. Pour tout dire, elle ne se rappelait pas avoir jamais porté parure si parfaitement ajustée. La robe était en outre remarquablement légère, à tel point qu'elle laissa échapper un petit rire de contentement en arpentant la pièce d'un mur à l'autre. Cette toilette qui, en toute logique, aurait dû encombrer ses mouvements et lui couper la respiration lui offrait en réalité un confort sans pareil ainsi qu'une grande liberté de mouvement.

— Un superbe cadeau, maître Alveric, déclara-t-elle en exécutant une courbette. Merci, messire.

Il l'ignora et gagna la table, où elle avait déposé et proprement plié ses vêtements. Il plongea la main dans les replis de tissu et en tira son couteau à dépecer.

— Une arme efficace, jugea-t-il en remisant le poignard. Mais bien trop brouillonne. Dorénavant... (Il s'empara de la dague posée sur la table et la lui lança.) La précision sera votre maître mot.

Derla explora longuement la poignée en bois de séquoia du bout des doigts. Tout comme la robe, l'arme lui convenait à merveille. Quand elle la tira du fourreau, elle découvrit une lame de quinze centimètres au tranchant si acéré qu'il semblait capable de découper la lumière elle-même.

— Jolie, dit-elle en soupesant l'objet. Peut-être un peu trop légère.

— La légèreté permet la vitesse. Et la vitesse prime sur la force.

Sur ces mots, il lui enfonça son poing dans l'estomac.

Le coup s'avéra suffisamment puissant pour la faire vaciller en arrière et lui arracher un grognement de douleur, mais pas assez pour l'invalider totalement. Laisant ses réflexes aiguisés par la rue prendre le dessus, Derla riposta sur-le-champ et propulsa la dague en direction des yeux d'Alveric. L'homme n'esquissa pas le moindre geste pour esquiver ou parer le coup, mais son regard serein, attentif suffit pour que Derla interrompe son mouvement. La pointe de la dague flottait devant l'œil gauche d'Alveric, agitée de tremblements appuyés à mesure que Derla s'efforçait de contenir sa rage.

— Vous aimez ça, les épreuves, hein ? lâcha-t-elle avant de reculer d'un pas et de glisser l'arme dans son fourreau.

— Les êtres auxquels tu te retrouveras confrontée, répliqua Alveric, te mettront bien plus à l'épreuve que je ne saurais jamais le faire. Ceci n'est pas un jeu et nous n'avons pas pour mission de chasser des chimères. Les périls qui menacent la Couronne comme le Royaume sont bien réels, et tout aussi changeants. (Il l'étudia de pied en cap une fois encore puis acquiesça, l'air satisfait.) Impeccable. De nouvelles

robes te seront livrées demain. Tu trouveras dans chacune plusieurs poches secrètes capables de dissimuler des armes et des messages. Familiarise-toi avec elles et présente-toi ici après la cloche de midi pour de nouvelles instructions.

— Yeux.

— Bleus.

— Cheveux.

— Châtain clair.

— Accent.

— Asraélien septentrional, avec une pointe de frontalier renfaëlien.

— Bagues.

Derla hésita, fouillant dans sa mémoire en quête de chaque détail du signalement de l'homme qu'on l'avait chargée d'espionner. *Il portait des gants*, se souvint-elle. *Des gants épais, comme ceux que portent les cavaliers*. Donc pas de bague. Elle s'apprêtait à répondre, mais s'interrompit comme lui revenait un élément supplémentaire – une image qu'elle ne se rappelait pas avoir relevée sur le moment.

— Un anneau fin passé au petit doigt de la main droite, dit-elle. Argent ou acier. Porté par-dessus le gant.

Alveric l'examina depuis l'autre côté de la table. Derla lui rendait visite tous les jours depuis six semaines, sans jamais croiser quiconque dans cette maison hormis son précepteur. Elle frappait à la porte, il lui ouvrait, puis la menait dans la salle à manger. Les deux premières semaines avaient été consacrées à un enseignement bien particulier impliquant généralement un affrontement au corps à corps aussi bref que violent, que Derla perdait invariablement. Elle n'avait pas mis beaucoup de temps à comprendre qu'Alveric était un individu bien plus dangereux qu'elle le serait jamais. Certes, elle savait se battre – et elle en avait conscience –, mais sa technique se limitait à la pratique brutale du pugilat. La rue lui avait appris à privilégier l'agressivité pure et à ne pas retenir ses coups. Alveric, en revanche, lui évoquait un artisan ; il contraignait chacune de ses frappes maladroites avec une grâce limpide et une économie de mouvements qui surclassaient nettement ses propres facultés. Elle s'améliorait, cependant, parvenant à repérer ses ruses les plus évidentes et même à esquiver un coup ou deux par séance. Mais il fallut attendre qu'elle réussisse à se dégager à la force des bras d'un puissant étranglement pour qu'il décide de suspendre pour l'instant cette phase de son apprentissage.

— Ta première mission, dit-il en lui tendant un rouleau de parchemin.

Derla le déploya et y découvrit quelques lignes écrites de la même main minutieuse que le message glissé sous sa porte : « Quarante à cinquante ans. Barbu. Porte des souliers en cuir rouge. *Auberge de*

l'Hippocampe. »

— File la cible et viens me faire ton rapport, lui intima Alveric. Ne te fais pas repérer.

Elle suivit donc l'homme aux souliers en cuir rouge et rapporta à son instructeur chacun de ses déplacements. La semaine suivante, elle prit en filature une blanchisseuse dodue en poste dans le manoir d'un noble. Et cette semaine-ci, le jeune cavalier de la Garde du Royaume à l'anneau d'argent ou d'acier. À chaque nouvelle mission, la quantité d'informations qu'Alveric exigeait de ses rapports augmentait sensiblement, à tel point qu'elle finit par s'émerveiller de la capacité de son esprit à retenir pareille accumulation de détails. La crainte de décevoir son précepteur, et à travers lui le roi, demeurait toutefois une efficace et persistante source de motivation.

— Son compagnon de table ? s'enquit Alveric.

— Un marin, vêtu comme un Cumbraëlien méridional, mais son accent sonnait faux. Je crois qu'il s'agissait en réalité d'un Meldénéen.

— Tu *crois* ?

Derla réprima un soupir. Alveric lui répétait constamment qu'il attendait d'elle des comptes-rendus objectifs et exempts de toute « conjecture infondée », comme il se plaisait à les nommer.

— Je *présume*, se corrigea-t-elle, que le compagnon de table de la cible était un Meldénéen espérant dissimuler son origine à l'aide d'un déguisement et d'un accent contrefait.

— Leur conversation ?

— Un échange grivois vantant les meilleures putains et tavernes de la cité. Je n'ai cependant jamais entendu parler des filles qu'ils ont mentionnées. En outre, l'une des tavernes évoquées pendant leurs échanges a brûlé il y a deux ans.

Le regard d'Alveric se fit soudain plus intense et son corps mince se pencha insensiblement sur son siège.

— Et qu'en as-tu conclu ? l'interrogea-t-il.

Derla n'avait encore jamais vu cet homme manifester la moindre émotion, mais elle savait reconnaître l'impatience quand elle l'avait sous les yeux. *Il attend de moi une mauvaise réponse*, comprit-elle.

— Ils employaient un code.

Elle plongea la main dans son corsage et pêcha entre ses seins un mince rouleau de papier qu'elle déroula sur la table.

— Le compte-rendu écrit de leur conversation, dit-elle en empêchant à grand-peine la fierté de colorer sa voix. Ceci devrait nous aider à déchiffrer ledit code.

Alveric n'accorda qu'un bref regard au document avant de se rencogner dans son fauteuil, sans même le prendre en main.

— Que sais-tu du vaisseau dénommé *Margentis* ? demanda-t-il plutôt.

Derla s'était habituée à ses subits changements de sujet. Chaque fois qu'elle achevait une mission, elle n'avait droit à aucun remerciement, ni même à une quelconque appréciation sur la qualité de son travail. Au lieu de ça, il se contentait de lui assigner une nouvelle tâche. Ce à quoi pouvaient bien servir les renseignements qu'elle fournissait, elle ne le saurait sans doute jamais.

— Il s'agit d'un navire de charge meldénéen, dit-elle. Il transporte de l'andrinople en provenance de Volaria. Le capitaine n'a jamais ouvertement trempé dans la piraterie, mais on raconte qu'une fois l'an il vient écouler ici de la marchandise volée pour le compte de ses comparses de l'Archipel.

Derla marqua un bref temps d'hésitation, une seconde à peine. L'information qu'elle s'apprêtait à révéler était dangereuse, mais elle savait désormais quel roi il fallait véritablement craindre, dans cette cité.

— Un homme du nom d'Hunsil – même s'il se fait appeler le Borgne, ces derniers temps – exerce le monopole sur toutes les cargaisons débarquées par des pirates à Castelvarin. L'arrivée du *Margentis* est toujours l'occasion d'une sorte de célébration. Les membres les plus éminents de la pègre locale se rassemblent à bord pour festoyer et courir la gueuse, sauf Hunsil, qui ne sort plus guère de son repaire dernièrement.

— Festoyer, courir la gueuse, répéta Alveric. Et jouer, peut-être ?

Derla se remémora l'expression suffisante du roi ce matin-là, sur le corps de garde, lorsqu'il lui avait demandé si elle savait jouer à la Feinte du Guerrier. *Voilà donc pourquoi il m'a épargnée*, devina-t-elle.

— Aux dés, principalement, répondit-elle. Mais un jeu prime sur tous les autres : la Semonce. Les meilleurs joueurs du Royaume sont conviés à prendre part à un grand tournoi de Feinte du Guerrier. C'est de loin la partie la plus chère de l'année ; s'il veut pouvoir s'asseoir, un joueur doit avoir la bourse lestée d'au moins cinq cents couronnes d'or. Et nul ne peut quitter la table avant d'avoir perdu toutes ses pièces ou remporté le tournoi.

— Tu y as déjà assisté ?

— Une fois seulement, il y a quelques années. Ce n'était pas à mon goût, professionnellement parlant. Je préfère ma clientèle plus civilisée et moins avinée.

— Il y a dans la cité un homme, un nouvel arrivant, qui s'est déjà taillé une solide réputation de joueur de cartes. Tout porte à croire qu'il recevra bientôt une invitation à prendre part au tournoi du *Margentis*. Tu vas faire connaissance avec lui, gagner sa confiance et l'accompagner à bord quand viendra l'heure.

Derla sourcilla. C'était la première fois qu'on lui demandait de se lier à une cible.

— Comme vous voudrez. Où le trouverai-je ?

— Il passe la plupart de ses nuits au *Palais des Orchidées Bleues*. Un établissement qui, j'imagine, ne t'est pas inconnu.

— Une fumerie d'andrinople doublée d'une maison de passe – et pas l'une des plus raffinées de la cité, loin de là. Il me faudra dix couronnes d'argent pour graisser la patte de la maquerelle si je veux qu'elle me laisse entrer. Question de courtoisie, vous comprenez ?

— Dresse une liste précise de tous tes frais. Tu seras intégralement remboursée au terme de ta mission.

— Mission qui consisterait donc uniquement à tenir compagnie à ce petit génie des cartes ?

— Sa présence en ville procède d'une exigence royale, même s'il se présente officiellement comme un invité de la Couronne qui, de par son statut, jouirait de toutes les libertés accordées aux sujets du Royaume. Ta mission est de faire en sorte que ce débauché ne finisse pas dans le port avec la gorge tranchée.

Alveric se pencha en avant une fois de plus, croisa son regard et s'exprima alors d'une voix égale, presque douce, qui emplit Derla d'un sentiment de malaise glacé :

— Comprends bien, lui dit le Seigneur des Goupils, que les bonnes grâces du roi dont tu sembles bénéficier partiront en fumée si jamais il arrivait malheur à cet homme. Ta survie dépend désormais de la sienne.

La jeune femme acquiesça, parvenant à contenir la myriade de questions qui se bousculaient dans sa tête. Toutes sauf une :

— Puis-je au moins connaître son nom ?

— Il se nomme Sentes Mustor, héritier du Fief de Cumbraël. Tu n'auras aucun mal à le trouver, en partie grâce à son accent, mais surtout par sa capacité légendaire à s'imposer invariablement comme l'ivrogne le plus imbibé de tout le Royaume.

Chapitre 8

— Des couards, voilà ce que vous êtes !

Sentes Mustor se releva d'un bond et campa une pose théâtrale afin d'exprimer tout le mépris que lui inspiraient ses adversaires, tandis qu'ils s'éloignaient furtivement de la table de jeu. Une pyramide branlante de pièces se dressait près des cartes retournées du Cumbraëlien – cartes qui, au grand étonnement de Derla, composaient une main perdante. Sa carte de plus haute valeur était le Forgeron Aveugle, les cinq autres appartenant aux enseignes mineures. En tout et pour tout, la valeur de la main de Mustor n'atteignait même pas la moitié de celle de son dernier rival ; et pourtant, cet ivrogne braillard était parvenu à remporter la victoire à coups d'audace et d'intimidation. La partie avait duré à peine deux heures, ce qui constituait assurément un record aux yeux de Derla.

— Cet antre du vice n'abrite-t-il personne d'assez brave pour m'affronter ? lança le Cumbraëlien à la cantonade.

D'un geste vif, il saisit à la volée sa coupe de vin posée sur la table et la brandit au-dessus de sa tête, renversant dans la foulée une bonne partie de son contenu. Hors du cercle de lumière dispensé par la lanterne suspendue au plafond, des ombres s'ébranlèrent, grommelèrent et marmonnèrent de vagues jurons, mais aucun des clients du *Palais des Orchidées Bleues* n'osa relever le défi, tous préférant reporter leur attention sur leurs galantes d'un soir ou leurs boissons hors de prix.

Sentes Mustor garda la pose quelques secondes durant, son expression farouche laissant peu à peu place à une grimace de dépit résigné.

— À l'évidence, j'ai sucé tout le lait de cette triste mamelle, soupira-t-il en se laissant tomber sur sa chaise.

Il engloutit plusieurs longues gorgées de vin avant de reposer sa coupe, puis entreprit maladroitement de donner un semblant d'ordre à ses gains, avant de maugréer :

— Comme disait mon frère : « Le talent véritable est un fardeau plutôt qu'une bénédiction. »

— « La valeur d'un homme se mesure à l'usage qu'il fait des fruits de son labeur. »

Mustor leva la tête pour voir Derla s'avancer dans la lumière. Un pli de surprise creusa son front et la jeune femme fut soulagée de voir

un éclat lubrique enfiévrer son regard.

— « L'humble bûcheron qui dépense sa prébende pour nourrir les nécessiteux, poursuivit-elle, vaut bien mieux que celui qui sculpte d'admirables statues et laisse l'intempérance dilapider ses gains. »

— Quel plaisir inattendu, dit Mustor en se redressant pesamment, que de rencontrer une dame asraëline versée dans les Dénaires.

Il s'inclina, un bras pressé contre son ventre et l'autre tendu le long de sa hanche — un geste appartenant à la tradition courtoise cumbraëline, du moins le supposait-elle.

— Seigneur Sentes Mustor, ma dame. À votre service.

Elle lui répondit par une courbette.

— Mes hommages, monseigneur. À présent que nous avons fait connaissance...

Elle s'approcha de lui, s'abassa pour récupérer ses cartes, s'attardant une seconde dans cette position de manière à lui permettre de humer son parfum, puis contourna la table afin de réunir le reste du paquet.

— Et si nous jouions ?

— Vous aimez les cartes, ma dame ?

— Il paraît que je me débrouille à la Feinte.

Derla choisit le siège situé à deux places de Sentes, sur sa droite ; un éloignement savamment calculé qui offrait l'avantage d'ourler de lumière sa poitrine généreuse. Elle croisa son regard et sourit tout en mélangeant les cartes ; ses mains, comme mues par une volonté propre, battaient le paquet avec un art consommé.

— Se débrouiller ne suffit pas, je le crains, l'informa Mustor avec une grimace désolée. Pas contre moi. Or loin de moi l'idée de m'aliéner une si charmante compagnie. Pourquoi ne boirions-nous pas un verre, plutôt ?

Il agita sa coupe et une serveuse s'empressa d'apporter une nouvelle bouteille, ainsi qu'un verre pour Derla.

— Une nouvelle recrue de la maison, peut-être ? l'interrogea Mustor comme la serveuse versait le vin. Vous aurais-je déjà aperçue que je n'aurais pas manqué de vous reconnaître.

— Je ne suis pas employée par cet établissement, répondit Derla, avant de déployer les cartes sur la feutrine verte de la table. Je ne viens ici que pour jouer et j'espère que monseigneur daignera se mesurer à moi, sans quoi j'en concevrai une grande amertume.

Mustor plissa légèrement les yeux tout en levant sa coupe à son nez, sans jamais se départir de son sourire.

— Un vin clair tout droit sorti des vignobles Mentari, dit-il en flairant son verre. Un versant orienté au sud. Trois ans d'âge. Un été particulièrement orageux. (Il trempa ses lèvres dans l'alcool, fit la moue et haussa les épaules.) Passable, mais le seigneur Mentari

devrait vraiment s'en tenir au vin blanc. Son terrain est bien trop sablonneux pour fournir un rouge digne de ce nom. Un de ces jours, je lui enverrai une lettre afin de lui en faire part.

Il reposa la coupe et se tourna vers la serveuse.

— Je pense que mon nouvel adversaire mérite un breuvage ayant plus de corps, ma chère. Apportez-nous le Vallée d'Ombeline, je vous prie. Bien, à nous. (Il reporta son attention sur Derla et joignit ses mains l'une à l'autre.) Par quelle mise commencerons-nous ? Deux couronnes d'argent, ça vous convient ?

Derla accrocha une nouvelle fois son regard, un demi-sourire aux lèvres.

— J'ai bien peur d'avoir oublié ma bourse chez moi, monseigneur.

Un nouveau pli vint s'ajouter sur le front déjà creusé de Mustor, qui émit un petit soupir agacé.

— Vous avez beau être ravissante, je ne joue jamais pour rien. Peu de choses m'ennuient plus qu'une partie non intéressée.

— Oh ! dit Derla en ramassant les cartes pour les distribuer d'un geste expert. Mais nous trouverons certainement le moyen de la rendre intéressante, cela ne fait aucun doute.

— Navré, grogna Mustor dans un souffle rauque et heurté, dont elle sentit la chaleur sur son cou comme il s'écroulait sur elle. Le vin a eu raison de moi. Si seulement les cuvées d'Ombeline n'étaient pas si foutrement tentantes...

— Je pense que vous m'avez amplement démontré la vigueur de votre force d'âme, monseigneur, dit Derla tandis qu'il roulait à bas de son ventre.

Elle examina du coin de l'œil son physique étrange, tout à la fois flasque et osseux : une panse grasse cernée par des bras et des jambes filiformes. Pour autant, il s'était révélé un amant bien plus accompli que la plupart de ses clients, malgré son léger manque d'endurance.

— Vous êtes bien aimable, dit-il dans un murmure ensommeillé. J'espère que c'est compris dans le prix.

— Vous avez gagné la partie, lui rappela-t-elle en venant poser la tête sur son torse. C'est la maison qui régale, ce soir.

Il joua distraitement avec ses cheveux, faisant courir ses doigts dans ses épaisses boucles auburn.

— Vous partagiez cette chambre encore récemment, dit-il. Depuis combien de temps cette personne est-elle partie ?

Derla se raidit, sa belle façade de lascivité soudain fissurée. S'arrachant brusquement à son contact, elle s'assit au bord du lit, comme paralysée, les yeux plongés dans les ténèbres, jusqu'à ce qu'elle sente sa main sur son dos.

— Pardonnez-moi, dit-il. J'ai manifestement dépassé les bornes.

— Vous avez l'œil perçant, monseigneur, lâcha-t-elle à mi-voix.

— La vie de pochard a quelques avantages. Se voir perpétuellement sous-estimé en fait partie. (Il déposa un baiser sur son épaule avant de quitter le lit pour s'emparer de ses vêtements.) Je dois y aller. Les gardes du palais risquent encore de me sermonner si je ne rentre pas avant l'aube.

— Du palais ? s'étonna-t-elle.

Jusqu'alors, elle avait supposé qu'il disposait d'une demeure bien à lui, quelque part dans la ville.

— Eh oui, répliqua-t-il en enfilant sa chemise. Se tient – ou devrais-je dire « titube » ? – devant vous un invité de Sa Majesté le roi Janus Al Nieren. J'ai même un titre à la cour : ministre chargé des Affaires cumbraëlines. Un portefeuille pour lequel, par bonheur, je ne risque pas de me tuer à la tâche. Il me suffit de parapher de temps à autre un ou deux documents, dont je n'ai même pas à m'infliger la lecture.

Il parvint à se glisser dans ses chausses au terme d'une interminable lutte vestimentaire, puis vint se percher sur le lit afin d'enfiler ses souliers – sans grand succès, cependant.

— Permettez-moi, lui dit Derla.

Elle s'agenouilla, lui passa son brodequin et noua ses lacets. Mustor la regarda faire, ses traits mal rasés s'affaissant en une grimace morose.

— En vérité, je ne suis pas plus un invité qu'un chien n'est invité dans la niche de son maître.

Derla saisit le deuxième soulier.

— Pourquoi rester, dans ce cas ?

Un tic amusé lui traversa la face.

— Votre question suppose que le choix m'appartient, ma chère. Or, je vous assure qu'il n'en est rien. Un otage choisit-il de demeurer de son propre gré dans sa prison ? Quoique... (Avec un sourire, Mustor tendit la main pour lui caresser à nouveau les cheveux.) Cette prison me réserve parfois de bien jolies surprises.

— Otage, vraiment ?

Derla finit de lacer le brodequin et se redressa pour lui tendre sa cape.

— Oh ! que oui.

Mustor se leva, fermement campé sur ses jambes pour une fois, et se retourna pour lui permettre de nouer sa cape dans son dos.

— Le roi s'imagine qu'en me tenant entre ses griffes il dissuadera mon père d'agir contre ses intérêts. Une singulière erreur de jugement pour un homme d'ordinaire si perspicace. (Il fit volte-face, se pencha pour l'embrasser à pleines lèvres, puis lui murmurer à l'oreille.) Entre nous soit dit, il a choisi le mauvais fils.

Sur ces mots, il lui adressa un clin d'œil de conspirateur et s'éloigna en direction de la porte.

— Vous serez toujours le bienvenu ici, monseigneur, déclara Derla. Mon métier consiste à distraire mes clients, après tout.

Il s'interrompit et se tourna vers elle pour lui adresser un haussement de sourcil complice.

— Et je suppose que le prochain rendez-vous ne sera pas gratuit ?

— Ça dépend.

Elle le regarda s'absorber dans une courte réflexion, sa main toujours posée sur la poignée.

— Et de quoi, si ce n'est pas indiscret ?

— Des cartes. Vous jouez mieux que quiconque dans mon entourage... et je connais beaucoup de joueurs.

— Vous voudriez que je vous donne des cours ?

— Si vous le souhaitez. Cependant, j'ai tendance à mieux apprendre encore en regardant.

Elle le vit à nouveau froncer les sourcils et plisser les yeux d'un air soupçonneux. Elle pouvait lire dans son regard toute l'acuité de son intelligence ; un regard qui lui rappelait celui de son père. *Ivrogne ou non, il est loin d'être idiot.*

— Le *Margentis*, déclara enfin Mustor avec un sourire en coin. Vous avez entendu parler de mon invitation, n'est-ce pas ? Vous souhaitez donc embarquer ? Pour quelle raison, si je puis me permettre ? Je doute fort que vous manquiez de clients.

— Et vous avez bien raison. Mais je suis toujours à l'affût de nouvelles perspectives. Outre la Semonce, le *Margentis* accueillera de nombreux autres jeux et de nombreuses autres parties, auxquelles participeront des brigands éméchés fort susceptibles de sous-estimer une putain, exactement comme on pourrait sous-estimer un pochard.

Mustor réfléchit pendant quelques instants, puis haussa les épaules.

— Bah ! pourquoi pas ? Ça aura au moins le mérite d'être amusant. J'ai toutefois cru comprendre qu'il s'agissait d'un public un tantinet chameilleur, le genre qui n'apprécierait peut-être pas de se faire ratiboiser par une femme. Ou par qui que ce soit, d'ailleurs.

— Votre sollicitude me touche. (Elle s'approcha pour lui planter un baiser sur la joue avant d'ouvrir la porte.) Mais j'ai comme l'impression que ma réputation me protégera.

— Votre réputation ? demanda-t-il en s'attardant sur le palier. Quelle réputation ?

— Oh ! rien qu'une légère propension à torturer ceux qui me causent du tort. Allons, monseigneur, ne faites pas attendre les gardes du palais.

Chapitre 9

Le *Margentis* mouillait à bonne distance de la côte, bien au-delà de la digue extérieure qui fermait la rade de Castelvarin ; une ingénieuse précaution visant à empêcher les festivités nocturnes d'attirer l'attention du Guet. Fort d'une impressionnante largeur au maître bau, de ses trois mâts immenses et de sa coque incurvée, le navire comptait parmi les plus imposants bâtiments que Derla avait jamais vus. Il faisait penser à un crapaud perché sur son nénuphar, entouré qu'il était d'une foule grouillante de petites embarcations. Les dizaines de chaloupes qui avaient transporté depuis les quais la multitude des représentants de l'élite criminelle castelvarine avaient été amarrées l'une à l'autre, formant une passerelle ondulante que Derla et son noble compagnon n'eurent d'autre choix que d'emprunter pour parvenir jusqu'au vaisseau.

— J'ai toujours considéré le voyage en mer comme un affront à la nature, bougonna Mustor avant d'exécuter un saut maladroit d'un pont instable à un autre. Si le Père Universel avait voulu que nous traversions les océans, il nous aurait collé des nageoires.

— Nous y sommes presque, monseigneur, dit Derla en levant les yeux sur la coque immense de la nef.

Des sabords ouverts filtrait une lumière intense, ainsi qu'un chœur dissonant empreint de joie tapageuse.

— La fête a déjà commencé, on dirait.

— Ma chère Derla, sachez que tout aristocrate qui se respecte doit faire preuve d'un manque mesuré de ponctualité. C'est l'une des ruses que nous employons pour maintenir l'illusion de notre congénitale supériorité. Mon père a ainsi fait attendre ma mère – ainsi que l'intégralité de la noblesse cumbraëline – plusieurs heures le jour de leurs noces. Certes, la rumeur a longtemps prétendu qu'il devait son retard à quelque femme de chambre troussée dans la cave à vin, sans même parler du dégoût intense que suscitait en lui la présence de sa fiancée. Mais cela n'en reste pas moins un exemple édifiant.

Bien malgré elle, Derla sentit un sourire poindre sur ses lèvres. Elle avait passé presque chaque soir des deux dernières semaines en sa compagnie, un laps de temps qui lui avait permis de s'attacher à la rafraîchissante et totale absence de réserve du Cumbraëlien. Elle ne pouvait décidément pas s'empêcher de l'apprécier, si bien qu'elle en avait conçu à son égard une curieuse forme de ressentiment. Cette

affection naissante allait à l'encontre de sa déontologie, aussi bien en tant qu'espionne qu'en tant que catin. *Ce n'est qu'un client, une cible de la surveillance du roi*, se répéta-t-elle pour la énième fois. *Rien de plus.*

Après plusieurs minutes de progression précaire, ils parvinrent au pied d'une passerelle abrupte dressée sur le pont d'un bateau de bonne taille arrimé à même la coque du *Margentis*. Mustor ne brillant guère par ses prouesses physiques, il passa un bon moment à reprendre son souffle après avoir pris pied sur le pont supérieur.

— Le seigneur Sentes Mustor et sa compagne, le présenta Derla aux deux sentinelles meldénéennes qui jaugeaient d'un œil méfiant le Cumbraëlien écroulé contre le bastingage, trop épuisé pour parler. Nous sommes attendus.

— Lui, ouais, rétorqua l'un des Meldénéens. (Une main posée sur le pommeau de son sabre, il désigna le noble d'un coup de menton.) Pas toi.

— M-maîtresse..., commença Mustor. (Entre deux sifflements, il était parvenu à se redresser, comme pour mieux prendre le garde de haut.) Maîtresse Derla se trouve ici sur mon invitation. Puisque vous refusez de l'admettre à bord, nous quitterons ces lieux sur-le-champ.

Sur ces mots, il regagna la passerelle et fit signe à Derla de le suivre.

— D'accord, gronda le garde. Vot' putain peut rester.

Il pivota et désigna l'escalier menant à la cale d'un hochement de tête. Une lueur vive émanait de l'écoutille, accompagnée de nombreux éclats de voix aussi hilares qu'imbibés.

— Feriez mieux d'vous asseoir, m'seigneur, grinça le Meldénéen en gratifiant Mustor d'un sourire sans joie. Y a déjà une heure qu'la Semonce d'vait commencer et vos adversaires sont pas du genre patient.

La cale saturée de bruit empestait la fumée de cinq-feuilles et la bière renversée. Ici et là, des groupes d'hommes s'adonnaient aux dés ou aux cartes tandis que d'autres tripotaient les femmes gloussantes et court vêtues installées sur leurs genoux, quand ils ne les traînaient pas à l'abri des regards pour accomplir leur besogne. Derla reconnut dans la foule plusieurs figures de la pègre castelvarine, flanquées de leurs plus fidèles lieutenants. Elle s'attira même quelques salutations muettes à mesure que Mustor et elle se frayaient un chemin vers la poupe, même si la plupart des convives étaient soit trop soûls soit trop absorbés par les délices du lieu pour lui accorder la moindre attention. Il y avait cependant une exception, que son sens de l'observation récemment aiguisé lui permit de repérer dans la multitude : un homme élancé aux cheveux longs qui, adossé à un tonneau, la scrutait fixement tout en tirant sur une pipe au long tuyau. Derla releva un autre détail : l'absence totale de fumée au-dessus du fourneau. Elle le

connaissait seulement sous le nom de la Suture, qu'il devait à sa manie supposée de recoudre les plaies de ceux qu'il torturait afin d'éviter qu'ils se vident de leur sang trop rapidement. *Un homme du Borgne*, se rappela-t-elle en laissant son regard glisser sur le visage du brigand sans faire mine de le reconnaître. *Qui n'a pas bu et qui tire sur une pipe vide*.

Comme elle continuait de suivre Mustor à la trace, elle distingua dans la foule deux autres membres de la bande du Borgne : un gaillard trapu connu pour sa maîtrise experte de la matraque et une femme aux talents bien plus inquiétants. Petite et menue, elle présentait un abord trompeusement délicat. Derla ignorait son véritable nom, mais connaissait les nombreux sobriquets dont on l'avait affublée ces dernières années, le plus notoire restant assurément Dame Venin. Elle possédait un talent comparable à celui de Petite Dotte. Cependant, quand la guérisseuse naine mettait ses facultés au service de la vie, Dame Venin penchait clairement pour son extrême opposé.

À l'instar de la Suture, ni le virtuose de la matraque ni Dame Venin n'accusait le moindre signe d'ébriété ; ils se contentaient de rester dans l'ombre, sans prendre part aux jeux ni aux ébats de leurs congénères. *Il a dû les poster ici pour garder à l'œil les participants*, conclut-elle, quand bien même ce n'était pas leur rôle habituel. Pour surveiller pareil rassemblement, on faisait d'ordinaire appel à des subalternes tels que la Fouine ou Malard – mais, comme elle s'y attendait, ces deux-là n'avaient plus reparu en ville depuis la disparition encore inexplicquée de Frentis. *Peut-être qu'il manque de bras*. Si cette hypothèse la réconfortait quelque peu, elle dut malgré tout résister à l'envie de sentir sous ses doigts le contact rassurant de la dague cachée au creux de son dos.

Après plusieurs minutes de bousculade dans la cohue, ils atteignirent enfin la vaste table ovale qui devait accueillir la Semonce. Un Meldénéen baraqué y siégeait en compagnie de trois autres hommes. L'écharpe rouge nouée sur son crâne l'identifiait comme capitaine du *Margentis*, attribut qui ajoutait à son allure terrifiante lorsqu'il gronda à l'intention de Mustor :

— Putain, t'étais passé où ?

— « Putain, t'étais passé où, *monseigneur* ? », je vous prie, le reprit le Cumbraëlien d'une voix tout à la fois sèche et affable avant de prendre place à la gauche du capitaine. Je préfère qu'on reste courtois à la table de jeu.

Sa remarque arracha un rire aux deux autres, ainsi qu'un nouveau grognement de la part du capitaine.

— Y a pas de seigneur qui vaille sur ce navire ou à cette table. Ici, y a que les cartes qui comptent et la chance que les dieux veulent bien nous accorder.

— La chance ? répéta Mustor en haussant un sourcil. Que voilà une curieuse conception de la Feinte du Guerrier, mon cher. (Il contra d'un sourire le coup d'œil noir que lui adressait la brute.) Et si nous commençons ?

Le capitaine émit un grondement bas, sans mot dire cette fois-ci, puis se tourna pour faire signe à un homme de petite taille tiré à quatre épingles, jusqu'alors resté dans l'ombre.

— Wentel, le présenta le Meldénéen. (Le petit homme salua les joueurs d'un hochement de tête déférent.) Notre croupier pour la soirée. Sa dextérité comme son honnêteté ont fait sa réputation à Castelvarin et bien au-delà. Si l'un d'entre vous souhaite contester sa présence, qu'il parle maintenant et expose ses arguments.

— J'ai déjà eu le plaisir de jouer à la table de maître Wentel, dit Mustor. Et je le juge plus que satisfaisant. J'accepte.

La parole revenait à présent à son voisin de gauche, dont le teint mat et l'ample casaque trahissaient l'origine alpirane – et plus précisément des provinces occidentales de l'Empire. Avec un sourire éclatant qui découvrit un râtelier de dents incrustées d'or, il inclina la tête en direction de Wentel et se prononça dans une langue du Royaume empreinte d'un subtil accent :

— Je tiens moi aussi cet homme en haute estime. J'accepte.

L'homme assis à la gauche de l'Alpiran était massif, mal rasé et vêtu d'atours qu'il semblait porter depuis plus d'une semaine, à en juger par les nombreuses taches de vin ou de gras qui ornaient ses vêtements ou encore le fumet délétère qui se dégageait de lui. Il accorda à Wentel un bref coup d'œil, haussa ses puissantes épaules et marmonna : « J'accepte » d'une voix bourrue au fort accent nilsaëlien.

Derla ne parvenait pas à distinguer le visage du dernier joueur, installé face à Mustor. Il se carrait dans son fauteuil, ses traits échappant à la lumière dispensée par la lanterne pendue à l'épontille la plus proche. La vigueur de ses mains posées sur la table laissait toutefois deviner sa carrure athlétique. Elle crut voir scintiller deux points lumineux dans la pénombre qui masquait l'inconnu, et comprit alors qu'il avait dû cligner des yeux. Curieusement, les deux reflets ne s'accordaient pas. L'un était petit et vif, tandis que l'autre s'avérait plus terne, comme si la flamme de la lanterne avait accroché autre chose qu'un œil. Elle parvint de justesse à réprimer un sursaut quand une voix familière s'éleva depuis les ténèbres ; une voix qu'elle n'avait entendue qu'à quelques reprises auparavant, mais qu'elle espérait ne jamais devoir entendre à nouveau.

— Je n'accepte pas, déclara Hunsil, désormais mieux connu sous le nom du Borgne.

Il leva l'une de ses mains puissantes et pointa l'index à travers la table. Droit sur Derla.

— C'est elle que je veux.

Chapitre 10

— La putain du Cumbraëlien ? ricana le capitaine comme le doigt du Borgne continuait de désigner Derla. Sûrement pas.

Un silence de mort s'abattit sur la tablée pendant une interminable minute, au cours de laquelle le mépris affiché du capitaine se résorba peu à peu. Pour finir, un maître Wentel bien plus blême qu'à son arrivée tourna les talons et disparut prestement dans les profondeurs du navire.

— Quelqu'un souhaite-t-il, euh... émettre une objection ? s'enquit le capitaine, sa voix soudain bien plus rauque et son écharpe tachée de sueur.

Aucun des autres joueurs ne pipa mot, même si Mustor se tourna pour adresser à Derla un regard interloqué. En réponse, elle posa une main sur son épaule et se pencha pour lui chuchoter à l'oreille :

— Ne touchez pas à votre verre.

Elle souligna son conseil d'une pression appuyée avant de gagner la place du croupier, à la droite du capitaine.

— Règles standard ? demanda-t-elle en s'emparant des cartes.

— Partie libre asraëline, décréta le capitaine. Mise minimale d'une couronne par main, couché ou non.

Derla déploya le paquet en éventail, puis entreprit de le mélanger minutieusement. Les cartes étaient toutes neuves, leur encre encore fraîche et leurs couleurs éclatantes. Les motifs spiralés qui ornaient le dos de chacune d'entre elles ne comportaient aucun marquage visible et toutes semblaient de mêmes dimensions ; rien, en somme, qui pourrait permettre à un joueur malhonnête de prendre l'avantage.

— Conformément aux règles de la partie libre asraëline, dit-elle en distribuant six cartes à chaque joueur, vous devrez révéler toutes vos mains couchées ou échangées. Messieurs, garnissez le pot, je vous prie.

Elle regarda chaque participant jeter une unique pièce d'or au centre de la table avant de consulter sa main. Le soin avec lequel ils s'abstenaient d'afficher la moindre expression prouvait leur expérience, à l'exception du capitaine qui ravala un juron et retourna ses cartes d'un geste fort disgracieux. *En voilà un qui doit son invitation à sa qualité de capitaine du Margentis, rien de plus*, jugea Derla. Elle répondit au coup d'œil suspicieux du Meldénéen par un sourire impassible, puis reporta son attention sur les autres joueurs. Mustor échangea deux cartes de sa main : la Bougie et la Coupe Empoisonnée,

deux cartes de faible valeur souvent délaissées à ce stade de la partie. L'Alpiran aux dents dorées échangea lui aussi trois cartes faibles et le Nilsaëlien à l'hygiène douteuse une seule.

Derla regarda le doigt du Borgne battre un rythme lent sur le revêtement en feutrine de la table. Au bout d'un moment, il remua sur son siège, s'inclinant de sorte que la lampe éclaire enfin son visage. Il était séduisant, autrefois, pourvu de traits gracieux qu'un homme de sa trempe ne méritait assurément pas. Mais, désormais, on ne voyait plus que la cicatrice qui fendait en deux sa paupière gauche et l'orbe lisse d'un noir de jais qui nichait dans son orbite. Il pencha la tête de côté, son œil unique braqué sur Derla et ses lèvres retroussées en une parodie de sourire compatissant.

— J'ai entendu parler de tes déboires récents, dit-il d'une voix douce aux accents sincères. Sale affaire, hein. Comment s'appelait-elle, déjà ?

— Livera, répondit Derla.

— Livera, voilà. Une Alpirane, si mes souvenirs sont bons. Un vrai régal pour les yeux, cette petite.

Il s'enfonça de nouveau dans son fauteuil, noyant dans l'ombre la moitié supérieure de sa face, et reprit sans même lui laisser la parole :

— La beauté est bien souvent source de dangers. Enfin, j'ai cru comprendre que tu t'étais chargée toi-même de clore cette triste histoire.

— Malheureusement non. Quelqu'un a étripé cette vermine avant moi. Une folle, à ce qu'on raconte.

Un rire avorté s'échappa des lèvres entrouvertes du Borgne.

— Mais oui, j'oubliais.

Il heurta la table du pouce, afin d'indiquer qu'il ne souhaitait pas faire d'échange.

— Seigneur Mustor. (Derla se tourna sur sa gauche.) Votre mise, je vous prie.

— Deux couronnes.

Comme Mustor lançait deux pièces dans le pot, la jeune femme remarqua combien leur conversation semblait l'avoir intrigué. Le front barré d'un pli songeur, il méditait sans aucun doute les paroles du Borgne. *Il découvre enfin mon vrai visage après tout ce temps*, songea-t-elle. *Je me demande s'il apprécie ce qu'il a sous les yeux, à présent.*

L'Alpiran se coucha, retournant ses cartes sans manifester la moindre émotion, puis le Nilsaëlien l'imita. Seuls Mustor et le Borgne restaient en lice pour le pot.

— Je suis.

Le truand plaça ses deux mains à plat sur la table et se pencha en avant, comme pour sonder le visage du Cumbraëlien. Ce dernier laissa son regard s'attarder encore quelques instants sur Derla avant de se

tourner vers son adversaire. Il pouvait soit relancer et ainsi forcer le Borgne à égaler sa mise, soit se coucher. Les deux éventualités pouvaient provoquer l'ire du seigneur de la pègre castelvarine. Pour la toute première fois, Derla se demanda si Mustor savait à qui il avait affaire. Au gré de ses régulières incursions dans les replis interlopes de la cité, il n'avait pu qu'entendre prononcer son nom, mais mesurait-il vraiment le danger que représentait cet homme ?

Mustor fit mine d'étudier les cartes révélées, puis fronça les sourcils. Derla pressentit qu'il simulait l'hésitation ; ivre ou sobre, le bougre était capable de calculer les probabilités les plus complexes en quelques secondes à peine.

— Au risque de passer pour un flambeur, dit-il avec un sourire d'excuses tout en ajoutant deux pièces d'or au pot, je crois que ma relance s'impose d'elle-même.

Le Borgne battit en retraite dans l'ombre une fois de plus, puis retourna ses cartes pour révéler une main dont la valeur totale n'excédait pas douze points.

— Je me couche, dit-il. Vous avez un peu plus tôt laissé entendre à notre bon capitaine que le hasard n'avait pas sa place à la table de jeu. Pour autant, vous aviez une chance sur deux de vous retrouver face à une Suite Seigneuriale, je me trompe ?

— Je crains que oui.

Mustor abattit ses cartes : Reine des Roses, Prince des Serpents et Seigneur des Lames, auxquels venaient s'ajouter trois cartes basses des enseignes secondaires.

S'ensuivit un court silence, et deux reflets dépareillés scintillèrent dans la pénombre.

— Quel plaisir de constater que votre réputation n'est pas usurpée, monseigneur, déclara le Borgne. (Sur ces mots, il leva une main et claqua des doigts.) À boire.

Un trio de serveuses surgit des ténèbres, les bras chargés de bouteilles et de gobelets. À en juger par la soudaineté de leur apparition, il semblait évident qu'elles guettaient cet appel depuis le début de la partie.

— Un grand cru cumbraëlien, naturellement, déclara le Borgne comme l'une d'entre elles déposait un gobelet devant chaque joueur. Voilà un domaine qui, à en croire les rumeurs courant sur votre compte, n'a plus aucun secret pour vous, seigneur Mustor.

— J'ai toujours jugé qu'un homme devait s'abîmer tout entier dans ses passions, quitte à s'y noyer, répliqua Mustor en remerciant d'un signe de tête la femme qui remplissait son verre.

Quand celle-ci eut reposé la bouteille et disparu dans l'obscurité d'où elle avait surgi, l'aristocrate garda cependant les mains jointes, sans esquisser le moindre geste en direction de son gobelet. Les autres

joueurs firent preuve de moins de retenue, l'Alpiran se contentant de goûter le nectar du bout des lèvres tandis que le Nilsaëlien et le capitaine s'accordaient une ou deux généreuses gorgées. *Eh bien, songea Derla en s'efforçant de dissimuler son désarroi, au moins, la partie ne risque pas de s'éterniser.*

— Une attitude des plus louables, commenta le Borgne en levant son propre gobelet. En tant qu'expert, puis-je me permettre de vous demander ce que vous pensez de cette cuvée ?

Derla accrocha le regard de Mustor et secoua presque imperceptiblement la tête. Le Cumbraëlien esquissa un sourire forcé et s'apprêtait à répondre quand il se figea brusquement, les yeux rivés sur quelque chose situé derrière l'épaule de la jeune femme. Elle n'eut pas besoin de se retourner pour découvrir de quoi il s'agissait, car le même spectacle s'offrait à elle depuis son siège : une lame effilée scintillant dans l'ombre – une parmi tant d'autres. À côté d'elle, le capitaine meldénéen se mit à tousser.

— Un instant, je vous prie, fit Mustor.

Il saisit son gobelet pour le porter à ses narines.

— Un Val Levellin, reprit-il après l'avoir longuement reniflé. (Autour de la table, l'Alpiran et le Nilsaëlien étaient à leur tour pris d'une quinte de toux.) Du sud-ouest de Cumbraël. Une merveilleuse région, je dois dire.

Il huma de nouveau, puis grimaça lorsque le capitaine émit un nouveau râle, plus sonore cette fois-ci. Le Meldénéen leva sa main à sa bouche et Derla remarqua qu'une écume rosâtre tachait l'extrémité de ses doigts.

— Je lui donne dix ans d'âge, poursuivit Mustor. On a cueilli ses raisins au plus fort de leur maturité. Si je devais faire preuve d'audace, je dirais qu'il provient du vignoble du seigneur Ester. Un homme qui connaît son métier, indiscutablement.

— Un sans-faute, pour le moment, lui concéda le Borgne qui humait son propre gobelet. Mais son goût, monseigneur ? J'ai hâte de découvrir quels secrets il pourra vous apprendre.

Le capitaine, qui contemplait ses doigts mouchetés de rose, fut alors secoué d'un spasme si brutal que son front vint heurter la table.

— Pardonnez-moi un instant, dit le Borgne à Mustor, avant de se tourner vers le Meldénéen en proie à de violents haut-le-cœur. Au fait, capitaine Alrath, je crois qu'il est temps pour moi de mettre un terme à notre association. Vous avez fait le choix de revoir à la hausse vos tarifs une fois encore, et je le déplore. Une bien fâcheuse décision. Pour vous et pour votre équipage, sans parler de vos invités.

Le capitaine se cabra subitement, le corps raidi, le visage écarlate et les yeux exorbités tandis que ses lèvres vomissaient un épais filet de sang. Près de Mustor, l'Alpiran se releva d'un bond et tira des

méandres de sa casaque un poignard à lame fine, le visage fendu d'une grimace qui découvrait ses dents dorées désormais ensanglantées. Un éclair fulgura dans l'obscurité derrière lui et son dos s'arqua soudainement, ses mains convulsées laissant échapper son arme comme trois bons centimètres d'acier émergeaient de sa gorge transpercée. Le Nilsaëlien malodorant s'effondra sur la table, le corps traversé de soubresauts et sa bouche et son nez victimes d'une hémorragie torrentielle.

— Mes excuses, messire, lâcha Mustor en reposant son gobelet avec un flegme dont Derla ne l'aurait jamais cru capable. Mais je lui devine une certaine amertume.

Chapitre 11

Le Borgne éclata de rire ; un son curieusement mélodieux, sincère et facétieux à la fois.

— J'aurais dû m'en douter, dit-il en se redressant, toute trace d'humour désormais évanouie. Les ivrognes ont le chic pour plomber l'ambiance.

Dans un rugissement, le capitaine Alrath se rua sur le Borgne, défiguré par la folie meurtrière qui contractait sa face ruisselante de sang, et parvint à refermer ses mains sur sa gorge. Derla roula à bas de son siège au moment même où la table basculait, emportée par la chute des deux hommes en projetant alentour une pluie de cartes et de pièces d'or. Une fois rétablie à quatre pattes, elle fila au ras du sol sans demander son reste, ne tournant la tête qu'une seule fois pour voir le capitaine renverser le Borgne contre le pont et lui postillonner au visage d'incompréhensibles menaces mêlées de caillots sanguinolents, sans jamais cesser de l'étrangler. Une volée d'épées scintilla dans la pénombre et le capitaine se raidit, son dos soudain criblé de coups d'acier, mais il parvint néanmoins à tenir bon et à cogner à plusieurs reprises le crâne du Borgne contre le plancher. Derla se détourna et reprit sa progression basse, cherchant Mustor du regard.

Rien qu'à l'oreille, elle devinait que le navire tout entier était en proie au chaos ; la structure même du bâtiment résonnait d'une cacophonie cauchemardesque mêlant les hurlements de douleur ou d'effroi d'hommes et de femmes à l'agonie, le tintement de l'acier et le fracas du mobilier brisé, le tout ponctué de temps à autre par le claquement sec puis le bruit mat d'un carreau d'arbalète trouvant sa cible. Elle devait se résoudre à l'évidence : le Borgne ne comptait laisser aucun témoin.

Elle n'avait couvert que quelques mètres quand une main réussit à saisir au vol les lacets passés de part et d'autre de son corsage, l'immobilisant au sol.

— Tu as le bonjour de Kwo Sha, l'informa une voix masculine manifestement pressée d'en découdre avec elle.

Derla ne perdit pas de temps à regarder son agresseur. Elle inclina la tête alors même que le poignard piquait sur elle, éraflant légèrement son oreille avant de venir se ficher dans les lattes du pont. Immédiatement, elle tordit son cou et mordit de toutes ses forces la main qui serrait l'arme, creusant profondément l'éminence charnue à

la base du pouce. Du sang envahit sa bouche et l'assaillant laissa échapper un juron haut perché. Elle sentit alors l'emprise sur son corsage se relâcher et rouvrit la bouche pour libérer la main blessée. Tirant sa propre dague cachée au creux de son dos, elle voulut taillader les jambes de l'agresseur, mais celui-ci se montra trop rapide et se dégagea d'un leste pas de danse, de sorte que la lame ne mordit que le cuir de sa botte sur trois bons centimètres.

Derla s'accroupit et découvrit son adversaire : la Suture, qui serrait sa main blessée contre son torse, son visage étroit blême de rage et de douleur mêlées.

— Je comptais juste te saigner, siffla-t-il. Maintenant, je pense plutôt te baiser à m...

Une bouteille vint se fracasser contre la tempe de la Suture dans une gerbe de vin et de verre brisé. En dépit des apparences, Mustor avait de la force et l'assassin tomba comme une pierre, son corps inconscient désormais étendu sur le pont, traversé çà et là de frémissements nerveux. Derla estimait qu'il bougeait encore bien trop à son goût.

— Merci, monseigneur, dit-elle en enfonçant sa dague au creux de la nuque de la Suture, avant de la dégager et d'essuyer la lame sur son justaucorps. Je pense qu'il est temps de partir, vous ne croyez pas ? Vous feriez mieux de garder ça, ajouta-t-elle en désignant du menton le col brisé de la bouteille qu'il serrait encore à la main.

Elle l'entraîna vers la poupe du bateau, enjambant les cadavres et mourants et contournant les groupes d'invités résistant encore. Dans la pénombre, il était difficile de distinguer qui appartenait à quel camp ; des Meldénéens et des brigands non affiliés s'empoignaient, ivres de sang et d'alcool, tandis que les séides du Borgne tuaient sans distinction tous ceux qu'ils croisaient. Derla vit un homme débusquer de sa cachette une ribaude à la poitrine dénudée, la retourner de force et lui tirer les cheveux en arrière afin de mieux pouvoir l'égorger. Mustor, qui abritait manifestement quelque instinct chevaleresque, sauta sur la brute et lui frappa les yeux de sa bouteille brisée. L'homme s'effondra à genoux en hurlant. La putain, pour sa part, couva son sauveur d'un regard béat quelques secondes durant, puis se redressa et s'enfuit dans l'ombre, en glapissant tel un chien apeuré.

— Allons-y ! (Derla prit la main de Mustor et l'attira à elle.) Si vous vouliez bien cesser de jouer les héros, ça m'arrangerait. Je dois vous tirer d'ici indemne.

— Sur ordre de qui ? demanda-t-il. Car vous ne m'avez pas accompagné de votre plein gré, n'est-ce pas ?

— Je suis sûre que vous saurez trouver seul la réponse à cette question.

Derla vit une silhouette menaçante marcher sur eux et, à la faveur

d'un rai de lumière égaré, discerna le reflet d'acier vertical d'une arbalète. Des deux mains, elle poussa Mustor contre la cloison, puis sentit un filet d'air déplacé effleurer sa joue et entendit le carreau se planter dans un barrot voisin, à moins de cinq centimètres de là. Elle tournoya alors sur elle-même et chargea l'arbalétrier. Il serrait un autre carreau entre ses dents et plaquait l'arbrier contre son ventre le temps de retendre la corde. Ses yeux s'agrandirent face à la vitesse de l'attaque et il lâcha son arme, la troquant contre la hachette qui pendait à son ceinturon au moment même où Derla lui ouvrait la gorge. Elle le laissa se noyer dans son propre sang et pressa Mustor de la suivre.

— Par ici, dit-elle en gagnant un hublot ouvert.

Elle s'y pencha pour étudier les environs du bateau et fut soulagée de constater que la grappe de chaloupes n'avait pas bougé.

— Une sacrée chute, mais ça vaut toujours mieux que ce qui nous attend ici.

Mustor avisa le hublot puis, sans esquisser le moindre geste, braqua sur elle un regard noir, teinté de méfiance.

— Qui était Livera ? l'interrogea-t-il. C'est à cause d'elle que vous m'avez mis le grappin dessus ?

— Vous voulez donc crever ici, espèce de sale poivrot dégénéré ?

Il battit en retraite face à sa fureur, cillant à chaque nouveau postillon qui lui atterrissait sur le visage.

— Non, admit-il en s'essuyant une paupière d'un doigt. Je suppose que non.

— Bien. (Elle recula d'un pas et hocha la tête en direction du hublot.) Après vous, monseigneur.

Il grimaça et se hissa difficilement dans la percée. Une fois perché sur le rebord, il hésita.

— C'est vraiment haut...

Le pied de Derla vint botter le postérieur du seigneur cumbraëlien avec suffisamment de force pour le propulser au-dehors. Elle s'empessa de suivre le même chemin, enfourcha le montant du hublot et plongea dans la nuit en s'aidant d'un coup de pied contre la coque. Elle eut la malchance de tomber entre deux embarcations, se cognant au passage la cheville contre l'une des membrures. Elle sombra rapidement dans l'océan, lestée par sa robe gorgée d'eau. Elle avait beau être légère, son poids l'entraînait inexorablement par le fond. Derla lutta de toutes ses forces pour remonter à la surface, battant des pieds et des mains dans l'eau noire. Elle parvint à lancer un bras en l'air avant de se voir à nouveau aspirée par les profondeurs. Elle sentait ses forces l'abandonner quand une main saisit la sienne juste avant qu'elle lâche définitivement prise. Des doigts puissants se nouèrent aux siens et la tirèrent hors de l'eau.

Quand la tête de Derla émergea enfin, elle se retrouva face à face avec Mustor.

— J'espère que le salaire est à la hauteur de vos efforts, dit-il en se baissant pour l'agripper sous les épaules et la soulever dans le bateau.

Derla ne s'accorda qu'un bref haut-le-corps avant de se relever péniblement, les poumons en feu et le souffle court.

— Par là, haleta-t-elle en désignant la barque qu'ils avaient amarrée au bout de la nasse d'esquifs, à une dizaine de mètres environ.

Ils couvrirent la distance qui les en séparait à toute vitesse, trébuchant de canot en canot jusqu'à parvenir à leur embarcation. Derla s'empara d'emblée des avirons tandis que Mustor dénouait les cordages, puis elle entreprit de ramer, son compagnon manœuvrant la barre de manière à orienter la proue vers la lumière scintillante des quais de Castelvarin. Ils avaient progressé de quelques mètres seulement quand un barrage de carreaux d'arbalète frappa l'eau alentour en une pluie d'acier.

— Vous n'avez pas honte de partir ainsi sans même remercier votre hôte ? appela une voix depuis le navire.

Derla lâcha les avirons, leva les yeux et repéra sans mal le Borgne, accoudé au bastingage du pont supérieur du *Magentis* et encadré par une dizaine d'hommes armés d'arbalètes. Le truand tenait quelque chose à la main, un objet rond de bonne taille qui libérait une substance sombre et visqueuse le long des flancs du vaisseau.

— Le capitaine Alrath n'apprécie guère votre ingratitude, je le crains.

Il souleva la tête tranchée devant son visage et se pencha, comme pour mieux saisir quelque messe basse murmurée.

— Vraiment ? reprit-il d'une voix faussement désolée en reportant son attention sur Derla et Mustor. Le châtiment me paraît un tantinet cruel, mais c'est vous le capitaine.

Sur ces mots, il lança dans les ténèbres la tête d'Alrath qui atterrit dans l'un des bateaux alentour avec un bruit mat, puis s'empara d'une corde et se jeta du garde-fou, décrivant un vaste arc de cercle avant de se lancer dans le vide. Après une culbute parfaitement exécutée, il se réceptionna sur l'une des premières chaloupes de la nasse, d'où il salua un public invisible d'une modeste révérence.

— Merci, merci. J'ai appris plein de nouveaux tours, ces derniers temps, et je ne résiste pas à l'envie d'en faire étalage.

Il se redressa, son visage tacheté de sang désormais investi d'un sérieux terrifiant. Des tics nerveux agitaient ses mâchoires serrées. *Il n'a pas fait que perdre un œil, comprit Derla. Il a aussi perdu l'esprit.*

— Refroidis cet homme, déclara-t-elle en désignant Mustor, du ton le plus ferme qu'elle parvenait à convoquer, et le roi Janus mettra le

quartier à feu et à sang pour te retrouver. Ses bourreaux veilleront à te garder en vie plusieurs jours durant avant de t'achever.

Le Borgne lui adressa un grand sourire, même si elle remarqua que ses mimiques fébriles gagnaient en intensité.

— Pour l'heure, il n'y a qu'un seul roi dont tu devrais te soucier, annonça-t-il d'une voix étrange, presque inhumaine.

On eût dit qu'elle superposait tous les accents du Royaume et même d'ailleurs, pour les fondre en une unique et impossible inflexion. Sans doute un autre symptôme de sa démente.

— Kwo Sha m'a grassement payé pour te tuer, poursuivit-il. Je comptais honorer ce contrat un peu plus tard, à la fin du mois, mais tu as jugé bon de t'offrir à moi le soir même de mon grand couronnement. Quant à lui... (Le Borgne se tourna vers Mustor, sa face traversée d'un courant d'énergie nouvelle.) Il doit mourir...

Il laissa sa phrase en suspens et ses tics se dissipèrent subitement. Quand il reprit la parole, son singulier mélange d'accents l'avait quitté.

— J'ignore pourquoi exactement... mais il doit mourir.

Il fit volte-face et esquissa un geste à l'intention des arbalétriers restés à bord.

— Frentis, lâcha Derla.

Le Borgne se figea, puis baissa lentement la main. Quand il se retourna pour lui faire face, son visage semblait littéralement bouillonner ; sa chair s'agitait de frissons convulsés et ses lèvres s'ourlaient spasmodiquement, comme s'il s'apprêtait à se métamorphoser en quelque Ténébreuse créature.

— Frentis, répéta-t-il sourdement, son élocution encombrée par ses innombrables tics nerveux.

— Je sais où il est parti, reprit-elle.

Elle agrippa les avirons, levant les poignées afin de replonger les pelles dans l'eau.

— Cette information rachète ta vie, dit le Borgne, une patine de salive aux lèvres. Pas la sienne.

Sa voix avait retrouvé l'étrange combinaison d'accents entendue un peu plus tôt. Tout son corps semblait en outre vibrer, à présent. Cet affreux spectacle donnait l'impression qu'il tentait de contenir quelque chose en lui ; peut-être espérait-il tenir sa folie en bride le temps qu'elle lui apprenne ce qu'elle savait.

— Nos deux vies, insista Derla en tirant doucement sur les rames, de manière à éloigner la barque du navire. Si tu refuses, alors autant ordonner à tes hommes de lâcher leurs carreaux, parce que si cet homme meurt ce soir, je me trancherai la gorge avant de pouvoir te révéler quoi que ce soit.

Une nouvelle pression sur les rames et la silhouette frémissante du

Borgne rapetissa.

— Depuis quand les putes font-elles preuve d'abnégation ? crachait-il de sa voix hybride.

— Je suis déjà morte, lui répondit Derla à tue-tête.

Elle actionna encore les avirons, bien plus fort cette fois-ci.

— Où se cache-t-il ? demanda le Borgne, son intonation subitement revenue à la normale. (Elle remarqua par ailleurs qu'il avait cessé de trembler.) Dis-moi. Tu sais bien que cette ville n'a aucun secret pour moi. Où que tu ailles, je te trouverai.

Derla plongea les rames dans l'eau sombre et tira sans ménagement. La barque glissait à présent en douceur sur les flots étales de la rade. S'ils se trouvaient encore à portée des arbalètes, peu d'archers réussiraient à mettre dans le mille à pareille distance.

— Le Sixième Ordre ! cria-t-elle en retour.

Elle sentit sa voix défailir et sa vue se brouiller. Engouffrant une profonde goulée d'air dans ses poumons, elle hurla cette fois-ci de toutes ses forces :

— Il se cache dans la Loge du Sixième Ordre ! Bonne chance pour aller le dénicher là-bas, pauvre malade !

Elle se remit à souquer, à présent investie d'une énergie farouche, jusqu'à ce que le *Margentis* se réduise à une forme vague dans le lointain et le Borgne à une simple tache noyée de ténèbres. Elle poursuivit sans relâche pendant de longues secondes, la poitrine, les bras et les jambes en feu, et la respiration entrecoupée de sanglots déchirants.

— Je pense que vous pouvez arrêter, maintenant, dit Mustor en passant un bras sur ses épaules. Nous sommes hors de danger.

Derla passa les avirons dans leurs taquets, les relâcha, puis s'effondra, écrasée tant par l'épuisement que par cette nausée brûlante et dévorante qu'elle sentait enfler dans son estomac. La culpabilité était un sentiment qu'elle n'avait guère appris à connaître.

— Vous me demandiez qui était Livera, dit-elle dans un souffle une fois passé sa crise de larmes. Eh bien, c'était la femme que j'aimais. J'irais même jusqu'à dire que c'était la seule âme en ce monde que je pourrais jamais aimer. Elle est morte, et moi avec elle. Le roi m'a prise à son service et... et j'ai cru pouvoir vivre à nouveau, emporter son souvenir avec moi comme l'exigent les catéchismes. Mais aujourd'hui... aujourd'hui je l'ai trahie.

D'une main délicate placée sous son menton, Mustor lui redressa la tête.

— Vous m'avez sauvé la vie. (Il sourit, chassant ses larmes du bout du pouce.) Vous ne faisiez peut-être qu'obéir au roi, mais ça n'entache en rien la gratitude que j'éprouve à votre égard. Et que j'éprouverai toujours à votre égard. Quoi que vous me demandiez, je vous l'offrirai,

jusqu'à la fin de mes jours. Je le jure sur les Dénaires et sur l'amour du Père.

Derla renifla, acquiesça puis repoussa doucement sa main.

— Pour une catin et un ivrogne, monseigneur, nous faisons ce soir assaut de dévotion, dit-elle en reprenant les avirons afin d'aligner la barque le long du plus proche débarcadère.

Les abords du quai résonnaient du chœur familial que l'alcool, la hargne et la lubricité produisaient invariablement une fois la nuit tombée, et que seul le point du jour parviendrait à dissiper. *On a l'accueil qu'on mérite*, songea-t-elle.

— Vous savez quoi ? déclara Mustor en se léchant les babines. Je crois bien n'avoir pas bu un seul verre de la journée.

— Un véritable exploit, monseigneur.

— Certes, mais que je ne compte pas renouveler de sitôt. D'ailleurs, je connais un petit caviste établi près du port. Il y a quelque temps qu'il me promet une dégustation de sa réserve exceptionnelle. Si vous voulez vous joindre à moi, vous êtes la bienvenue.

— Je me vois malheureusement forcée de décliner votre invitation, monseigneur. J'ai un rapport à faire.

Elle braqua son regard sur la silhouette imprécise du *Margentis*, percevant les bruits d'éclaboussures étouffés de nombreux cadavres livrés aux profondeurs marines. *Un autre va bientôt les suivre*.

— Mais d'abord, ajouta-t-elle à mi-voix, je dois aller rendre visite à un certain marchand d'épices.

— Une autre fois, alors.

Sans quitter la barque, Derla et Mustor échangèrent un pâle sourire. La jeune femme ignorait si ce moment marquait la fin ou le début de quelque chose. Il paraissait tout à fait envisageable qu'Alveric lui remette un jour un message ordonnant la mort de cet homme. *Ou plus probablement, il remettra à quelqu'un d'autre un message ordonnant la mienne*. Cette considération déposa en son sein un germe de peur, une petite pousse fragile à laquelle elle s'accrocha avec une ardeur qui la surprenait elle-même. Elle la nourrit de toutes les horreurs dont elle avait été témoin dans sa vie, du visage éteint et fardé de Livera et des orbites vides de l'homme qui l'avait assassinée. Elle sentit alors la peur s'épanouir en elle, et brûler d'une chaleur incandescente qui chassa son sentiment de culpabilité et lui arracha un brusque éclat de rire.

Je ne suis pas morte, finalement, songea-t-elle. *Car il faut être en vie pour avoir peur*.

LE HAUT PERCEPTEUR

— Où se cachent-ils, Varesh ?

Varesh Baldir était un homme de haute stature, à la quarantaine bien tassée, au corps puissant et à la barbe broussailleuse, dont la toison négligée dissimulait en partie les traits burinés qu'il partageait avec tous ceux qui vivotaient sur la côte. Il toisait Jehrid de sous ses épais sourcils froncés et son regard, quoique embrasé de rage et de fureur contenue, se voilait d'une ombre fugitive. L'ombre de la peur.

— On a décompté près de quarante corps sur la plage après que t'as attiré ce navire de charge sur les récifs, poursuivit Jehrid, pressentant là une occasion de prendre le dessus. Je connais le code aussi bien que toi. Le sang appelle le sang.

Varesh inspira profondément, ferma les yeux et tourna la tête en direction de la mer, afin de permettre au vent salé du large de balayer toute sa haine, toute sa peur. Au bout d'un moment, il rouvrit les paupières et daigna reporter son attention sur Jehrid, gardant la bouche obstinément fermée et serrant ses poings tatoués, geste qui fit tinter les menottes passées à ses poignets massifs.

Le silence est la seule loi, songea Jehrid. La première règle du code des contrebandiers, gravée au fer rouge dans son esprit par tant d'années de malheur. *Je perds mon temps avec lui.*

Il poussa un soupir et s'approcha du Puits de Nawen, un trou de sonde aux contours anormalement réguliers creusé dans la corniche sur laquelle ils se tenaient. La chaîne de Varesh filait depuis ses menottes jusqu'à un anneau de fer fixé à un rocher dont la forme évoquait une poire renversée : un sommet large et arrondi s'étrécissant jusqu'à une base plate. On l'avait taillé dans ce grès rouge pâle qui proliférait sur la côte sud asraëline et donnait à son architecture son cachet si particulier. L'une des premières décisions qu'avait prises Jehrid en endossant sa charge avait été d'engager un tailleur de pierre, qu'il avait sommé de sélectionner des rochers pesant au moins le double du poids d'un homme et de les sculpter de telle sorte qu'ils puissent aisément basculer dans le Puits. Quand l'artisan avait eu achevé sa besogne, Jehrid avait ordonné à ses hommes de les aligner proprement le long du promontoire ; une déclaration d'intention on ne pouvait plus claire. Sur les vingt rochers initiaux, seuls cinq demeuraient – bientôt quatre.

Jehrid plaqua sa botte contre la pierre, les yeux baissés sur les

vagues qui s'écrasaient contre les écueils en contrebas. Les sternes avaient déjà commencé à se rassembler et à plonger toutes ailes rabattues dans la houle en prévision du festin. Cette grève avait toujours profité aux charognards. Les oiseaux affamés marquaient seuls la présence des six hommes qu'il avait déjà expédiés dans le Puits ; la famille de Varesh : quatre cousins, un frère et un neveu. Les derniers représentants des Dents-de-Pierre, une confrérie de contrebandiers et de naufrageurs qui gangrenait le front de mer depuis plus de trois générations. Avant de précipiter chaque rocher dans le Puits, il avait posé à Varesh la même question ; et chaque fois le chef des Dents-de-Pierre avait gardé le silence, préférant regarder les siens sombrer dans l'abîme. L'unique enfant de Varesh – une fillette à la méchanceté notoire – était morte transpercée d'un carreau d'arbalète lorsque Jehrid avait mené sa compagnie dans le repaire des contrebandiers, une crevasse étroite aménagée dans le dédale de falaises situé à l'est de la Tour du Sud, qui débordait de butin pillé sur le vaisseau de charge alpiran qu'ils avaient attiré sur les brisants un mois plus tôt. L'un des cousins de Varesh avait commis l'erreur de laisser le vin délier sa langue la veille au soir, lors d'une visite dans l'un des bordels de la ville. Malheureusement pour lui, Jehrid avait toujours considéré les prostituées comme d'excellentes informatrices.

— Ma mère m'a raconté un jour l'histoire qui a donné son nom au Puits, dit-il à Varesh d'une voix songeuse. Tu veux que je te la raconte ?

— Ta mère n'était qu'une chienne vérolée, lui lança Varesh, la voix vibrant de rage. Qui a mis bas un sale traître.

— C'est que cet endroit n'a rien de naturel, tu comprends, poursuivit Jehrid du même ton égal qu'auparavant. Nawen, ou plutôt Na Wen si on veut le prononcer correctement, était le capitaine et unique survivant d'un navire naufragé en provenance d'Extrême-Occident. Une vieille poissonnière esseulée l'a hébergé chez elle, en dépit du fait qu'il avait totalement perdu la raison. Chaque matin, il se rendait ici et attaquait la falaise à coups de marteau et de burin. Tous les jours, pendant douze ans, jusqu'à creuser une fosse parfaitement circulaire dans cette corniche. Et quand il a eu fini... eh bien, je te laisse imaginer la suite.

Jehrid raidit sa jambe, inclinant un peu plus le rocher vers le trou.

— Nul ne sait pourquoi il a fait ça, car qui peut prédire ce qui se passe dans l'esprit d'un fou ? Mais ma mère, qui avait de la sagesse à revendre, y voyait une forme de vengeance, le désir d'apposer son empreinte sur la côte qui avait sabordé son navire et tué son équipage.

Il interrogea Varesh du regard une dernière fois.

— La vie dans les mines royales ne vaut pas tripette, admit-il. Mais ça reste une vie. Je sais que les Dents-de-Pierre se sont alliés aux

Brisants-Rouges pour naufrager ce navire. Vous deviez être au plus bas pour accepter de conclure une alliance avec vos ennemis de toujours. Allez, Varesh, profite-en pour régler tes comptes. Dis-moi où se trouve leur repaire.

Le contrebandier cracha au sol, à quelques centimètres des pieds de Jehrid, et se redressa.

— Si jamais je tombe sur ta mère dans l’Au-Delà...

Jehrid poussa le rocher qui bascula prestement dans le Puits, sa chaîne tintant le long de la pierre jusqu’à s’étirer d’un coup sec. Varesh n’eut que le temps d’émettre un cri étranglé avant de sombrer à son tour, son corps disloqué par les parois contre lesquelles il rebondissait, puis de pousser un gémissement apeuré en frappant les vagues déchaînées.

— Rédigez une note à l’intention des *Dépêches Royales*, déclara Jehrid en se tournant vers son sergent de l’Octroi, un Nilsaëlien râblé recruté autant pour son talent d’écriture que pour son habileté à l’arbalète. Varesh Baldir, meneur de la bande connue sous le nom des Dents-de-Pierre, exécuté ce jour en compagnie de six de ses larrons. Châtiment administré sous autorité royale par Jehrid Al Bera, haut percepteur de l’Octroi. Ajoutez-y un état de la contrebande retrouvée, et faites bien comprendre aux hommes que je le comparerai moi-même à l’inventaire du dépôt.

Le sergent hocha sèchement la tête en signe d’assentiment, jugeant plus judicieux de garder le silence. Comme la plupart des soldats passés sous les ordres du haut percepteur, il avait rapidement pu mesurer l’intolérance de Jehrid à l’encontre du moindre larcin, aussi insignifiant fût-il. « Si vous jouissez d’une solde deux fois plus importante que celle de la Garde du Royaume, c’est pour une bonne raison », avait-il clamé face à leur troupe alignée, un matin qu’il flagellait un ancien membre du Guet de Castelvarin coupable du vol d’une unique fiole d’andrinople. « La cupidité ne sera pas tolérée dans ces rangs. »

— Cavalier en approche, monseigneur, s’écria un autre octroyeur, une main tendue vers le nord.

Le nouveau venu arborait l’uniforme de la Garde du Sud. Il s’agissait d’une jeune recrue, comme un grand nombre de ses camarades depuis que le nouveau Seigneur de la Tour avait décidé d’appliquer à la lettre la consigne du roi exigeant de purger son ost des éléments les plus fainéants et les plus corrompus. Une saine initiative, qui l’avait toutefois privé d’une bonne partie de son effectif.

— Le Seigneur de la Tour vous salue, seigneur Al Bera, dit le jeune garde en bridant sa monture et en s’inclinant sur sa selle. Votre présence est requise à la Tour au plus vite.

— Un nouveau naufrage ? l’interrogea Jehrid.

— Non, monseigneur. (Le garde se redressa et lui adressa un sourire prudent.) Nous avons... de la visite.

Le Seigneur de la Tour Nohrin Al Modral ponctua l'entrée de Jehrid d'un hochement de tête affable, sans pour autant quitter sa Chaire sobre à haut dossier. S'ils étaient techniquement d'un rang égal, Jehrid ne se formalisa pas de cette entorse au protocole. Ses années passées au sein de la Garde du Royaume, d'abord en tant que capitaine puis comme haut maréchal, l'avaient immunisé contre le mépris que vouait son ancien supérieur au cérémonial superflu. Par ailleurs, Al Modral approchait des soixante-dix ans et ses jambes se montraient moins robustes qu'auparavant.

La sobriété de sa Chaire, de même que le dépouillement de la salle d'audience dans laquelle il recevait ses visiteurs, marquait un saisissant contraste avec l'opulence privilégiée par son prédécesseur. L'ancien Seigneur de la Tour Al Serahl préférait en effet siéger dans un prétoire richement décoré et accueillir ses visiteurs du haut d'une Chaire surélevée aux allures de trône – si haute, au demeurant, qu'il avait eu besoin d'une échelle pour y grimper. L'homme, de petite taille, présentait un nez proéminent planté sur un visage étroit, si bien que Jehrid se rappelait lui avoir trouvé une ressemblance avec un perroquet soupçonneux le jour où le seigneur Al Modral et lui avaient fait irruption dans cette pièce, six mois plus tôt, en brandissant un mandat d'arrêt frappé du sceau royal. La présence à leur côté d'une compagnie de la Garde du Royaume au grand complet avait dissuadé les gardes du Sud présents d'intervenir, en dépit des adjurations répétées du malheureux Al Serahl. Ce dernier s'était égosillé après ses hommes à s'en érailler la voix, avant de dégringoler de son noble perchoir dans une avalanche de fines soieries alpiranes. Quand Jehrid l'avait conduit à la potence, sa toilette s'était révélée bien plus modeste.

— Il semblerait que l'heure soit à la célébration, haut percepteur, lui dit le Seigneur de la Tour en embrassant d'un geste les trois silhouettes debout face à lui. La Foi a jugé bon d'appuyer notre combat.

Jehrid mit un genou en terre devant le Seigneur de la Tour, avant de se relever pour considérer les visiteurs. Le plus grand, qui portait une épée sanglée dans son dos et la cape bleu foncé du Sixième Ordre, l'examina en retour de son regard pâle et glacé. Ses cheveux ras se mêlaient de gris au niveau des tempes, et il arborait cette maigreur nouvelle caractéristique des serviteurs les plus sanguinaires de la Foi. Jehrid le connaissait pour avoir participé à ses côtés à une incursion de sinistre mémoire en territoire lonak, même s'il doutait fort que le frère se souvienne de cet adolescent qui l'avait regardé, les yeux

béants d'admiration stupéfiée, terrasser trois guerriers Ionaks en autant de secondes.

— Frère Sollis, n'est-ce pas ?

Jehrid gratifia l'homme aux yeux pâles d'une révérence. *La lame la plus mortelle du Sixième Ordre*, songea-t-il comme Sollis inclinait la tête. *Dépêchée dans le Sud pour lutter contre des contrebandiers. Le roi nous tient-il donc en si faible estime qu'il lui faille implorer l'aide de l'Ordre ?*

— Voici frère Lucin et sœur Cresia, déclara Sollis d'une voix râpeuse en désignant ses compagnons, qui portaient tous deux la robe bistre du Deuxième Ordre.

Frère Lucin était un homme maigre et dégarni à la cinquantaine bien entamée. Jehrid devinait la tension nerveuse sous son abord serein, comme s'il portait un masque mal ajusté. Quant à sœur Cresia, avec ses cheveux couleur miel ramenés en arrière, ses traits juvéniles et sa silhouette menue flottant dans des robes malcommodes, elle paraissait tout juste avoir seize ans. Contrairement à Lucin, elle ne dissimulait aucunement ses états d'âme, levant vers Jehrid un coup d'œil aussi noir qu'une nuit sans lune.

Le Deuxième Ordre, songea Jehrid. *Qu'avons-nous à faire de missionnaires par ici ?*

— Ils viennent en mission, seigneur Al Bera, reprit le Seigneur de la Tour. Une mission spéciale qui a trait au vaisseau alpiran naufragé le mois dernier. J'expliquais justement que vous aviez l'affaire bien en main. Vous en avez fini avec les Dents-de-Pierre, n'est-ce pas ?

— Depuis ce matin même, monseigneur, répondit Jehrid. Les Brisants-Rouges, cependant, continuent de m'échapper. Une semaine d'enquête supplémentaire devrait suffire à les débusquer. Mes agents travaillent sans relâche. Les promesses de primes substantielles ont tendance à leur donner du cœur à l'ouvrage.

— Une semaine, c'est trop long, fit remarquer frère Sollis. Avec un peu de chance, notre concours permettra de raccourcir ce délai.

— L'appui du Sixième Ordre est toujours le bienvenu, mon frère, répliqua Jehrid avant de couler vers les deux missionnaires un regard lourd de sous-entendus. Cependant, je dois m'avouer quelque peu perdu quant à l'aide que pourront nous apporter vos compagnons. Sans vouloir vous offenser, mes chers frère et sœur, le cœur des Brisants-Rouges ne s'ouvrira pas à la Foi, quel que soit le catéchisme dont vous pourrez les accabler.

La mine fermée de sœur Cresia s'éclaira d'un sourire narquois, sa voix trahissant un mépris voilé comme elle baissait les yeux et murmurait :

— Oh ! on va les accabler avec bien plus ça.

Frère Lucin lui décocha un coup d'œil acerbe. Il ne dit mot, mais la

sévérité de son regard suffit à lui faire baisser la tête un peu plus bas encore, sa morgue laissant soudain place à une aigreur palpable.

— Veuillez lui pardonner, monseigneur, dit Lucin à Jehrid. Il n'y a qu'une semaine à peine que mon élève a quitté les murs de notre Loge, et elle ignore presque tout du monde – ainsi, semblerait-il, que de la courtoisie la plus élémentaire.

Sur ces mots, il la foudroya à nouveau du regard. Si Cresia gardait la tête baissée, Jehrid remarqua qu'elle serrait désormais les mains, si fort qu'elles en tremblaient légèrement.

Cette fille n'est pas plus missionnaire que moi, songea le haut perceur. *Que viennent-ils donc faire ici ?*

— Mon Ordre accueille des êtres aux talents divers, poursuivit frère Lucin. Les missions telles que celle-ci servent à endurcir notre corps autant que notre Foi. J'ai moi-même longtemps officié en tant que chasseur avant d'entendre l'appel de ma vocation.

Tu mens. Un bref coup d'œil sur ses bras grêles et ses traits lisses, quoique sillonnés de rides, démentait ses propos. *Je doute que tu passes à l'air libre plus d'une minute par jour*. Jehrid se contenta toutefois de hocher la tête tandis que le frère poursuivait :

— À l'occasion, nos frères du Sixième Ordre font appel à mes talents de pisteur, quand le besoin s'en fait sentir.

— Nous souhaitons voir l'épave, intervint Sollis.

— Il n'en restera quasiment plus rien, lui apprit Jehrid. Un mois de marées aura débarrassé la grève des vestiges du bâtiment et le sable de toute empreinte suspecte.

— Ça ne fait rien, lui répondit sans ciller le guerrier en affrontant son regard.

Du haut de ses trente-trois années d'existence, Jehrid accusait vingt ans au sein de l'armée. Il avait bataillé contre des Lonaks, des brigands, des hérétiques et, bien qu'il préférât ne pas s'attarder sur cette période, des Meldénéens, de sorte qu'il se jugeait au combat au moins aussi bon voire meilleur que ceux qu'il était appelé à affronter. Mais, pour avoir déjà lutté à ses côtés, il savait que cet homme-ci sortait du lot. Pour autant, son tempérament bouillonnant comme son amour-propre lui interdisait de céder à quiconque tentait de l'intimider. La peur n'était plus à ses yeux qu'une émotion lointaine et ténue, associée à de sinistres souvenirs d'enfance et à des erreurs de jugement encore cuisantes.

— Puis-je vous demander, renchérit-il en soutenant fièrement le regard de Sollis, pour quelle raison vous vous intéressez tant à ce naufrage précis ?

Le frère du Sixième Ordre inclina insensiblement la tête, son expression demeurant inchangée à l'exception d'un léger plissement des paupières. Jehrid en conçut une mordante amertume ; il avait

conscience que son interlocuteur l'évaluait et, sans doute aucun, ne le jugeait pas à sa hauteur. Par bonheur, le Seigneur de la Tour prit la parole avant qu'il puisse manifester sa colère croissante :

— Il semblerait qu'il y avait un passager à bord, grommela le seigneur Al Modral en se redressant difficilement sur son siège, sa main tremblotant sur la lourde canne qui l'accompagnait partout depuis peu.

Jehrid se garda bien de lui proposer son aide ; le vieil homme faisait preuve d'une fierté ombrageuse et pouvait se montrer fort acerbe.

— Un passager de quelque importance, j'imagine, mon frère ?

— En effet, monseigneur, répondit Sollis, qui cligna des yeux avant de reporter son attention sur le Seigneur de la Tour. À tel point que notre bon roi Janus a hâte de retrouver sa trace.

— Tous les passagers de ce navire ont péri, noyés sur le coup ou emportés par le courant, affirma Jehrid. Les négociants alpirans établis en ville ont inventorié les corps et ont fait de leur mieux pour déduire le nom de chacun à partir de ses possessions.

— Le passager que nous cherchons ne se trouvait pas parmi eux, laissa tomber Lucin d'un ton catégorique qui déplut presque autant à Jehrid que le regard irritant de Sollis.

— Ils sont tous morts, répéta Jehrid. Vous perdez votre temps...

Le lourd bourdon du seigneur Al Modral heurta le sol dallé. Les jambes du vieillard étaient peut-être chancelantes, mais ses bras avaient conservé leur force. Il laissa résonner dans la salle d'audience l'écho de son intervention pendant quelques secondes avant de proclamer :

— Mes frères et sœur, le haut percepateur se fera une joie de vous escorter jusqu'au site du naufrage et de vous prêter assistance dans toute la mesure de ses capacités. À présent, je vous prie de nous laisser seuls, nous avons à nous entretenir.

Quand le trio eut pris congé, le Seigneur de la Tour gagna le vitrail aménagé dans le mur sud du prétoire. Cette percée, seul et unique vestige du goût prononcé du seigneur Al Serahl pour l'ornementation hors de prix, commémorait une bataille – ou plutôt un massacre – à laquelle l'ancien Seigneur de la Tour destitué n'avait pourtant pas pris part. Haute du sol au plafond, l'œuvre s'imposait comme une véritable merveille d'artisanat où le plomb et le verre composaient une narration ascendante. Au pied du vitrail, de nombreux vaisseaux quittaient un port, dans lequel on reconnaissait la Tour du Sud au monument fuselé qui surplombait les quais. Le panneau central figurait une bataille en mer acharnée qui détonnait franchement avec les souvenirs qu'en gardait Jehrid. Le plus gros de la flotte meldénéenne était absent, ce jour-là, et les pirates n'avaient même pas

réuni un tiers de l'armada dépeinte ici. Contrairement à l'affrontement naval, les panneaux supérieurs de la composition s'accordaient parfaitement avec l'expérience de Jehrid : une cité... qui brûlait. Le soleil rayonnant de cette fin d'après-midi inscrivait cette scène à même les dalles de la salle d'audience, de sorte que le percepteur ne pouvait échapper à son atroce spectacle, ni aux souvenirs qui l'accompagnaient.

— Plus de dix ans ont passé, dit le seigneur Al Modral en désignant le vitrail. Et pourtant, cette bataille me semble parfois remonter à hier. D'autres jours, elle ne m'apparaît plus que comme un vague souvenir, telle l'ombre d'un cauchemar à demi oublié qui ne cesserait de me hanter.

— Je comprends, monseigneur, acquiesça Jehrid, qui gardait le regard baissé.

Il détestait ce vitrail et avait même proposé sa destruction. Le Seigneur de la Tour, cependant, vouait aux arts bien trop d'admiration pour permettre pareille dégradation.

— Avant... ceci... (Al Modral agita sa canne en direction de la cité en feu.) Un certain capitaine de ma connaissance se montrait bien moins enclin à la colère.

— Beaucoup de choses peuvent changer en dix ans, monseigneur, répliqua Jehrid, tout en s'efforçant de ne pas fermer les yeux.

Celui qui avait conçu ce vitrail était admirablement parvenu à restituer la teinte exacte des flammes qui avaient consumé la capitale meldénéenne ; par bonheur, aucun artiste – si talentueux fût-il – n'aurait pu reproduire les hurlements.

— Il n'en reste pas moins, poursuivit Al Modral, que le roi exigerait de son haut percepteur qu'il sache garder la tête froide le temps de cette mission.

Jehrid cilla et se contraignit à concentrer son attention sur le Seigneur de la Tour.

— Bien sûr, monseigneur.

— Ils se sont présentés à nous sans prévenir. Munis de missives signées par l'Aspect des Deuxième et Sixième Ordres, mais sans le moindre mandat royal. Curieux, ne trouvez-vous pas ? D'autant qu'ils prétendent agir sur ordre du roi.

— Certainement, monseigneur. Suffisamment curieux pour exiger que la cour ratifie la procédure avant de...

Al Modral secoua la tête.

— Mon expérience en tant que haut maréchal m'a appris bien des choses, Jehrid. Des enseignements que vous feriez bien de retenir si, comme je le souhaite ardemment, vous me succédez un jour à la tête de cette Tour. Deux conseils me viennent à l'esprit, aujourd'hui. Premièrement, il est illusoire et dangereux de s'opposer aux Ordres,

tout particulièrement le Sixième. Deuxièmement, apprenez à estimer la valeur d'une information. J'aimerais beaucoup connaître l'identité du passager qu'ils recherchent, ainsi que la nature de leur mission sur nos côtes.

Je ne l'imaginais pas aussi calculateur, songea Jehrid. Mais je suppose que le roi lui a confié la Tour du Sud pour une bonne raison.

— Je m'en charge, monseigneur.

— Bien.

Le Seigneur de la Tour posa une main sur son épaule comme ils faisaient demi-tour en direction de la Chaire, le vieillard désormais disposé à accepter son aide en l'absence de témoins.

— De plus, si ce passager est encore en vie, nous savons pertinemment qui le détient. Avec le concours de la Foi, vous trouverez peut-être ce qui vous a fait revenir dans notre bonne région.

Il se laissa tomber sur son siège avec un soupir, sa main glissant de l'épaule de Jehrid tel un chiffon humide.

— Pensez-vous apprécier sa saveur, quand vous la goûterez enfin, mon farouche et implacable ami ? demanda-t-il. Pour certains, la vengeance est amère.

— Elle aurait un goût d'absinthe que je la boirais jusqu'à m'en faire exploser la panse. (Jehrid recula d'un pas, mit un genou en terre avant de se relever pour exécuter une impeccable révérence.) Avec votre permission, monseigneur.

La baie du Refuge, un estuaire rocailleux situé à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de la Tour du Sud, portait bien mal son nom. Elle s'offrait d'abord au regard comme une simple plage longue de cent mètres environ, flanquée de hautes falaises. À marée haute, cependant, cette portion de mer se muait en un maelström bouillonnant d'écume, brassé par les innombrables écueils des hauts-fonds. Ceux-ci n'apparaissaient qu'à marée basse, un inextricable et sombre dédale de récifs déchiquetés qui faisait de l'endroit un territoire de chasse idéal pour les bandes de naufrageurs.

Ils avaient quitté la Tour du Sud la veille au soir. Jehrid chevauchait à la tête de vingt hommes parmi les plus fiables de sa troupe ; Sollis, pour sa part, voyageait en compagnie des deux missionnaires et de douze frères du Sixième Ordre. Ils avaient campé entre les dunes à la nuit tombée, avant de reprendre leur route en direction de la baie où, contrairement à ce que prédisait Jehrid, les flots avaient préservé quelques vestiges du vaisseau alpiran.

Le bâtiment se nommait *Selennah*, à en croire les marchands alpirans venus revendiquer la propriété de la cargaison que Jehrid avait pu repêcher, un terme archaïque que sa maîtrise partielle de l'alpiran lui avait toutefois permis d'identifier : « Voyageur ». Le

navire compensait son grand âge par sa taille imposante et son habile équipage – pas assez habile, cependant, pour résister à l'attrait des fausses lumières allumées par les naufrageurs. Jehrid supposait qu'un second encore inexpérimenté était de quart la nuit où ils avaient sombré ; un loup de mer n'aurait jamais commis pareille erreur. Trois de ses membrures saillaient hors des flots telles les côtes nues de quelque bête dévorée. Voilà tout ce qui restait de ce vaisseau marchand qui avait sillonné l'Érinée et même au-delà pendant trois décennies.

— Et vous n'avez pas trouvé un seul survivant ? demanda sœur Cresia, qui examinait l'épave d'un œil clair contrastant avec la mine maussade qu'elle avait affichée tout au long de la route.

— L'océan est le meilleur des assassins, ma sœur, lui répondit Jehrid. En revanche, nous avons découvert plusieurs victimes égorgées, certaines avec les doigts coupés. Les naufrageurs n'aiment pas laisser de témoins derrière eux, sans même parler de leurs bijoux.

Un rictus de dégoût et de colère mêlés traversa les traits de la jeune femme, qui remonta immédiatement dans l'estime de Jehrid. *Un certain sens de la justice se cache donc sous ce masque revêche.*

— Mieux vaudrait que nous poursuivions tous les trois, déclara frère Lucin en glissant à bas de son cheval avec une grimace de douleur. Mes... aptitudes fonctionnent mieux loin de toute distraction.

— Les vagues ont lavé le sable de toute empreinte, je vous avais prévenus, fit remarquer Jehrid comme sœur Cresia et frère Sollis descendaient vers la plage sur les talons de Lucin.

Le frère dégarni se contenta de leur faire signe et poursuivit son chemin laborieux dans les dunes. Jehrid les regarda s'approcher pas à pas de la grève. Lucin fit alors plusieurs allées et venues, s'arrêtant çà et là pour désigner à ses compagnons quelque chose dans le sable, avant de se frotter le menton d'un air méditatif. Jehrid n'était pas amateur de théâtre, mais il savait reconnaître un comédien quand il en avait un sous les yeux. *Pisteur, mon cul.*

Au terme de sa mascarade, Lucin se figea et tourna son attention vers le large. Il demeura ainsi pendant de longues secondes, immobile, le dos droit et les bras ballants, sans se soucier le moins du monde des vagues qui clapotaient à ses pieds et mouillaient l'ourlet de sa robe. Soudain, il tressaillit, comme submergé de douleur, puis se plia en deux, les bras serrés sur sa poitrine. Sœur Cresia accourut à son côté, l'air affolée, mais il la repoussa d'un geste fébrile. Même à cette distance, Jehrid remarqua que sa main tremblait.

— Qu'est-ce que ça signifie, monseigneur ? lâcha dans un souffle le sergent d'Octroi près de lui, une grimace suspicieuse sur ses traits basanés.

— Ça regarde le roi, et lui seul ! le tança Jehrid à voix basse. Tenez

votre langue.

Il vit Lucin dire quelque chose à frère Sollis avant de s'effondrer mollement, sa tête tombant sur sa poitrine, tandis que sœur Cresia accourait pour le soutenir. Le percepteur vit ensuite le frère du Deuxième Ordre s'essuyer le nez, puis se retourner et lever une main désormais ferme vers l'ouest. Le trio se trouvait trop loin pour qu'il puisse en être certain, mais Jehrid aurait juré que la main du frère était tachée de sang.

Ils longèrent l'océan jusqu'à ce que le ciel s'assombrisse, frère Lucin chevauchant en tête de cortège au côté de Sollis. Jehrid releva, non sans un certain étonnement, que le missionnaire les entraînait sur la piste des naufrageurs sans même étudier le sol. Il ignorait totalement où cet étrange frère pouvait bien les mener ; cette portion du rivage n'abritait quasiment aucune de ces grottes ou criques qu'affectionnaient les contrebandiers. Au contraire, la région se caractérisait plutôt par des promontoires abrupts et d'étroites bandes de galets aux abords desquelles seuls les marins les plus doués ou les plus imprudents oseraient jeter l'ancre.

Lucin et Sollis firent enfin halte au sommet d'une butte escarpée située à plus de trente kilomètres de la baie du Refuge. Jehrid rapprocha sa monture alors même que le missionnaire désignait, à quelques kilomètres de là, une gorge étroite taillée dans la pierre par les vagues puissantes qui s'écrasaient sur une enfilade de hautes colonnes de grès. Ces dernières, sculptées et aiguisées par des siècles de marées et de bourrasques, avaient fini par prendre l'apparence d'une rangée d'épées dentelées.

— Là-bas, décréta Lucin.

— Les Lames ? s'étonna Jehrid, sans parvenir tout à fait à contenir le mépris dans sa voix. Vous pensez que les Brisants-Rouges se cachent dans les Lames ?

— Vous connaissez cet endroit ? l'interrogea Sollis.

— Tous les natifs de la côte méridionale connaissent le coin, pour mieux pouvoir l'éviter. Il est parfaitement impraticable, même à marée basse.

— Le chenal aboutit à une cascade, n'est-ce pas ?

— Oui. Un paysage des plus pittoresques, mais les parois sont trop raides et trop humides pour être escaladées. Et surtout, privées de grottes, ce qui explique pourquoi les Brisants ne s'y intéressent pas.

Il vit les frères échanger un rapide coup d'œil, que Sollis ponctua d'un imperceptible hochement de tête.

— Pas de grottes, dit Lucin. (Sa voix se paraît d'une certaine méfiance, comme s'il répugnait à partager un secret trop longtemps gardé.) Mais des tunnels, construits il y a bien longtemps.

— Par qui ?

— Les Ordres ont une longue histoire derrière eux, monseigneur. Et nos rangs comprennent autant de bâtisseurs que de pisteurs.

— Quoi ? Cette pantomime que vous avez exécutée sur la plage ? ricana Jehrid d'une voix bourrue. Pourquoi ne pas m'avoir simplement averti de l'existence de ces tunnels à la Tour du Sud ?

— Nous devons en être sûrs. Et je vous demanderai de faire preuve de la plus grande discrétion.

Jehrid avisa de nouveau les Lames, cette succession d'épées monolithiques et silencieuses surgie du bouillonnement écumeux en contrebas. Il se rappelait parfaitement la première fois qu'il les avait vues, par un matin glacé tant d'années auparavant. Comme il frissonnait le long du bastingage, un homme massif l'avait réchauffé entre ses bras avant de lui égrener les noms de tous les marins téméraires qui s'étaient aventurés trop près de ce chenal. Cette liste comprenait son grand-oncle, qui avait trouvé la mort ici en tentant d'échapper aux chasseurs de primes du Vassal. « C'est ainsi qu'on rendait la justice, à l'époque, lui avait confié le gros bonhomme. On vous collait une prime sur la tête et on vous envoyait les pires raclures du Fief aux trousses. Nous avons livré une guerre pour conquérir cette côte, mon garçon, même si tu ne la trouveras mentionnée dans aucune chronique. À présent, nous disposons d'un roi et les choses sont plus civilisées, mais le sang appelle toujours le sang. »

— Pourquoi ? Qu'y a-t-il là-dedans ? demanda Jehrid à Lucin.

— Quelque chose qui doit y demeurer, intervint Sollis avant que le pisteur puisse répondre. Prêtez-nous assistance et la Foi saura se montrer éternellement reconnaissante à votre égard.

Si sa pratique quotidienne de la religion laissait à désirer, il n'en restait pas moins que Jehrid avait été élevé dans la Foi, qui l'avait bien souvent aidé à surmonter les innombrables dangers auxquels l'avait confronté sa vie de soldat. Par ailleurs, il avait le devoir d'honorer le désir d'information du seigneur Al Modral.

— Vous savez comment y pénétrer ? reprit-il à l'adresse de Lucin.

Craignant d'éventuels guetteurs, Jehrid avait demandé qu'ils approchent à pied et de nuit. L'exigence n'avait guère ébranlé ni les frères du Sixième Ordre, qui se déplaçaient d'un pas si discret et si assuré qu'on en venait à douter de leur humanité, ni ses propres hommes, habitués à se frayer un chemin à la faveur de l'obscurité. Frère Lucin et son élève, cependant, se montraient bien moins furtifs.

— Silence ! siffla Jehrid quand sœur Cresia se débrouilla pour trébucher sur un terrier de lapin en poussant un glapissement de surprise.

Il vit ses yeux scintiller dans la pénombre comme elle fondait sur lui, dans l'espoir sans doute de lui assener quelque réplique mordante, mais un coup de coude de frère Lucin suffit à la réduire au silence.

Jehrid pouvait désormais entendre la cascade, dont le grondement régulier résonnait dans le petit bosquet où ils se trouvaient. L'étroite mais impétueuse rivière qui alimentait la chute d'eau bruissait à moins de cinquante mètres sur leur gauche. Il leur suffisait de suivre son cours pour parvenir jusqu'à leur objectif... à condition de se débarrasser des sentinelles. Celles-ci n'étaient pour l'heure que de lointaines silhouettes voilées de ténèbres qui, afin de combattre le froid sans faire de feu, s'étaient emmitouflées dans d'épaisses fourrures. Elles étaient au nombre de quatre, deux sur chaque berge de la rivière, chacune armée d'une arbalète, et patrouillaient en cercles restreints, sans jamais quitter les autres du regard.

— Des cibles faciles, glissa Sollis à Jehrid dans un murmure.

L'arc à la main, il encochait déjà une flèche à l'empenne en plume de mouette et s'apprêtait à tirer.

— Attendez, chuchota le perceuteur comme Sollis se tournait pour donner à ses frères le signal de l'attaque. Il y en a un autre. Qu'on ne peut pas voir. Ils choisissent les plus jeunes, qui se cachent plus facilement. Tuez ces quatre-là et il soufflera dans sa corne dans la seconde qui suivra.

Les traits hâves de Sollis conservèrent leur immuable impassibilité, mais sa voix se teinta d'une infime crispation qui trahissait son impatience.

— Il nous faut clore cette affaire, déclara-t-il. D'une manière ou d'une autre.

— Leur prisonnier, s'ils en détiennent vraiment un, mourra dès qu'il donnera l'alerte.

— Il nous faut clore cette affaire, répéta Sollis du même ton heurté.

Il ne s'agit pas d'une mission de sauvetage, comprit alors Jehrid. Mais de nettoyage.

Il reporta son attention sur les sentinelles, puis sonda la prairie alentour. Un terrain de chasse bien différent de celui dont il avait l'habitude, les contrebandiers et les naufrageurs ayant tendance à officier plus à l'est, aux abords des routes qui menaient dans les cités septentrionales. *Où m'aurait-il placé ?* se demanda-t-il en balayant du regard les environs obscurcis. *La cascade est si bruyante qu'elle assourdirait même le cor le plus puissant. Il aurait préféré me garder à portée de main...* Son œil s'arrêta sur un petit monticule en bordure de terrain, proche du rebord de la gorge où s'abîmait la chute d'eau. Dans la pénombre environnante, on eût sans mal pu le prendre pour une simple motte de terre, mais quelque chose dans sa forme même accrocha le regard de Jehrid. Au bout d'une seconde, il comprit :

l'inclinaison de l'herbe ne correspondait pas à la direction du vent. *Il devient négligent, avec l'âge.*

Le percepteur se tourna vers son sergent, désigna son arbalète d'un coup de menton et l'invita à s'approcher. Allongé près de lui, il lui désigna le monticule.

— Vous pourrez l'atteindre ?

Le sergent épaula son arbalète, sa joue pressée contre la crosse et les doigts crispés sur la détente.

— Sans aucun problème, monseigneur.

— Il se relèvera quand les autres tomberont. Ne le manquez pas. (Jehrid adressa à Sollis un hochement de tête.) Quand vous voudrez, mon frère.

Sollis leva une main pour exécuter une série de signes brefs et complexes ; en réponse, sept frères se levèrent immédiatement et gagnèrent l'orée du bosquet. Ils s'accroupirent en même temps, arcs et flèches prêts à l'emploi, le tout sans le moindre froissement de tissu ni craquement de brindille. Le Frère Commandant n'émit aucune autre instruction, se contentant de bander son arc, de viser et de propulser son trait dans la poitrine de la sentinelle située le plus à gauche. L'homme s'effondra, cueilli en pleine chute par une seconde flèche avant de basculer dans l'herbe en émettant tout juste un grognement. Six autres cordes claquèrent en chœur et Jehrid vit les trois autres guetteurs tomber tour à tour. Une ombre mince surgit alors du monticule et leva une longue corne de brume, dans laquelle elle s'apprêta à souffler. L'arbalète du sergent crépita et la silhouette indistincte tournoya sur elle-même, transpercée par le carreau, puis s'effondra.

Jehrid se redressa en toute hâte et s'élança ventre à terre, accordant au passage un bref regard aux sentinelles afin de s'assurer qu'elles ne bougeaient plus, pour gagner le corps du veilleur à la corne de brume. Ses traits étaient pâles dans l'obscurité, leur beauté juvénile contractée et enlaidie par la mort. Un tourbillon de souvenirs malvenus envahit l'esprit du percepteur à la vue de son regard éteint et de son front lisse. *Les yeux de tante Tilda*, pensa Jehrid en étudiant le cadavre du garçon. *Une mère aimante lui aurait épargné ce triste sort.*

— Ce n'était qu'un enfant, souffla une voix émue derrière lui.

Il se tourna et découvrit sœur Cresia, les yeux rivés sur le petit corps étendu et les joues blêmes. Quelque chose étincela dans sa main droite – un objet acéré à en juger par la manière dont il accrochait le clair de lune. La jeune femme battit des paupières en remarquant son coup d'œil, puis dissimula sa main dans les replis de sa robe.

Jehrid s'accroupit alors et souleva la main inerte du garçonnet, dont il retroussa la manche pour révéler cinq tatouages à l'encre noire : deux cercles et trois lignes verticales.

— Deux naufrages et trois morts, dit-il à Cresia. La jeunesse n'est pas synonyme d'innocence, ma sœur. Pas sur cette côte.

Frère Lucin les guida jusqu'à une saillie rocheuse où une série de marches étroites avaient été taillées dans la paroi de la falaise, si usées et émoussées par le vent du large qu'on les voyait à peine. La descente jusqu'à la corniche inférieure s'avéra courte, mais périlleuse, les degrés de pierre humides et la pénombre favorisant d'intempestives glissades. Par bonheur, nul ne se montra assez maladroit pour perdre totalement pied – sans doute le spectacle des vagues tumultueuses en contrebas les poussait-il à redoubler de prudence. Une fois la petite troupe parvenue en bas des marches, Sollis tira son épée et s'avança le premier le long de la muraille humide en direction de la cascade, dont la chute d'eau évoquait à cette distance un vaste rideau de verre agité par le vent. Le Frère Commandant leur intima d'une main levée l'ordre d'attendre et poursuivit seul sa progression, disparaissant dans les ténèbres qui régnaient derrière la cascade. Une seconde plus tard leur parvint le tintement étouffé de l'acier, après quoi Sollis réapparut pour leur faire signe d'avancer.

Derrière la chute d'eau, la corniche débouchait sur une grotte en grande partie artificielle, à en juger par les impacts de burin inscrits dans la roche et arrondis par les ans. Campé au fond de ce terrier, Sollis passait sa main sur la pierre, comme s'il cherchait quelque chose. Une autre sentinelle gisait non loin, l'épée à la main et la gorge barrée d'une plaie profonde qui saignait à gros bouillons. Au grand étonnement de Jehrid, l'homme avait eu le temps de tirer son arme avant d'être abattu par Sollis.

Lucin rejoignit ce dernier pour palper à son tour les parois de grès, explorant du bout des doigts chaque arête et chaque anfractuosité. Pour finir, il émit un grognement satisfait, recula d'un pas et glissa à Sollis une courte phrase que Jehrid perçut à grand-peine : « Verrouillé de l'intérieur. »

Le missionnaire fit alors signe à Cresia d'avancer, puis se pencha vers elle pour lui chuchoter quelque chose, son murmure noyé par le tumulte de l'eau. Jehrid vit la fille acquiescer à contrecœur avant de gagner à son tour la paroi. Elle plaqua les deux mains contre la pierre humide et se figea, tout son corps soudain raidi de concentration. Elle demeura ainsi de longues secondes durant, les deux frères qui l'encadraient manifestant peu à peu leur impatience. Au bout d'un moment, comme Lucin s'approchait pour la questionner à mi-voix, la jeune fille braqua vers lui un visage empourpré de colère et l'envoya paître sans ménagement. Jehrid s'attendait à ce que le frère la réprimande vertement, mais l'homme ne fit que pousser un soupir avant de battre en retraite et d'inviter Sollis à l'imiter.

— Notre sœur a beau être jeune, dit Lucin en venant se poster près

du percepteur, elle en sait long sur ces galeries et leurs secrets ancestraux. Apparemment, découvrir l'entrée requiert le déclenchement d'un mécanisme précis caché dans la pierre. Elle ne devrait pas tarder à le trouver.

Jehrid continua de surveiller la jeune femme, qui avait recouvré son immobilité de statue, les mains posées à plat sur la pierre. Soudain, elle se raidit, le corps pressé contre la paroi, les yeux clos et la tête légèrement inclinée. Un spasme bref déforma ses traits, après quoi elle recula d'un pas et agita les doigts. Comme en réponse, une section d'un mètre de roche coulissa vers l'intérieur pour révéler un étroit passage. La sœur se déporta sur le côté, son visage plus pâle que jamais désormais éclairé d'un sourire triomphant. D'une révérence appuyée, elle les invita à entrer.

L'étroitesse du passage interdisait à deux hommes d'avancer de front, Sollis insista pour passer le premier. Après avoir ordonné à ses octroyeurs d'attendre dans la grotte afin d'en garder l'entrée, Jehrid s'engouffra dans le tunnel à la suite du Frère Commandant. Il s'attendait à ce que celui-ci s'oppose à sa présence, mais le guerrier de la Foi se contenta de le lorgner du coin de l'œil avant de tirer son épée et de disparaître dans le couloir. Le percepteur l'imita, talonné par l'escouade de frères du Sixième Ordre puis par frère Lucin et sœur Cresia. Il leur avait suggéré de rester avec ses hommes, mais les missionnaires avaient refusé d'un signe de tête, préférant lui emboîter le pas. Leurs visages, bien que graves et fermés, n'exprimaient pas tant la peur qu'une intense concentration. Le passage était faiblement éclairé par des torches espacées de vingt pas, leurs flammes dansantes agitées par la brise du dehors. Les murs, grossièrement taillés, présentaient des contours rudimentaires. À l'évidence, celui qui avait creusé ces galeries ne s'était nullement embarrassé de considérations artistiques.

Sollis leur imposait une allure lente et un pas léger, afin de prévenir tout écho malencontreux. Jehrid remarqua que le sol accusait une légère déclinaison et que les parois s'incurvaient de plus en plus ; il en déduisit qu'ils décrivaient une trajectoire en spirale, en direction des entrailles de la falaise. La courbure du passage devenait plus prononcée à mesure qu'ils descendaient, au point de dissimuler leur parcours et de forcer Sollis à progresser de biais, dos à la roche. Le Frère Commandant s'arrêta brusquement lorsque des voix lointaines s'élevèrent dans l'obscurité, douces mais portées jusqu'à eux par la réverbération des galeries. Elles étaient au nombre de deux, des voix d'hommes en pleine discussion, aux paroles étouffées mais de plus en plus distinctes à mesure que Sollis avançait, un centimètre après l'autre, les jambes fléchies et sa prise sur son arme inversée de manière à garder la lame dans son dos. Quand les voix se firent plus

nettes, il se figea et questionna Jehrid du regard.

Le perceuteur sentit un voile de sueur recouvrir ses paumes, et ses phalanges blanchirent sur la poignée de son épée. Deux voix d'hommes âgés... dont l'une qu'il reconnaissait parfaitement, même s'il y avait bien longtemps qu'il ne l'avait pas entendue.

— ... me parlez de promesses, disait-elle. (Une voix chaude, aux voyelles appuyées caractéristiques des gens de la côte, mais teintée d'une légère note de dédain.) À moi aussi, on m'en a fait, des promesses. On m'a promis de l'or et des bijoux. Au lieu de ça, on risque notre peau pour quoi ? Des épices et des étoffes de soie. Oh ! ça rapporte, c'est sûr, mais pas assez pour risquer d'attirer l'attention du haut perceuteur.

— Tu l'auras, ton or, répliqua l'autre voix, plus terne, mais pourvue d'un étrange accent – ses voyelles sonnaient clairement renfaëlines, mais sa cadence rappelait le sabir râpeux des matelots volariens. Quand tu m'auras donné ce que je suis venu chercher. Et n'oublie pas : sans moi, tu n'aurais eu aucune épave à piller.

Le silence qui s'ensuivit arracha à Jehrid un haussement de sourcil étonné. *Depuis quand manque-t-il ainsi de repartie ?*

Au bout d'une courte pause, la première voix reprit la parole, trahissant cette fois-ci un malaise perceptible sous son vernis de rage crâne :

— Le sujet est clos. Elle m'appartient. Et elle restera avec moi tant qu'on ne m'aura pas payé.

S'éleva alors un son étrange, si âpre et rocailleux que Jehrid mit quelques secondes à y reconnaître un rire.

— Pour qui te prends-tu donc, misérable petit contrebandier ? gronda la seconde voix une fois passé son accès d'hilarité. Quelles cartes crois-tu tenir en main ? Tu n'es rien de plus qu'un asticot festoyant sur des cadavres avant que la marée vienne t'emporter. Tu as vu ce dont j'étais capable. Livre-moi la femme si tu ne veux pas que je t'en fasse une nouvelle démonstration.

Un long silence glacé. *Le sang va couler*, devina Jehrid. Il ne pouvait ignorer l'insulte qui lui était faite, le défi qui lui était lancé. Le perceuteur l'imaginait là-bas, les joues cramoisies de fureur, le poing assurément serré sur sa dague, l'autre se refermant sur son gourdin. « La Danse du Plat et de la Pointe », ainsi avait-il baptisé la technique de combat traditionnelle des contrebandiers. Dans un instant, une éruption de violence aurait lieu. Le moment idéal pour passer à l'attaque. Jehrid s'approcha insensiblement de Sollis, prêt à s'élancer.

Quelle ne fut donc pas sa surprise lorsqu'il entendit la première voix rompre le silence de mort par ces mots :

— Amenez-la.

Il a peur. Jehrid réprima non sans mal un hoquet amusé. *Il a*

vraiment peur.

Aux bruits de pas qui s'éloignaient dans le tunnel succéda alors une nouvelle pause, le silence s'étirant jusqu'à leur retour.

— Ah ! dit la deuxième voix, gorgée d'impatience. Je m'attendais à quelque'un de plus... âgé.

— Elle portait l'amulette que vous m'aviez décrite, reprit la première voix, dure et revêche. Même si ce n'est qu'une babiole dépourvue de valeur.

— Montre-la-moi. (Nouvelle pause, suivie d'un gloussement satisfait.) Dépourvue de valeur à tes yeux, peut-être, mais pas aux siens.

L'homme s'exprima ensuite en un alpiran disgracieux et fortement accentué, mais suffisamment simple pour que Jehrid puisse comprendre :

— *J'ai raison, n'est-ce pas, ma chère ? Il a dû vous falloir déployer des efforts considérables pour obtenir la Larme de Rhevena à votre âge. La plupart sont séniles quand elles y parviennent. Votre don est-il donc si puissant ? Sans doute que non, puisque vous vous êtes laissé capturer par ces chiens.*

S'éleva alors une voix de femme, tremblante mais empreinte de défi, dont les modulations cultivées tranchaient avec les voyelles grinçantes de l'interrogateur :

— *Détachez-moi les mains et vous pourrez en juger par vous-même.*

— *Ne vous inquiétez pas pour moi, gente dame. J'en découvrirai la nature bien assez tôt.*

Suivit le raclement d'une lame glissant hors de son fourreau, après quoi l'homme reprit en langue du Royaume :

— Immobilise-la.

Frère Lucin s'avança en trombe, l'écho de ses pas précipités se répercutant sur les parois de pierre. Son visage cireux exprimait une urgence absolue.

— Il va le faire ! piaula-t-il à l'intention de Sollis. On ne peut plus attendre.

Un cri étonné leur parvint depuis le fond du tunnel ; le bruit des pas du missionnaire n'avait pas échappé aux brigands. Sollis se redressa, rétablit sa prise sur son arme et avisa Jehrid.

— Récupérez la femme et sortez-la d'ici. Les autres, nous nous en chargeons.

Puis il disparut, sa cape bleue soulevée par le vent de sa course. Jehrid s'élança à sa suite, et bientôt l'écho de leur charge roula tel le tonnerre dans l'étroit conduit. Derrière le tournant, le passage s'ouvrait sur une grande salle, large de six mètres au bas mot, aux murs bordés de couchettes et percés de plusieurs galeries menant dans différentes directions. Trois personnes se tenaient en son centre : une

femme d'une trentaine d'années, à la peau olivâtre et aux bras noués dans son dos, ainsi que deux hommes. Celui de droite était dans la fleur de l'âge et vêtu de guenilles élimées, qui ne mettaient guère en valeur son corps noueux.

Mais c'était l'homme de gauche qui accaparait l'attention de Jehrid. Il avait vieilli, bien entendu. Son épaisse chevelure brune avait laissé place à un crâne grisonnant et les ans avaient marqué son visage rasé de près, mais il se dressait toujours de toute sa taille, comme jadis, et n'accusait pas le moindre embonpoint. Comme prévu, il s'était armé d'un gourdin et d'une dague ; d'une volte-face, il pivota vers les intrus, les jambes fléchies, en position de combat et les lèvres retroussées sur un rictus féroce... qui s'évanouit dès qu'il posa les yeux sur Jehrid.

— Cohran Bera ! hurla le percepneur en se ruant hors du tunnel. Prépare-toi à encourir la justice du r... !

Il se fendit comme l'un des Brisants-Rouges surgissait des ténèbres sur sa gauche, puis sentit un objet vif et tranchant fendre l'air juste au-dessus de sa tête. Un autre contrebandier apparut à droite pour abattre sa hache sur Sollis avant de s'effondrer, la gorge transpercée par le fulgurant coup d'estoc du Frère Commandant. Le Brisant qui affrontait Jehrid tenait manifestement à honorer la tradition, comme l'attestaient son hachoir et son gourdin qu'il maniait avec une efficacité redoutable, alternant frappes hautes et frappes basses. Jehrid esquiva le gourdin, échappa d'un bond à la morsure du hachoir puis, profitant du déséquilibre de son adversaire, lui trancha le tendon du jarret d'un coup net et précis. Le contrebandier poussa un cri de douleur, mais ne s'avoua pas vaincu pour autant. Malgré son genou blessé, il tenta d'assener un ultime coup de hachoir, que Jehrid contourna pour mieux lui enfoncer son épée dans la poitrine.

Le percepneur virevolta, levant son arme sur Cohran Bera qui s'était déplacé au centre de la salle, les yeux rivés aux siens.

— Tu as bien grandi, grogna-t-il d'une voix sourde avant de pivoter sur lui-même pour émettre un sifflement strident.

En réponse, un tumulte de bottes se mit à résonner dans le complexe souterrain et plus d'une dizaine de Brisants émergèrent des galeries latérales, l'arme à la main. Quatre tombèrent presque immédiatement, abattus par les couteaux de lancer des frères qui scintillèrent à la lueur des torches. Ceux qui parvinrent assez près pour engager le combat au corps à corps ne furent guère plus chanceux, la plupart s'effondrant au bout de quelques passes d'armes. La confusion permit toutefois à leur chef de s'engouffrer dans le tunnel le plus proche, entraînant derrière lui trois survivants.

Dépossédé de sa vengeance, Jehrid poussa un cri de rage et sentit un voile écarlate familier obscurcir sa vision comme il s'élançait à la

poursuite du naufrageur. Il fut cependant coupé dans son élan par le hurlement de la prisonnière. Reportant son attention sur elle, il la vit en proie à l'homme enguenillé, qui lui tirait les cheveux en arrière et plaquait une dague à lame fine contre sa gorge. Jehrid eut tout juste le temps d'échanger un dernier coup d'œil avec Cohran Bera – un coup d'œil curieusement teinté de tristesse et dépourvu de haine – avant que l'obscurité l'engloutisse.

— Oh que non ! aboya l'homme au corps sec en direction de Sollis et de ses hommes, qui les encerclaient et marchaient lentement sur eux. (Il tira la tête de la femme un peu plus en arrière et pressa le fil de sa dague sur sa peau.) Si j'étais vous, j'y réfléchirais à deux fois.

Sollis immobilisa ses hommes d'un geste puis s'avança, l'épée baissée. Jehrid remarqua le léger tressaillement de la main libre du frère, comme s'il rattrapait un objet tombé de sa manche.

— Relâchez-la, ordonna Sollis de sa voix monocorde. Si vous tenez à la vie.

L'inconnu répondit par un éclat de rire grinçant, qui se mua bientôt en une jubilation sincère. Au grand étonnement de Jehrid, son visage n'exprimait pas la moindre crainte ni aucune hostilité. Malgré sa position délicate, il semblait plutôt s'amuser, telle la victime consentante d'une farce particulièrement bien exécutée.

— Demandez-lui, répondit-il en désignant d'un signe de tête frère Lucin, qui émergeait du passage accompagné de sœur Cresia. Demandez-lui la valeur que son Ordre accorde à la vie. Vous ont-ils seulement prévenu de ce que vous trouveriez ici ? J'en doute fort.

Frère Lucin prit alors la parole. Le visage grave, il toisait l'inconnu d'un regard acéré, et sa voix se teinta d'une note d'autorité glacée lorsqu'il déclara :

— Tuez-le.

— Mon frère...

Jehrid s'avança vers Sollis, mais celui-ci était déjà passé à l'action. Sa main gauche tressauta, brouillée par la vitesse, et un petit objet métallique flamboya un instant dans les airs. Jehrid poussa un cri d'alerte, conscient qu'un coup mortel risquerait de raidir le bras de l'inconnu et d'entraîner la mort de son otage. Sollis, cependant, avait choisi sa cible avec précaution. Le couteau de lancer se ficha jusqu'à la garde dans le poignet de l'homme au corps noueux, qui en lâcha sa dague. La femme tournoya sur elle-même, s'arrachant à l'emprise de son ravisseur et tombant à terre. Jehrid s'élança à son côté, son épée pointée sur l'homme blessé.

Celui-ci couvrait le perceuteur d'un regard embrasé de douleur et de rage, qui s'adoucit en se reportant sur l'arme plantée dans son poignet. Alors il partit d'un nouvel éclat de rire.

— Achevez-le, mon frère ! glapit Lucin d'une voix hérissée de

panique.

Sollis marcha sur sa proie, l'épée prête à frapper, puis tomba à genoux comme le sol se mettait à trembler.

— Vous accordez une trop grande confiance à ces mystiques ineptes, maître, lança l'homme en guenilles dont le nez s'était mis à ruisseler de sang. Bien trop grande, oui...

Une puissante déflagration secoua la roche alentour et une fissure en dents de scie s'ouvrit sous leurs pieds sur toute la largeur de la salle. Jehrid vit Lucin saisir le bras de sœur Cresia et l'attirer vers le passage alors qu'un nouveau soubresaut parcourait le souterrain, dont le sol éclatait en un réseau de lézardes déchiquetées. Des fontaines de pierre entraient en éruption de toutes parts, forçant les frères du Sixième Ordre à battre en retraite. L'inconnu riait de toutes ses forces, à présent, étendu à terre et parcouru de spasmes nerveux, des flots de sang coulant de sa bouche et de ses yeux. Sollis plongeait sur lui, l'épée dirigée vers son cou... quand la salle explosa dans un déluge de roche et de poussière.

Jehrid eut tout juste le temps d'attraper la femme avant que le sol se dérobe sous ses pieds. Tous deux basculèrent dans le vide et tombèrent, tombèrent, jusqu'à ce que les ténèbres se referment sur eux.

Les quais, une fois de plus... son seul et unique rêve récurrent. Identique chaque fois. Le même embarcadère, la même heure, juste avant la tombée de la nuit, chaque détail inscrit dans sa mémoire avec la même précision, la même netteté qu'il y a vingt ans.

Accroupi derrière un mur de tonneaux empilés, dans un recoin désert du port de la Tour du Sud, il surveille l'extrémité du quai. Il y a des gens là-bas, des ombres indistinctes entraperçues dans le brouillard crépusculaire : quatre debout et une à genoux. La silhouette agenouillée est ligotée, la tête ceinte d'un sac noué au niveau du cou. Même ainsi, Jehrid sait de qui il s'agit, il devine derrière le tissu le visage de la prisonnière qui, hébétée, résignée, attend qu'on l'achève. Tout comme il connaît le nom de l'homme qui tire son poignard et s'approche d'elle.

Il se détourne alors, sans attendre la suite, et titube au gré des venelles, la gorge nouée, avant de rendre tripes et boyaux sur les pavés. Bien malgré lui, il entend le bruit du corps qu'on jette à l'eau, cette maudite éclaboussure portée par l'air moite jusqu'à ses oreilles. Il se met à courir, une rue après l'autre, puis franchit les portes de la cité et poursuit sa course dans les champs au-delà, aveuglé par ses larmes. Il court jusqu'à ce que ses poumons soient en feu et que ses jambes cèdent sous son poids. Il passe la nuit dans un pré, et quand le soleil l'éveille de sa chaude caresse, il se relève et fait route vers le nord. Il marche longtemps, apprivoisant la faim et le danger qui règnent en maîtres dans la campagne. Pour finir, c'est un

enfant maigre et épuisé qui pénètre d'un pas chancelant dans Castelvatin et qui demande à s'enrôler dans la Garde du Royaume.

« Faut que tu donnes ton véritable nom », lui apprend le sergent, la plume levée au-dessus de son parchemin et le regard éclairé d'une lueur malicieuse comme il ajoute : « Le roi Janus ne veut pas de vauriens dans son armée... »

À son réveil, le goût métallique et salé du sang dans sa bouche lui arracha un haut-le-cœur convulsé, qui lui fit brutalement reprendre connaissance. Il ne discernait autour de lui rien d'autre que des formes vagues de rochers éboulés, une impression probablement due à sa vue brouillée et à ses paupières si lourdes qu'on eût pu les croire de plomb. Il aurait sans mal pu s'abandonner au sommeil s'il n'avait entendu le bruissement continu d'une eau vive.

— *Je ne suis pas seule, finalement*, murmura une voix près de lui.

Une voix de femme, qui parlait en alpiran.

Il mit du temps à la distinguer dans la pénombre : à genoux, les bras encore attachés dans son dos, ses yeux pareils à deux points de lumière derrière le rideau détrempé de ses cheveux.

Jehrid cracha le sang qui lui emplissait la bouche, puis explora de la langue l'intérieur de sa joue qu'il avait accidentellement mordue dans sa chute.

— *Il semblerait bien que non, gente dame*, rétorqua-t-il dans son alpiran élémentaire, mais fonctionnel.

Elle se redressa légèrement sous l'effet de la surprise, puis reprit la parole en une langue du Royaume dépourvue du moindre accent, face à laquelle son alpiran faisait bien pâle figure :

— *Pourriez-vous m'aider ?*

Sur ces mots, elle fit volte-face et s'accroupit pour lui présenter ses poignets liés.

Jehrid prit alors conscience qu'il était désarmé ; sans doute avait-il lâché son épée pendant la chute. Il attaqua les liens maladroitement puis, exaspéré par le tremblement qui agitait ses mains, s'imposa plusieurs longues respirations afin de recouvrer son calme. Il savait toutefois pertinemment ce qui avait causé cet accès de nervosité. *Il hurlait de rire. Il pissait le sang et ça l'amusait... C'est lui qui a fait ça. Lui qui a fracassé la grotte.* Si le mystère qui entourait ce phénomène était total, la force qui lui présidait ne faisait malheureusement aucun doute : *la Ténèbre.*

La femme laissa échapper un soupir impatient et Jehrid s'excusa en bafouillant, puis se rapprocha pour mieux démêler la corde. Les nœuds étaient complexes et il n'en vint à bout qu'au terme de plusieurs longues minutes. Quand il la libéra enfin, la femme émit un grognement d'aise et de douleur mêlées, s'enroula sur elle-même et, les mains au creux du ventre, lâcha un juron d'une voix douce. Le sens

de la formule échappa à Jehrid, qui crut toutefois y reconnaître le mot « Rhevena ».

— La Larme de Rhevena, déclara-t-il au souvenir des paroles de l'homme maigre. La déesse des chemins obscurs, n'est-ce pas ? La gardienne des morts.

La posture de la femme trahit sa méfiance, et sa main se leva pour protéger sa gorge nue en un geste inconscient.

— Et moi qui croyais que votre peuple méprisait les dieux, dit-elle.

— Savoir, ce n'est pas forcément croire.

Jehrid prit quelques instants pour s'étirer les jambes, s'assurant qu'il ne souffrait d'aucune entorse ou fracture. Ses membres l'élançaient toutefois considérablement et ses mains arboraient plusieurs écorchures douloureuses. Il se releva péniblement, de manière à évaluer plus facilement leur position. Ils se trouvaient dans un étroit passage, aux parois plus grossières encore que celles du couloir sous la cascade et trempées d'un voile d'eau constant. Face à eux se dressait une rampe de gravier escarpée, formée sans doute par l'écroulement du niveau supérieur ; c'était elle qui, en amortissant leur chute, leur avait sauvé la vie. Sur la droite, des pierres éboulées obstruaient complètement le passage. Ils devraient donc aller à gauche, où les profondeurs du couloir baignaient dans une faible lumière bleuâtre.

— Vous pouvez marcher ? demanda-t-il à la femme.

Elle acquiesça et se redressa, ignorant – délibérément ou non, il n'aurait su le dire – la main qu'il lui tendait.

— Vos camarades ? s'enquit-elle en scrutant les environs.

Jehrid jeta un coup d'œil au mur de pierre qui barrait le passage, puis leva les yeux sur l'impénétrable abîme au-dessus de leurs têtes. *De combien de mètres sommes-nous tombés ?*

— Je doute que nous les retrouvions un jour, déclara-t-il.

Puis il ouvrit la marche, la luminescence ténue gagnant en intensité à mesure qu'ils progressaient dans le passage. Le grondement de l'eau se faisait de plus en plus bruyant à chaque nouveau pas.

— On vous a détenue ici pendant plusieurs jours, dit Jehrid. Que connaissez-vous de ces galeries ?

— Le trajet entre ma cellule et la salle centrale, rien de plus. Ils se sont montrés prudents avec moi. J'ai toujours eu les mains attachées.

La prudence et la retenue avec lesquelles Cohran avait traité sa captive ne manquaient pas d'étonner Jehrid. Les naufrageurs faisaient rarement des prisonniers, et le sort de ceux qui tombaient entre leurs griffes n'était jamais bien reluisant.

— Êtes-vous donc si dangereuse, gente dame ? lui demanda-t-il, de nouveau en alpiran.

Elle sourcilla et secoua la tête, lui enjoignant d'avancer d'un geste

impatient.

— *Cet homme, là-haut...*, insista le percepteur en faisant halte. *Il les a payés pour vous capturer, n'est-ce pas ? Il les a engagés pour naufrager le navire qui vous transportait. Pourquoi ?*

Un mélange de chagrin et de peur passa brièvement sur ses traits avant qu'elle parvienne à reprendre le contrôle de ses émotions. Alors seulement soutint-elle son regard d'un air grave et déterminé.

— C'est votre père qui vous a appris l'alpiran ? demanda-t-elle en privilégiant une fois encore la langue du Royaume. Vous parlez avec le même accent que lui. Il m'a confié avoir été marin, dans sa jeunesse, ce qui lui a permis d'apprendre de nombreux dialectes. Vous lui ressemblez beaucoup, physiquement. Car c'est bien votre père, je me trompe ?

Au tour de Jehrid de contenir un sursaut d'humeur.

— Je n'ai de lui que le nom, grommela-t-il avant de tourner les talons pour poursuivre son exploration du passage.

— Et quel nom, je vous prie ?

— Jehrid Al Bera, haut percepteur de l'Octroi royal. votre service, ma dame.

— Haut percepteur... Il m'a parlé de vous. Il affirmait que vous viendriez un jour, une perspective qui semblait l'emplir d'amertume. Je comprends mieux pourquoi, désormais.

Jehrid ressentit vivement le besoin de changer de sujet.

— Et votre nom à vous, ma dame ?

— Meriva Al Lebra.

— Al Lebra... un nom asraélien.

— Mon père était un marin d'Asraël, forcé de renoncer à sa terre natale après avoir rencontré ma mère.

— Forcé ?

— Elle officiait comme prêtresse novice du temple de Rhevena, à Untesh. Lui faire la cour exigeait de lui certains... ajustements spirituels.

— Il a abjuré la Foi pour pouvoir l'épouser ?

— Pour pouvoir l'aimer, monseigneur. N'avez-vous jamais commis l'irréparable par amour ?

Une note jusqu'alors inédite colorait sa voix, tout à la fois moqueuse et bienveillante, de sorte qu'il répondit sans une once de colère :

— J'ai toujours trouvé la haine plus propice à l'action.

Le passage finit par s'élargir et une lueur mince apparut devant eux, accompagnée du roulement sourd d'une eau puissante. Ils trouvèrent un corps quelques mètres plus loin – un amas de membres désarticulés enroulé d'une cape bleue.

— Puissent les Défunts t'accepter parmi eux, mon frère, murmura

Jehrid en s'accroupissant pour contempler le visage du guerrier.

Il reconnut en lui l'un des archers qui avaient abattu les sentinelles, à l'approche du repaire. L'homme était mort en tombant, à en croire son teint cireux et l'angle impossible que formait son cou. Il s'était malgré tout débrouillé pour mourir l'arme à la main.

— Le Sixième Ordre, dit Meriva d'une voix douce, empreinte toutefois d'une peur palpable. Vous dépendez d'eux ?

— Je ne dépends que du roi.

Il s'empara de l'épée du cadavre et la leva dans la lumière diffuse. *Une lame de l'Ordre*, songea-t-il en repérant les motifs spiralés inscrits dans l'acier, caractéristiques de leurs mystérieuses techniques de forgeage. *Les armes les plus dangereuses et les mieux affûtées du Royaume. Je doute qu'ils me laissent la conserver.*

— Alors que faites-vous à leurs côtés ? reprit-elle.

Jehrid se pencha pour ôter le fourreau dorsal du frère, une tâche compliquée par les contorsions peu ragoûtantes de la dépouille.

— Je suis venu pour les Brisants, grogna-t-il en retournant le corps pour s'attaquer aux attaches de la sangle. Lui et les siens... (Il désigna le cadavre allongé sur le ventre.) Ils venaient pour vous.

Elle laissa échapper un son étrange, mi-rire, mi-bougonnement.

— Pour me sauver, assurément...

— Leur mission ne regarde qu'eux.

Il parvint enfin à dégager le fourreau et l'enfila, le passant à sa taille plutôt que dans son dos. Une fois l'épée en place, il se redressa et toisa Meriva jusqu'à ce qu'elle daigne soutenir son regard. Elle l'observait d'un œil circonspect, le corps tendu, comme prête à fuir au premier geste hostile.

— Je ne laisserai personne vous faire du mal, lui dit-il. Mais j'exige de connaître la vérité. Que vous veulent-ils ?

Elle soupira, son port d'épaules soudain plus détendu, quand bien même son regard trahissait sa méfiance.

— Ils veulent entendre le message dont on m'a chargée... ou bien me réduire au silence.

— Un message ? De la part de qui ?

Elle courba l'échine, en proie manifestement à une sourde réticence. Jehrid n'esquissa pas le moindre geste et ne la quitta pas des yeux. Il s'agissait là d'une méthode d'interrogatoire éprouvée : le silence avait souvent tendance à délier les langues bien plus sûrement que n'importe quelle menace.

— Un message de la part des dieux, à l'intention des impies, répondit-elle au bout d'un moment.

À ces mots, elle releva la tête. Dans son regard, la peur le disputait à l'orgueil.

— J'ai dit tout ce que j'avais à dire. Je vous suggère à présent de

continuer. À moins que vous préférerez passer le restant de vos jours à me dévisager.

Il lui tendit alors la seule autre arme qu'il avait pu retrouver sur le cadavre du frère, un couteau de chasse de bonne qualité.

— Vous savez vous en servir ?

Après un court instant d'hésitation, elle s'empara du couteau et le serra dans son poing.

— Non. Mais j'apprendrai, si le besoin s'en fait sentir.

Vingt mètres plus loin environ, le passage débouchait sur une caverne immense, dont le plafond se perdait dans les ténèbres. Les parois, cependant, étaient mouchetées de petits points de lumière, à peine plus gros que des têtes d'épingle mais suffisamment nombreux pour éclairer le spectacle qui s'étendait devant eux. Une colonne d'eau tombée de l'impénétrable voûte souterraine s'abattait dans un large bassin creusé au centre de la caverne. Jehrid y décela un courant lent, mais marqué, qu'il suivit du regard vers la droite. Là-bas, la caverne s'étrécissait pour former un nouveau passage, où l'eau écumeuse plongeait plus avant dans les profondeurs.

— Il doit y avoir une fissure, conjectura-t-il en étudiant la cascade. Qui siphonne l'eau de la rivière avant qu'elle atteigne la chute.

Il vit Meriva examiner les parois de la caverne. Elle faisait courir ses doigts sur l'un des points lumineux, traçant des vrilles noires à la surface de la roche.

— Une sorte de lichen, déclara-t-elle. Alimenté par l'eau et, en échange, pourvoyeur de lumière.

Elle s'interrompit, puis ajouta quelque chose en alpiran d'une voix basse et révérencieuse, comme si elle récitait un catéchisme :

— *Ô déesse, je te remercie humblement pour tes bienfaits.*

Jehrid se dirigeait vers le chenal de droite, dans l'espoir qu'il donne sur la mer et puisse ainsi leur offrir une issue, quand sa compagne d'infortune le tira par le bras et lui désigna quelque chose dans le bassin. Une forme inerte, de taille humaine, qui traînait derrière elle une longue cape bleue tandis qu'elle dérivait à la surface.

Jehrid fonça dans l'eau, pataugea jusqu'au corps et le souleva, révélant un visage émacié et des cheveux grisonnants. Si les paupières de Sollis restaient fermées, son visage tressaillit lorsque Jehrid agrippa plus fermement sa chemise afin de le soulever dans ses bras. *Toujours vivant*, songea-t-il avec un certain fatalisme. *Évidemment.*

Meriva l'aïda à sortir le Frère Commandant du bassin, puis à l'éloigner de la roche humide qui bordait la cuvette. Après l'avoir assis contre une paroi relativement sèche, l'Alpirane posa une main sur son front.

— Il est presque mort de froid, dit-elle. (Elle avisa ensuite la main

droite du frère qui pendait, comme engourdie, au bout de son poignet tordu.) Et il souffre d'au moins une fracture.

Jehrid hocha la tête en signe d'assentiment, puis saisit l'homme inanimé par l'avant-bras et serra de toutes ses forces. Sollis revint à lui dans un hurlement, levant vainement le bras droit en direction du fourreau vide sanglé dans son dos. Il tenta ensuite de se relever, mais ses jambes encore frigorifiées flanchèrent et il s'effondra contre le mur de pierre.

— Tout va bien, le rassura Meriva en l'apaisant d'une main sur son épaule, sans cesser de foudroyer Jehrid du regard. Nous sommes de votre côté.

N'en soyez pas si sûre, songea le percepteur en regardant Sollis reprendre peu à peu connaissance. Les mâchoires serrées, celui-ci s'efforçait visiblement de maîtriser la douleur, tandis qu'une lueur calculatrice affleurait dans ses yeux.

— Mes frères ? demanda-t-il en consultant tour à tour Jehrid et Meriva.

— Nous n'avons trouvé aucun autre survivant, lui apprit le percepteur.

Sollis ferma momentanément les yeux, le visage aussi terne et figé que la pierre dans son dos. Quand il rouvrit les paupières, son regard ne dégageait aucune colère, aucun chagrin, juste une inflexible détermination.

— Je vais avoir besoin d'une écharpe, déclara-t-il tapotant son bras fracturé.

Meriva déchira un ruban de tissu sur la cape du frère et le passa derrière sa nuque avant de le nouer avec force. Sollis serra les dents tout le temps que prit l'opération. Quand elle eut fini, ils l'aidèrent à se relever et gagnèrent le conduit situé de l'autre côté de la caverne. Jehrid sonda l'obscurité qui régnait au-delà de l'eau écumante, sans apercevoir de corniche ni d'autre moyen de circuler dans un espace aussi dangereux.

— Nous pourrions tout simplement plonger, suggéra Meriva. Fions-nous aux dieux pour nous sortir sains et saufs de cet endroit.

Sollis laissa échapper un grognement éraillé qui pouvait s'apparenter à un éclat de rire, s'attirant un regard courroucé de la part de l'Alpirane.

— Ils nous ont protégés jusqu'ici, plaida-t-elle.

— C'est à la chance, et à elle seule, que nous devons notre survie, répliqua le frère, dont la voix s'adoucit quelque peu après avoir inspecté le goulet. Quoique, en vérité, je ne vois pas quelle autre option s'offre à nous.

— Le courant est trop puissant, fit remarquer Jehrid. Et la galerie pourrait très bien s'enfoncer encore plus profondément dans la falaise

avant de se jeter dans l'océan. Nous finirions soit réduits en morceaux, soit noyés. Et en admettant qu'on s'en sorte, on se retrouverait au beau milieu des Lames en pleine nuit.

Il se détourna de l'ouverture pour inspecter la caverne et repéra, de l'autre côté du bassin, une section de ténèbres privée de lichen étincelant. Il se dirigea dans cette direction, tant et si bien que l'obscurité finit par l'engloutir. Il n'y voyait plus rien, progressant les mains tendues dans un néant absolu.

— Si seulement on avait une torche, lâcha-t-il à mi-voix. Ou même une bougie. Juste de quoi y voir dans cette...

Les ténèbres alors se transformèrent en lumière. L'opération fut si soudaine qu'il en chancela, étouffant un cri de douleur et protégeant ses yeux embués de larmes. Après avoir longuement cillé, il hasarda un coup d'œil derrière son bras. Tout, absolument tout, autour de lui, baignait dans la lumière puissante d'un rayon d'un blanc duveteux, qui jouait sur la roche tel un rai de soleil concentré par une lentille. Le rayon se déplaça, révélant une haute et large galerie menant hors de la caverne. Jehrid remonta le trait pâle jusqu'à sa source et son regard tomba sur Meriva ; au bout de son bras tendu, la main de l'Alpirane ruisselait de lumière.

La Ténèbre, songea-t-il en sentant ses mâchoires béer de stupéfaction. « Détachez-moi les mains et vous pourrez en juger par vous-même », avait-elle dit à ses ravisseurs. *Une lumière née de la Ténèbre... Comment est-ce possible ?*

Il avisa Sollis qui, nettement moins étonné qu'aurait dû l'être un serviteur de la Foi, exprimait tout à la fois la surprise et une certaine approbation résignée. *Peut-être savait-il ce qu'il allait trouver ici, en fin de compte.*

Meriva marcha en direction de Jehrid, le bras toujours tendu, le rayon oscillant au rythme de ses pas. Il crut lire sur ses traits une certaine impatience mêlée de lassitude lorsqu'elle le rejoignit enfin. Tout en évitant son regard, elle désigna la galerie d'un coup de menton.

— En route. Je ne vais pas tenir éternellement.

Elle ouvrait la marche, sa silhouette mince se découpant dans l'éclat pâle qu'elle irradiait de toutes parts. Celui-ci avait beau ne dégager aucune chaleur et ne présenter aucun danger apparent, Jehrid n'avait qu'une envie : se tenir le plus loin possible de cette Ténébreuse manifestation. Il ne pouvait pas, cependant, car Sollis avançait péniblement derrière lui.

Il ne peut y avoir de place pour la Ténèbre dans l'âme d'un Fidèle, récitait-il intérieurement, en se rappelant le sermon du missionnaire du Deuxième Ordre chez qui sa mère l'avait un jour traîné. *Car c'est la*

Ténèbre, telle que la pratiquent les Apostats qui infestent le Royaume, qui nous a infligé la Main Rouge. Ne l'oublie jamais, et reste sur tes gardes. La Ténèbre n'engendre que malveillance et malignité.

Il n'y a pourtant rien de malveillant en elle, devinait-il en regardant Meriva les guider, son impossible lumière dansant sur la voûte échancrée du passage. *Mais alors, se demanda-t-il en lorgnant la forme voûtée de Sollis derrière lui, peut-on vraiment se fier à lui et aux siens ?*

Meriva se figea brusquement, ses épaules s'affaissèrent et sa lumière se mit à vaciller.

— Il y a quelque chose ici, dit-elle dans un souffle exténué.

Jehrid s'avança près d'elle et suivit du regard le rayon, qui éclairait une sorte de monticule – un monticule scintillant. Avec un soupir endolori, l'Alpirane baissa la main et sa lumière s'étiola, laissant place à l'obscurité. Pour autant, le monticule brillant restait visible, éclairé par la lueur lointaine de plusieurs torches.

— Donnez votre couteau au frère, lui intima Jehrid. (Il avança d'un pas et tira la lame de l'Ordre.) Restez derrière nous.

Il s'interrompit le temps de scruter son visage, où se lisait une fatigue extrême. Deux ruisselets de sang gouttaient au coin de ses yeux. Elle soutint son regard pendant quelques instants, puis battit des paupières et essuya ses larmes de sang.

— Est-ce que ça fait mal ? la questionna-t-il.

Elle esquissa un sourire mince.

— Ça... Ça m'épuise.

— On perd du temps, maugréa Sollis en lui arrachant le couteau des mains avant de poursuivre sa route.

Ils s'efforçaient de longer la paroi du couloir, même si Jehrid se doutait que le rayon de Meriva avait déjà trahi leur présence. La lueur des torches dessinait les contours d'une nouvelle salle souterraine à mesure qu'ils approchaient ; un espace à la taille plus précise, qui rappelait par ses parois circulaires et son sol lisse le foyer d'où ils étaient tombés. En son centre s'élevait le monticule, un amas de métal rutilant concentré autour d'une haute colonne de pierre. Il s'agissait en réalité d'un amoncellement de plaques d'argent, de figurines de bronze et de bijoux emmêlés, le tout parsemé d'éclats bleutés révélant la présence dans ce trésor d'innombrables saphirs. De scintillantes chaînes d'or et d'argent pendaient tout autour, telles de fines guirlandes de tulle.

— De l'or et des bijoux à foison, dit Meriva en extirpant du monceau de richesses un collier qu'elle inspecta de près : trois rubis sertis sur une chaîne d'or pur. Et il en voulait encore plus.

— Il s'est toujours montré avare, répliqua Jehrid. Et comme tous les avares, il n'en avait jamais assez.

Ce fut cependant moins le trésor qui retint son attention que la

colonne de pierre à sept côtés autour de laquelle il s'entassait. Érigée en plein centre de la caverne, elle atteignait environ trois mètres et demi de hauteur et affichait d'étranges inscriptions. Jehrid avait appris l'alphabet du Royaume dans son plus jeune âge et pouvait, au prix de quelques efforts, lire l'alpiran, mais ces épigrammes lui étaient aussi indéchiffrables que le monument qui les accueillait était ancien. Pour autant, ce dernier se couvrait de motifs qui lui rappelaient quelque chose, tout particulièrement la série d'emblèmes sculptés au sommet de chacune de ses sept faces. Il se mit à faire le tour de l'objet, découvrant sur chaque pan de pierre un symbole différent : une flamme ; un soleil étincelant ; un grimoire et une plume ; un œil ; une main ouverte... Il s'interrompit au pied du sixième emblème : un personnage armé d'une épée et affublé de deux trous profonds à l'endroit où auraient dû se trouver ses yeux. *Un guerrier aveugle. Comme celui qui orne l'entrée de la Loge du Sixième Ordre ou le médaillon que chaque frère porte autour du cou.*

— Ainsi, les Fidèles ont vraiment compté des bâtisseurs dans leurs rangs, dit-il à Sollis.

Le Frère Commandant garda le silence. S'il n'avait pas changé de posture et demeurait aussi impassible que jamais, Jehrid nota qu'il était parvenu à retirer le couteau de son fourreau.

— La Foi comprend six Ordres, poursuivit Jehrid en avançant d'un pas, de manière à voir le septième et dernier écusson : un serpent et une coupe. Mais cette colonne a sept côtés.

Sollis se contenta d'affronter son regard sans mot dire.

— Ces inscriptions. (Jehrid désigna d'un hochement de tête les lettres gravées dans la pierre.) De quelle langue s'agit-il ? Que signifient-elles ?

— C'est du haut volarien, dit Meriva. La langue des tout premiers Fidèles à accoster sur ces terres.

— Vous pouvez la lire ? lui demanda-t-elle sans quitter Sollis des yeux.

— Il y a bien des années que je n'ai pas eu à le faire.

Elle posa un pied sur la pile chatoyante, provoquant une avalanche de richesses comme elle se penchait pour inspecter les lettres de plus près.

— Cette calligraphie m'est étrangère et le dialecte associé fort déroutant. Mais je crois que...

Elle s'interrompit, perdue dans ses pensées tandis que Sollis et Jehrid continuaient de s'affronter du regard.

— Il s'agit d'une sorte de récit, finit-elle par décréter. (Elle se déplaça pour mieux lire les inscriptions, provoquant une nouvelle coulée de bijoux.) Même s'il ne correspond en rien avec l'histoire telle que je la connais et que la plupart de ses tournures n'ont aucun sens.

— Lisez à haute voix ce que vous comprenez, lui intima Jehrid.

— « Des armées qui se heurtent sous un soleil de sable... Coulent des fleuves de sang, versés par des mensonges... Celui Qui Attend affrontera le chant du Tueur d'Espoir... »

— Arrêtez ! ordonna Sollis d'une voix grinçante.

Il avait pivoté de manière à orienter son bras valide vers Jehrid. Les épaules basses, le couteau serré dans son poing, il semblait prêt à frapper.

— Ma dame, dit Jehrid en reculant d'un pas, son épée levée sur le frère. Veuillez vous placer derrière moi.

Meriva n'hésita qu'une brève seconde avant d'obtempérer, dispersant nombre de bijoux dans sa précipitation à rejoindre le perceuteur.

— « Quelque chose qui doit y demeurer », cita Jehrid. Mais à quel prix, hein, mon frère ?

Sollis s'abstint de toute réponse, préférant s'avancer pour maintenir la distance entre son adversaire et lui. Jehrid, pour sa part, s'efforçait de réprimer le souvenir malvenu de l'escarmouche qui les avait tous deux opposés aux Lonaks, tant d'années auparavant. *Une épée contre un couteau*, tentait-il de se rassurer, sans trop y parvenir. *Et un adversaire à demi estropié*. Mais, malgré tous ses efforts, le souvenir continuait de s'imposer à lui et il ne pouvait s'empêcher de battre en retraite.

— Que signifient ces inscriptions ? demanda-t-il au frère afin de gagner du temps. Quel est cet endroit ?

— Cet endroit, c'est chez moi ! intervint une voix nouvelle, puissante et vigoureuse, qui se réverbéra dans la salle souterraine. Et je ne vous y ai pas invités.

Cohran Bera se tenait à vingt pas de là, environ, un gourdin dans une main et un poignard à longue lame dans l'autre. Il était flanqué de deux Brisants – peut-être les seuls survivants de sa naguère redoutable confrérie criminelle – armés l'un et l'autre d'arbalètes. Jehrid tournoya sur lui-même pour leur faire face, repoussant Meriva derrière lui d'un léger coup de coude. S'il avait douloureusement conscience de la présence voisine de Sollis, il jugeait la menace des naufrageurs plus urgente encore.

— Quinze de tes cousins ont perdu la vie aujourd'hui, lui lança Cohran. Tu amènes le Sixième Ordre à mes portes et tu détruis en une journée ce que j'ai mis toute une vie à bâtir. N'éprouves-tu donc aucun remords, fiston ?

— Quinze, ce n'est pas suffisant, lui rétorqua Jehrid, qui sentait une chaleur familière et malvenue croître en son sein. *(Les ombres indistinctes au bout du quai, le bruit du corps qu'on jette à l'eau...)* Et ne m'appelle pas comme ça.

— Oh, tu auras beau t'entêter à renier ta famille, *monseigneur*... (Le visage de Cohran se tordit lorsqu'il prononça son titre, tel un ardent Fidèle forcé de proférer une hérésie.) Mais quand je te regarde aujourd'hui, je ne vois aucune différence avec la petite frappe hargneuse qui cherchait des noises à tous ceux qu'elle croisait dans les ports, et à qui j'ai dû sauver la mise plus d'une centaine de fois. Le roi t'a bien choisi, toi qui te complais dans le massacre et l'appelles justice.

— Venant d'un homme qui sacrifie des innocents pour amasser un trésor qu'il ne dépensera jamais, je prends ça comme un compliment.

— Un trésor. (La voix de Cohran s'adoucit insensiblement quand son regard se posa sur sa petite montagne étincelante.) Non, mon garçon. Le pouvoir. Assez de pouvoir pour s'attirer les faveurs d'un roi. C'est que nous avons passé un accord, lui et moi, vois-tu. Du temps où les guerres faisaient rage en réponse à son projet d'unification. « Des soldats, ça se paye », qu'il disait. « Apporte-moi de l'or et je te débarrasserai des chasseurs de primes. Livre-m'en assez et un jour, peut-être, je t'élèverai au rang de seigneur. » Et lorsqu'il a enfin pu construire son cher Royaume, en soldant ses gardes avec les richesses pillées sur cette côte, qu'a-t-il fait ? Il a demandé au Seigneur de la Tour de m'abreuver de vaines promesses pendant vingt ans, jusqu'à ce qu'il puisse te lancer à mes trousses.

« Menteur ! » voulait s'écrier Jehrid, qui sentit pourtant l'accusation mourir sur ses lèvres. Les dires de son père confirmaient des soupçons qu'il nourrissait depuis longtemps : l'intolérable blanc-seing accordé pendant de bien trop longues années à l'ancien Seigneur de la Tour corrompu, ou encore la possibilité longuement tolérée pour les contrebandiers et naufrageurs d'acheter leur immunité auprès de la Garde du Sud, alors que dans le Nord même le plus infime pot-de-vin se voyait prestement sanctionné par une exécution en bonne et due forme. *Le roi a contracté une dette auprès de la côte*, comprit soudain Jehrid. *Une dette dont il compte s'acquitter à travers moi.*

— On n'est pas obligés d'en arriver là, mon garçon, reprit Cohran, qui hocha la tête en direction de Sollis. Si celui-ci disparaît, il n'y aura plus personne pour réfuter ta version des faits.

Il pivota, levant la main derrière lui où la lueur des torches jouait sur une succession de marches irrégulières taillées dans la pierre, qui grimpait vers une haute corniche.

— Un parcours raide et sinueux, certes, dit Cohran, mais qui te fera sortir d'ici. Tu peux garder la femme, si ça te fait plaisir. Je doute qu'elle se montre très bavarde. Vous avez suffisamment de secrets comme ça, n'est-ce pas, ma chère ?

Meriva vint se poster près de Jehrid, les traits tordus en un masque d'implacable fureur.

— Oui, déclara-t-elle. Je détiens bien des secrets. Mais celui-ci, je le dévoilerai.

Sur ces mots, elle tendit brusquement son bras et le leva fièrement devant elle, sa main une fois encore pointée en fer de lance. Jehrid eut tout juste le temps de fermer les yeux avant qu'explose le flamboiement de lumière et que retentisse un cri. Quand il osa rouvrir les paupières, l'homme campé à droite de Cohran était à genoux et son arbalète à terre ; les deux mains plaquées sur les yeux, il hurlait de douleur sourde et de panique. Hébété, le Brisant de gauche avisa tour à tour son cousin aveuglé et Meriva puis, mû par quelque réflexe apeuré, braqua son arbalète sur l'Alpirane.

Frère Sollis en profita pour passer à l'action. Dans un tourbillon de vitesse, il projeta le couteau de chasse dans les airs, où il décrivit une courbe parfaite dirigée vers le Brisant, la lame s'enfonçant dans sa voûte crânienne jusqu'à la garde. L'homme tituba quelques instants, sa bouche s'ouvrant sur des paroles informulées et son front barré d'un pli perplexe. Juste avant de s'écrouler, il parvint à actionner la détente de son arbalète, mais le carreau manqua le Frère Commandant de trente bons centimètres, rebondissant sur la colonne de pierre et disparaissant dans les ténèbres.

Jehrid aperçut tout cela du coin de l'œil, tandis qu'il s'élançait vers Cohran. Le chef des Brisants-Rouges secouait la tête, encore hébété par l'éclair aveuglant de Meriva, les yeux moites et embués, mais quelque instinct guerrier lui souffla d'esquiver le coup de taille porté par le percepteur. Il poussa un grognement et virevolta en direction de Jehrid, son gourdin et son poignard sifflant dans les airs, chacun de ses mouvements empreint d'une grâce et d'une célérité juvénile qui contredisaient sa carrure et son âge. Jehrid para le poignard, se déroba à la trajectoire du gourdin et comprit, le temps d'un éclair de lucidité, que son père était condamné. C'était un combattant et un tueur, peut-être même l'homme le plus dangereux de la côte, mais ce n'était pas un soldat. Il n'avait jamais eu à affronter la charge d'un bataillon lonak, ni à se tailler un chemin sur le pont d'un navire meldénéen. Il combattait pour la gloire ou pour l'argent, mais jamais pour sa seule survie. Jamais encore il n'avait connu la frénésie de la bataille... jusqu'à maintenant.

Jehrid anticipa l'attaque suivante avec tant d'aisance qu'il en sourit presque : le poignard qui s'abattait sur son bras armé tandis que la masse s'envolait vers son menton. Un enchaînement qui visait à le désarmer et l'estourbir, pas à le tuer. Jehrid se déroba d'un saut puissant et lança son pied en l'air, la pointe de sa botte cueillant Cohran en pleine face, brisant son nez et plusieurs dents sous la force de l'impact. Le Brisant battit immédiatement en retraite, dans l'espoir de s'octroyer suffisamment d'espace pour parer l'attaque suivante.

Jehrid ne lui en laissa toutefois pas le temps, lui arrachant son poignard des mains d'une brutale prise de fer avant de lui assener un second coup de pied en plein ventre. Plié en deux, hors d'haleine, Cohran hasarda une ultime et inefficace attaque de gourdin, mais le perceuteur lui saisit le poignet au vol et le tordit jusqu'à l'entendre craquer. La lourde masse tomba au sol, lâchée par les doigts désormais inutiles du naufrageur.

Jehrid recula d'un pas et toisa Cohran, qui l'observait en retour. Son visage n'affichait ni colère, ni amertume. Bien au contraire, il rayonnait de fierté.

— Sacrée danse, hein, fiston...

Jehrid abattit le pommeau métallique de l'épée sur la tempe de son père, l'envoyant rouler au sol, sans connaissance.

— Ne m'appelle pas comme ça.

Il fit brusquement volte-face au son d'un hurlement puissant et vit le Brisant aveuglé s'éloigner ventre à terre dans les ténèbres. Ses cris continuèrent de résonner dans les souterrains jusqu'à ce qu'un bruit d'éclaboussure étouffé les interrompe. *Il est tombé dans le bassin, déduisit Jehrid. Le courant va le charrier dans les Lames, aveugle et à moitié fou. Le Puits de Nawen aurait été un châtiment plus clément, en comparaison.*

Il courut auprès de Meriva, agenouillée et terrassée de fatigue. Il glissa son index sous son menton et lui releva délicatement le visage, qui ruisselait désormais d'une telle quantité de sang qu'on eût pu la croire sortie d'un abattoir.

— Vous allez tenir le coup ? lui demanda-t-il.

Le regard de la jeune femme voleta vers Sollis qui, penché sur le corps inanimé de Cohran, venait de récupérer le poignard du naufrageur.

— *Je peux vous retourner la question, murmura-t-elle en alpiran. Cet endroit, ces inscriptions... Nous n'aurions jamais dû les voir.*

Jehrid se redressa pour se tourner vers Sollis, campé au-dessus du contrebandier à terre. Pour une fois, le masque impavide du frère laissait percer un semblant d'émotion, et son front se creusait d'un pli lugubre.

— Il vous a appris à combattre ? l'interrogea-t-il au bout d'un moment, sans quitter des yeux le brigand vaincu.

— Oui, répondit Jehrid. Mais la guerre a parachevé ma formation.

Il crut déceler une certaine note de regret dans la voix de Sollis lorsque celui-ci reprit la parole :

— L'élève finit toujours par dépasser le maître.

Sur ces mots, le Frère Commandant releva la tête. Son visage avait retrouvé son impassibilité coutumière lorsque, après avoir brièvement lorgné Jehrid et Meriva, il désigna d'un coup de menton les marches

tortueuses qui menaient à la surface.

— Nous ne parviendrons pas à le traîner jusqu'au sommet. Mieux vaut le ficeler à la colonne et envoyer vos hommes le chercher plus tard.

Jehrid acquiesça prudemment.

— Comme vous voulez, mon frère. (Il tendit sa main à Meriva pour l'aider à se relever.) Pourrez-vous marcher, ma dame ?

Elle laissa échapper un soupir d'assentiment, se redressa péniblement... et se figea soudain, braquant son regard sur le trésor empilé. Celui-ci s'était mis à crépiter, parcouru d'intenses vibrations, comme si quelque chose s'agitait en dessous de lui.

— Non..., lâcha-t-elle dans un souffle.

Une forme surgit alors de la pile chatoyante, projetant alentour une gerbe immense d'objets scintillants ; une forme sèche et noueuse, vêtue de haillons révélant une chair pâle crevée de nombreuses plaies, ainsi qu'un visage plâtré de sang fendu d'un sourire bestial. La créature poussa un hurlement en s'extirpant du pactole, un rugissement strident où se mêlaient triomphe, rage et folie furieuse. Une secousse se mit à parcourir la pierre sous les pieds de Jehrid, si puissante qu'elle finit par les faire basculer à terre, Sollis et lui. D'un bout à l'autre de la caverne s'élevaient des nuages de roche concassée, à mesure que des fissures s'ouvraient dans le sol.

Jehrid repéra l'arbalète du Brisant aveuglé à moins de cinq pas de là et bondit vers elle, mais un brusque affleurement de terrain lui barra la route. La créature enguenillée partit ensuite d'un nouvel éclat de rire perçant comme une crevasse se déployait pour engloutir l'arme de trait. Jehrid vit Sollis lancer le poignard de Cohran en direction de la monstrueuse et hilare loque humaine, mais les soubresauts parcourant le complexe souterrain l'empêchèrent d'atteindre sa cible, et la lame tournoyante manqua sa cible de quelques centimètres.

Les secousses se dissipèrent et le monstre dépenaillé chancela quelque peu, considérant son œuvre d'un regard satisfait avant de river son attention sur Sollis. Sa bouche vomissait un épais bouillon de sang quand il déclara :

— Quel dommage de te perdre si tôt, mon frère. J'ai toujours trouvé ta cruauté extrêmement... divertissante. (Il soupira, leva les bras et rejeta la tête en arrière, un sourire rayonnant plaqué sur son visage.) Ah ! cette enveloppe me manque déjà...

Depuis les hauteurs de la caverne, un trait fin et acéré fendit l'air plus rapidement que n'importe quelle flèche ou n'importe quel carreau d'arbalète, émettant un petit sifflement aigu juste avant de se planter dans l'œil de l'homme en haillons. Ce dernier tituba, tournant la tête dans tous les sens d'un air ahuri. Jehrid entrevit un objet métallique enfoncé dans son orbite, une sorte de fléchette dont la pointe

émergeait de l'arrière de son crâne tandis qu'il tanguait de plus en plus et agitait les bras à la manière d'un ivrogne aux prises avec des ennemis imaginaires. Une nouvelle fléchette traversa la caverne et une bouffée de vapeur rouge se déploya sur la poitrine osseuse de l'homme comme le projectile lui traversait le torse pour venir tinter sur le sol, puis disparaître dans l'ombre du souterrain. La créature grogna et s'effondra sur le trésor, inondant de sang le métal rutilant. Ses membres tressaillirent encore pendant quelques instants, puis se figèrent, raidis par la mort.

L'écho d'un halètement emplît bientôt la caverne, et Jehrid se tourna pour découvrir frère Lucin qui descendait lourdement l'escalier grossièrement taillé, bientôt suivi par sœur Cresia.

— Mon frère, lança Lucin à Sollis en atteignant la dernière marche.

Bien qu'encore essoufflé, il se dirigea droit sur le monticule scintillant, sans même accorder un regard à Jehrid ou Meriva. Son expression avait changé du tout au tout, remarqua le perceuteur. Ou plutôt – se corrigea-t-il – laissait-il enfin paraître au grand jour son véritable visage : celui d'un homme grave et sévère.

Lucin prit le temps d'examiner le cadavre effondré sur le trésor, s'attardant longuement sur ses traits ensanglantés – sans pour autant les reconnaître, crut remarquer Jehrid. Son regard s'assombrit un peu plus lorsqu'il leva les yeux sur la colonne à sept côtés.

— C'était donc vrai, marmonna-t-il avant de s'en détourner.

Il s'adressa ensuite à Meriva en alpiran, présument sans doute que Jehrid ne comprenait pas la langue.

— *Vous avez un message à me communiquer, gente dame.*

La femme saisit le bras que lui tendait le perceuteur et se releva avec une grimace d'effort.

— *En effet, dit-elle d'une voix épuisée. Et la réponse est « non ».*

Lucin baissa les yeux, manifestement déçu, avant de désigner la colonne d'un coup de menton.

— *Vous avez lu ceci, j'imagine.*

— *En partie.*

— *J'ose donc croire que vous devinez à quelle extrémité votre refus va nous pousser.*

— *La décision ne m'appartient pas. Je ne fais que porter le message. Les Serviteurs ont parlé ; votre guerre n'est pas la nôtre.*

Le missionnaire se contenta de hocher la tête.

— *Elle le deviendra,* soupira-t-il.

Il fit signe à sœur Cresia, qui se tenait désormais au pied de l'escalier. Jehrid releva immédiatement le jeu de fléchettes passé entre ses doigts – des fléchettes identiques à celles qui avaient transpercé l'être en guenilles, quand bien même il n'apercevait sur elle aucune arme ou aucun mécanisme susceptible de les projeter avec tant de

force. Tous ses doutes quant à l'auteur des traits mortels s'évanouirent toutefois quand il aperçut le visage blême de la jeune femme, qui couvrait d'un regard vitreux le cadavre étalé sur le trésor sanguinolent.

— Le premier, c'est toujours le plus dur, lui confia Jehrid.

Elle tourna vers lui des yeux baignés de larmes. Son air renfrogné avait laissé place à une expression désemparée, et il remarqua que ses mains tremblaient.

— Ma sœur, tonna Lucin d'une voix impatiente. Il nous faut clore cette affaire.

— Non.

Sollis vint se poster en face de Cresia, sans pour autant quitter Lucin des yeux. Jehrid vit alors le missionnaire déglutir avec difficulté avant de parvenir à répondre :

— Nos Aspects s'entendent quant à l'importance capitale de cette mission...

— Vous ne voulez pas de moi comme ennemi, mon frère.

Il avait prononcé cette phrase du bout des lèvres, presque dans un murmure, mais elle parut flotter interminablement dans les airs, reprise en chœur par toutes les parois de la caverne jusqu'à se dissiper dans les profondeurs.

Une nouvelle voix retentit dans les hauteurs du complexe souterrain, aux paroles d'abord étouffées mais dans lesquelles Jehrid reconnut l'épais accent nilsaëlien de son sergent d'Octroi.

— Haut percepteur ! Vous allez bien ?

— Vos hommes ont eu l'amabilité de nous escorter, dit sœur Cresia.

Les fléchettes avaient disparu d'entre ses doigts et un soulagement perceptible colorait sa voix.

Jehrid avisa tour à tour Sollis et Lucin, ce dernier évitant ostensiblement son regard.

— Très bien ! s'écria Jehrid. (Il baissa les yeux sur la forme encore inanimée de Cohran.) Descendez par ici ! Et apportez une corde !

Cohran Bera se tenait face à la mer, la brise du large agitant ses mèches clairsemées. C'était une aube superbe, le ciel dégagé laissant poindre sur l'horizon étale de l'Érinée le disque flamboyant du soleil. Le naufrageur gratifia Jehrid d'un tendre coup d'œil comme celui-ci s'avavançait, puis salua Meriva d'un hochement de tête respectueux. L'Alpirane, les bras croisés sous sa cape et le visage fermé, se garda bien de répondre. Jehrid l'avait invitée par pure courtoisie. En tant que victime, elle avait le droit d'assister au châtement, même s'il avait espéré lui épargner ce spectacle. *Elle a vu assez de sang.*

On apercevait les silhouettes de Sollis, Cresia et Lucin sur la crête d'une colline voisine, tous trois en selle. Le bras du Frère Commandant

reposait dans une écharpe, ses os rompus remis en place la veille par la mission du Cinquième Ordre établie dans la Tour du Sud. Le fourreau sanglé dans son dos, cependant, était vide.

— J'en obtiendrai une nouvelle dès mon retour à la Loge, avait-il déclaré comme Jehrid lui tendait la lame récupérée sur le cadavre du frère du Sixième Ordre.

— Vous me l'offrez ?

Sollis avait haussé les épaules.

— Ce n'est qu'une épée, monseigneur. Nous n'en manquons pas.

Sur ces mots, il avait regagné sa monture et l'avait enfourchée. Jehrid s'était contenté de ce bref échange en guise d'adieu – et de remerciements.

— Cohran Bera, entonna le percepteur d'une voix formelle. Vous êtes reconnu coupable de meurtre, de vol, de piraterie, de corruption à l'encontre des serviteurs du Royaume et de fraude au détriment de l'Octroi royal. Pour avoir provoqué la mort de nombreux sujets du Royaume en les attirant sur cette grève, vous avez été condamné à connaître le même sort.

Il s'avança et plaqua sa botte sur le rocher en forme de poire auquel Cohran avait été enchaîné. Le regard rivé sur le Puits de Nawen, il s'efforça en vain de convoquer dans son esprit le souvenir d'un visage qu'il avait tant chéri, un visage qu'il pensait ne jamais pouvoir oublier et qui, espérait-il, le contemplerait en ce jour depuis l'Au-Delà. Mais il avait beau explorer le théâtre de sa mémoire et le peupler des ombres lointaines aperçues au bout de ce quai honni, il ne parvenait pas à attiser cette haine qui le poursuivait depuis tant d'années. *Pourquoi ne vient-elle pas à moi ? Elle aurait sûrement voulu voir ça.*

— Regarde-moi au moins dans les yeux, fiston, lui glissa Cohran.

L'espace d'un court instant, Jehrid se rendit compte qu'il ne pouvait lever la tête, comme si une main invisible la maintenait en place.

— Tu as sans doute de nombreuses questions à me poser, reprit le naufrageur. Vas-y, je te répondrai.

— Si tu espères obtenir un sursis, tu te trompes, lui rétorqua Jehrid, toujours incapable d'affronter le regard de son père.

— Je le sais. Mais j'obtiendrai peut-être l'estime de mon fils.

Le percepteur ferma les yeux, sentit sa botte glisser le long du rocher puis recula d'un pas, écrasé par une soudaine vague de lassitude. À grand renfort de volonté, il rouvrit les paupières et se força à affronter son père. Le terrible naufrageur avait disparu, remplacé par cet homme tout droit sorti de son enfance. Cet homme dont les yeux étincelaient de fierté chaque fois qu'il observait son fils.

— Pourquoi avoir tué ma mère ? le questionna Jehrid.

Le sourire de Cohran s'évanouit lentement, et ses traits burinés se voilèrent d'une ombre éplorée, dans laquelle se lisait toute l'étendue de son chagrin.

— Elle allait t'éloigner de moi, répondit-il. Elle en avait assez de cette existence faite de danger et de soupçon incessants. Elle craignait pour ton avenir. Car elle devinait qu'un jour tu finirais par me ressembler. Alors elle nous a vendus aux hommes du Seigneur de la Tour, sans savoir qu'ils travaillaient pour moi. Elle pensait pouvoir s'acheter une nouvelle vie dans le Nord, avec toi. Tu connais le code, Jehrid. Le silence est la seule loi. Voilà pourquoi je l'ai tuée, parce que les miens l'exigeaient et parce que je refusais de te perdre... Mais tu m'as quitté malgré tout.

Jehrid avisa de nouveau le rocher, mais sa botte refusait obstinément de quitter le sol.

— Ne t'inquiète pas, fiston, déclara Cohran. Pour tout t'avouer, je préfère que ça finisse comme ça. Que ce soit toi qui m'envoies dans l'Au-Delà. Le sang appelle le sang. Allez, fais ton devoir.

Jehrid avait conscience du regard de ses hommes posé sur lui, comme à l'affût de la moindre faiblesse de leur haut percepteur. Mais il ne parvenait pas à trouver la force nécessaire. Pas aujourd'hui. Pas pour ça.

— Le navire que vous avez naufragé se nommait *Voyageur*.

Meriva s'était approchée. Les joues blêmes et les traits tirés, elle affichait toutefois une détermination sans faille qui lui permit d'affronter le contrebandier les yeux dans les yeux.

— Construit dans les chantiers navals de Marbellis il y a près de trente ans et armé par l'honorable maison de commerce Al Lebra. Des années durant, il fut commandé par mon père et, quand celui-ci se fit trop vieux pour supporter les rigueurs de la vie en mer, par mon frère. C'était un homme bon et juste, un honnête marin très tôt élevé au rang de capitaine, respecté par son équipage et chéri par sa famille. Quand il a appris que je devais me rendre dans le Royaume, il a insisté pour que je le fasse à bord du *Voyageur*. Pour rien au monde il n'aurait laissé un autre s'acquitter de cette tâche.

Elle vint se planter au pied du rocher, contre lequel elle posa sa semelle. Sans quitter Cohran des yeux, elle déclara en alpiran d'une voix sinistre :

— *Et j'ai vu tes chiens lui trancher la gorge, espèce de vermine !*

Jehrid se détourna quand, d'une violente poussée, elle fit basculer le rocher dans le puits. Il entendit toutefois le cliquetis des chaînes de son père et le craquement de ses os brisés. Mais pas un seul cri. *Le silence, songea-t-il. Le silence jusque dans la mort.*

Il attendit que retentisse un lointain bruit d'éclaboussure, puis se tourna vers son sergent.

— Regagnez la caserne. Double ration de rhum, ce soir. (Du coin de l'œil, il lorgna Meriva qui, comme pétrifiée, sondait les profondeurs du Puits.) Je vous rejoins bientôt.

Il s'arrêta le temps de voir Sollis faire volter sa monture et s'éloigner sans attendre. Ses compagnons, pour leur part, s'attardèrent encore quelques instants. Jehrid n'appréciait pas du tout le regard calculateur que frère Lucin dardait sur l'Alpirane, et il ressentit soudain l'envie d'arracher le frère à sa selle pour le précipiter à son tour dans l'abîme. Par bonheur, le missionnaire parut deviner ses sinistres intentions, car il tira sur les rênes de son cheval d'un geste précipité et disparut prestement derrière la colline. Sœur Cresia ne l'imita pas tout de suite, préférant lever une main hésitante. Jehrid croyait même distinguer sur ses traits l'ombre d'un sourire. Il la salua en retour et se fendit d'une profonde révérence, qui arracha un rire à la jeune femme avant qu'elle s'éloigne au petit trot.

— Il n'avait plus rien d'un homme, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Meriva. Ce monstre que nous avons laissé dans les galeries.

Elle secoua la tête.

— Pour tout vous avouer, je n'avais encore jamais rencontré l'une de ces créatures. Mais je pense qu'il y a bien longtemps que sa cruauté et sa folie ont eu raison de son humanité. Sa disparition rend au monde un fier service.

Il acquiesça et tira quelque chose de la bourse pendue à son ceinturon.

— Je crois que ceci vous appartient, ma dame, dit-il en levant une petite amulette, formée d'une unique goutte d'ambre sertie sur un collier d'argent.

Elle s'arracha enfin à son examen fasciné du gouffre et un petit sourire naquit sur ses lèvres quand elle récupéra le bijou.

— Merci, monseigneur, répondit-elle en passant la chaîne autour de son cou.

— La Larme de Rhevena, poursuivit-il. Faut-il y voir un symbole pour tous ceux qui possèdent les mêmes... dons que vous ?

— Chaque dieu dispose de ses propres serviteurs, et de ses propres insignes. Même si nous œuvrons tous dans un but commun.

— Et ce but exigeait que vous refusiez d'accéder à la requête du Septième Ordre ?

— Le Septième Ordre ? Qu'est-ce donc ? (Elle vit son sourire s'élargir tandis qu'elle s'éloignait en direction du cheval qu'il lui avait prêté.) Accepteriez-vous d'escorter une dame jusque chez elle, monseigneur ?

— Avec joie. Mais pas plus loin que la Tour du Sud, malheureusement. Je suis sûr que le Seigneur de la Tour trouvera sans mal un navire pour vous ramener chez vous.

— Mais je suis déjà chez moi, monseigneur. Du moins pour le moment. La Maison Al Lebra a de nombreuses affaires à traiter ici. C'était la raison officielle de ma venue. Un départ précipité risquerait d'éveiller les soupçons, vous ne pensez pas ?

— Certainement. (Il enfourcha sa monture et longea à sa suite les falaises menant vers la tour qui se dessinait à l'horizon.) Dites-moi, connaissez-vous l'histoire qui a donné son nom au Puits de Nawen ?...

Sous la corniche, loin en contrebas, les sternes déjà se rassemblaient pour plonger parmi les vagues et profiter du festin. Car cette grève avait toujours profité aux charognards.

LE MAL PAR LE MAL OU LA CHUTE DE KETHIA

Mémoires authentiques et impartiaux de la destruction de cette illustre cité établis sur ordre de l'Empereur Aluran Maxtor Selsus (puissent les Dieux le bénir pour l'éternité des âges) par le seigneur Verniers Alishe Someren, Chroniqueur Impérial et Docte parmi les Doctes.

Au moment de préparer cette chronique, j'ai eu l'heur d'observer les sages consignes de Mon Empereur m'exhortant à dresser un rapport débarrassé des scories du mythe et de la légende, ces jumeaux maudits qui depuis toujours parsèment d'obstacles la quête de vérité de l'érudit raisonné. Néanmoins, comme le lecteur ne manquera pas de le constater, toutes les sources rattachées aux événements décrits ci-après sont entachées, pour ne pas dire souillées, de références au surnaturel et au miraculeux. Qu'un épisode aussi capital de l'histoire de l'Empire Volarien, à la culture connue pour promouvoir la rationalité avec une vigueur qui confine à l'obsession, ait pu produire des témoignages à tel point privés de cette même qualité constitue un indéniable et singulier mystère. Il est bien évidemment fort probable que lesdits témoins aient souffert d'hallucinations, victimes de cette instabilité mentale que les outrances de la guerre peuvent infliger même aux esprits les plus stables. J'ai toutefois choisi d'inclure dans ce texte jusqu'aux comptes-rendus les plus extravagants, tant j'ai toujours soutenu que la perception d'un événement est au moins aussi importante que son strict déroulé chronologique.

Afin de mieux démêler l'enchaînement de causes et d'effets ayant contribué à l'effroyable chute de la jadis impérieuse cité-État de Kethia, il convient de remonter à son origine. L'essentiel de l'histoire volarienne primitive se présente comme un inextricable écheveau de folklore et de légendes, pour la plupart consacrées aux destins d'une pléiade de héros tout-puissants dont les innombrables hauts faits, batailles et trahisons dépendaient des caprices d'un panthéon volarien désormais disparu. Les principaux vestiges physiques de cette époque se limitent à d'indéchiffrables tablettes gravées et aux illustrations macabres des rares artefacts à nous être parvenus, principalement des fragments de poterie et des mosaïques incomplètes. De ces images disparates ressort néanmoins un thème qui semble toutes les parcourir : la destruction, des cités en proie aux flammes, des hordes

d'êtres passés au fil de l'épée par des armées inhumaines vêtues d'armures écarlates, ou encore des créatures contournées vomies par les entrailles de la terre pour semer la mort et la destruction. Si ces figurations constituent à n'en pas douter des exagérations grossières ou de pures inventions, leur uniformité tend à indiquer que la masse territoriale hébergeant de nos jours le plus gros de l'Empire Volarien fut autrefois le théâtre d'un conflit aux proportions quasi génocidaires, et dont on ne sait pratiquement rien sinon qu'il a précédé l'émergence des premières communautés identifiables, tributaires du commerce et par conséquent productrices d'une abondante correspondance.

La première référence au nom moderne de Kethia remonte à quelque seize cents ans, soit près d'un siècle avant la naissance de notre propre (glorieux et assurément éternel) Empire. Mes séjours prolongés au sein des archives impériales m'ont permis d'exhumer plusieurs manifestes de cargaison d'époque, détaillant l'achat et le négoce de produits avec une communauté établie sur la côte occidentale de ce qui correspond désormais à la province volarienne d'Eskethia. Le volume croissant des traces écrites léguées par cet échange au fil des siècles témoigne de l'évolution économique et culturelle fulgurante de cette implantation étrangère, à tel point qu'elle finit par conclure un traité formel avec l'Empereur Rahlun, le dixième élu à s'asseoir sur le trône alpiran. Les principaux articles de ce document – un accord sur les tarifs en vigueur et la protection mutuelle des vaisseaux face à la piraterie – ne sortent en rien de l'ordinaire. Mais il apparaît clairement dans son préambule qu'à cette époque les Kethiens entretenaient déjà une amère rivalité avec le port de Volar, situé à près de cinq cents kilomètres au nord-est.

Un rapide coup d'œil sur n'importe quelle carte de la côte volarienne septentrionale suffit à expliquer pourquoi ces deux cités devaient inévitablement finir par se déchirer. Volar se dresse à l'extrémité d'un étroit et long estuaire connu sous le nom d'Entaille de Lokar. Une voie navigable relativement facile à pratiquer, à en croire plusieurs marins de mon entourage, mais offrant une facilité d'accès aux routes commerciales boraëlines bien moindre que Kethia, qui bénéficiait en sus de la richesse de ses terres arables, alors grandes productrices de vin et de coton. Les décennies précédant le traité kethien-alpiran ont ainsi vu éclore de nombreuses escarmouches frontalières, ainsi qu'au moins une bataille majeure, à mesure que les deux ports se disputaient le commerce et le prestige de la région. Cependant, cette rivalité allait connaître un tour plus grave encore avec l'avènement de l'hégémonie volarienne sur la plus grande partie du continent, une période rétroactivement baptisée l'Âge de la Forge. Fort d'une doctrine militaire élaborée et d'une approche impitoyablement pragmatique de la diplomatie comme de la guerre,

l'Empire Volarien naissant émergea en tant qu'entité distincte voilà huit siècles environ, époque à laquelle commence véritablement notre récit.

Appréhender pleinement le cours des événements ultérieurs nécessite une certaine pénétration des différences et des similitudes entre les cultures kethienne et volarienne. Loin de moi l'idée de glorifier l'une par rapport à l'autre, tant il apparaîtra bientôt à Mon Empereur que les deux peuples font état d'une bestialité sans commune mesure avec le raffinement infini de la société alpirane. À titre d'exemple, les deux sociétés disposaient d'un code juridique qu'on ne peut décemment que qualifier de barbare ; tout crime, si insignifiant fût-il, y était (et est encore aujourd'hui) passible d'exécution, les coupables les plus sérieux encourant toute une série de tortures établies à l'avance avant de se voir octroyer la douce délivrance de la mort. Cependant, cette brutalité conjointe dans les mœurs ne se reflétait pas dans les modalités de gouvernement. Je vous épargnerai, sire, le récit de la longue et hideuse histoire de l'institution typiquement volarienne de l'esclavage, sinon pour préciser qu'elle s'est imposée, dès les prémices mêmes de l'Empire, comme un élément constitutif et déterminant de la société volarienne dans son ensemble.

Volaria, comme Mon Empereur le sait, est dirigée par un Conseil où siègent les citoyens les plus prospères de l'Empire. De nos jours, le chemin menant au statut tant convoité de Conseiller reste nimbé de mystère, pavé d'intrigues labyrinthiques et livré à un complexe système de parrainage. Pis encore, un profane aurait bien du mal à identifier clairement les membres du Conseil, tant il semblerait que certaines familles qui y siègent depuis de nombreuses générations n'aient jamais pris la peine de mettre à jour officiellement le nom de leur représentant, conservant de fait le patronyme de leur auguste ancêtre. Dans son incarnation primitive, cependant, le Conseil n'exigeait de ses participants qu'une seule et unique condition, à savoir une fortune équivalente au prix de cent mille esclaves. Le nombre de sièges accordé au fil des ans constitue ainsi un indicateur précieux de la taille globale de l'Empire – ou à tout le moins de sa population d'esclaves. Quand éclata la guerre ouverte avec Kethia, le Conseil comprenait dix membres et sa mainmise sur les provinces impériales toujours plus vastes était presque absolue.

Kethia, en revanche, n'avait nullement besoin d'un tel aréopage. Car, à l'instar de nos sauvages voisins dans leur humide continent du Nord, la cité-État possédait un roi. Contrairement aux Boréens, toutefois, ce monarque n'héritait pas du trône par droit divin, mais le devait aux caprices de son peuple. Ainsi, tous les quatre ans, les hommes âgés de plus de trente ans propriétaires d'une demeure ou

d'un troupeau se rassemblaient dans une impressionnante structure érigée en plein cœur de la cité. Le nom de ce bâtiment a été perdu mais, en s'appuyant sur l'iconographie découverte dans les vestiges de Kethia, on peut affirmer qu'il s'agissait d'un véritable monument, haut de dix mètres et cerclé de colonnes en marbre larges d'environ un mètre cinquante. On confiait à chacun de ces électeurs une unique pierre noire, tandis qu'on disposait un vase en face de chaque candidat aspirant à la royauté. À son tour, chaque homme s'avanceit et plongeait la main dans les vases, l'un après l'autre, en prenant soin de garder le poing fermé de manière que nul ne puisse deviner dans quel récipient il avait lâché sa pierre. Une fois que tous les participants avaient voté, on vidait chaque vase pour compter les pierres sous les yeux de l'assemblée. Le candidat dont le vase contenait le plus de pierres montait sur le trône.

Tout homme ayant l'âge et le patrimoine requis pouvait se présenter à l'élection, même si Karvaley, un érudit et diplomate kethien, nous donne un aperçu du genre d'individu susceptible de l'emporter :

Aucun fermier n'a jamais accédé au trône. Ni aucun berger, aucun forgeron, aucun charron. De tous temps, nos rois ont été des marchands, ou bien des fils de marchands. Ou alors d'illustres guerriers, ou bien des fils d'illustres guerriers. Et aucun n'a jamais connu la pauvreté. Les mères kethiennes en butte à la paresse de leur progéniture ont ainsi souvent recours à ce vieil adage : "Continue comme ça et tu n'auras jamais de pierre dans ton vase."

Karvaley eut la chance – ou le malheur – d'être l'un des principaux témoins du récit qui va suivre, de sorte que son compte-rendu représente l'une des sources principales de cette chronique. Si son œuvre a en grande partie disparu aujourd'hui, engloutie par les marées du temps, il semblerait qu'elle ait connu à son époque une forte notoriété, de sorte qu'un pan considérable de ses écrits a bénéficié de reproductions et d'une ample distribution – au grand dam de l'auteur, apparemment : « Le monde entier tire avantage du labeur d'un pauvre lettré qui, lui, en est réduit à marchander son encre. »

Rares sont les sources volariennes relatives à cette période et celles qui nous sont parvenues se montrent bien souvent inutilisables de par leur parti pris sans nuance, sinon pour illustrer l'implacable haine que de nombreux Volariens vouaient aux Kethiens. « Ce sont des voleurs », écrit par exemple un négociant volarien à un partenaire commercial établi dans la lointaine Verehl. « Le moindre espoir de rentabilité finit chez eux par s'écrouler sous les pots-de-vin et leur penchant pour la

gabegie. Un Kethien se fera un plaisir de vendre à perte si cela peut nuire aux profits d'un Volarien. »

C'est toutefois Karvaley qui nous édifie le mieux quant à l'ampleur de l'antipathie volarienne à l'encontre de ses riches voisins. Dépêché à plusieurs reprises à Volar afin de rétablir le dialogue et l'entente entre les deux cités, il évoque à l'occasion de sa dernière mission une brève entrevue avec un Conseiller anonyme, dont le récit est des plus éclairants :

Il me toisait, le regard glacial et le visage de marbre, vêtu d'une toge en soie rouge et flanqué de part et d'autre par des gardes à l'épée tirée. Tout en lui, chaque geste, chaque coup d'œil, semblait exprimer l'intense dégoût que je lui inspirais. Déterminé à accomplir ma mission, je commençai à lui communiquer mon message quand il m'interrompit en ces termes : "La murène ne marchande pas avec la chèvre."

Karvaley décrit ensuite comment les gardes du Conseiller se sont emparés de lui pour l'escorter de force jusqu'à son navire, chacun de ses pas ponctué par les aboiements d'une foule sanguinaire « massée dans les rues pour vomir sa bile sur le Kethien honni ». Tout indiquait que la guerre avec Volar était inévitable.

N'en déduisons pas trop hâtivement, cependant, que le commerce constituait l'unique source d'antagonisme entre ces rivaux. Car les deux cultures avaient beau parler plus ou moins la même langue et partager le même panthéon de dieux, elles s'opposaient radicalement dans leur pratique religieuse. Comme je l'ai déjà exposé dans un précédent traité dont Mon Empereur se souviendra très certainement, *Terre de cauchemars. Un portrait de la Volaria préimpériale*, le panthéon volarien à présent délaissé s'impose comme l'un des sujets d'étude les plus frustrants qui soient pour l'érudit moderne, car seule la caste des prêtres avait le droit de connaître les noms des dieux. Si le fidèle ordinaire priait au quotidien les héros de la légende, devenus au fil du temps des figures quasi sacrées, il devait faire appel à l'entremise des prêtres pour quémander quelque intervention divine, en échange d'une offrande de la valeur appropriée. De toutes les cultures à partager ce panthéon, Kethia était en revanche la seule à s'être débarrassée de sa prêtrise près d'un siècle avant son annihilation. Les Kethiens, disait-on, avaient commis l'ultime blasphème en nommant leurs dieux et en permettant à n'importe quel citoyen – même aux femmes – de faire appel à eux. Comment s'étonner, dès lors, que les voix volariennes les plus favorables à la guerre aient été celles des prêtres ?

L'une des rares sources volariennes à offrir un compte-rendu un

tant soit peu objectif de l'affrontement nous provient d'un certain Sevarik Entril, sous-officier passé chef de bataillon à la fin des hostilités. Tout au long du conflit, Entril envoya à son épouse de nombreuses lettres devenues depuis autant de témoignages involontaires de la campagne. Il semblerait qu'il ait confié ses missives à un capitaine de navire dont l'apparente neutralité dissimulait son statut d'espion à la solde d'Alpira, ce qui explique la présence de copies de ladite correspondance dans les archives impériales. Dans l'un de ces documents, Entril décrit la parade de sa division au pied de l'une des hautes tours jadis communes à tous les complexes religieux volariens :

Un prêtre juché au sommet de la tour s'égosillait dans la langue des dieux, ses paroles traduites par l'un de ses frères posté face à nous. Son frère avait reçu, nous apprit-il, une vision non pas d'un seul dieu, mais de tous les occupants des cieux : "Kethia sera dévorée par les flammes et Volar croîtra sur ses cendres !" Comme l'exigeait la coutume, le prêtre s'est alors jeté du haut de la tour ; l'œuvre de sa vie était achevée et les dieux raviraient son âme au cours de sa chute. Quand son corps désormais vide s'est écrasé au sol dans une gerbe de sang, nous avons tous brandi nos glaives et crié à en perdre la voix.

Il faut également chercher les causes du ressentiment particulièrement vif des Volariens à l'encontre de leurs voisins méridionaux dans la pratique kethienne du sacrifice d'enfants. Comme indiqué précédemment, les deux cultures rivalisaient de barbarie, mais cette facette précise de la société kethienne jette une ombre sur l'éventuelle compassion que pourrait susciter sa disparition annoncée. Que pareille coutume ait réellement existé et ne s'apparente pas uniquement à un préjugé volarien nous est confirmé par Karvaley, ainsi que plusieurs autres sources contemporaines. À les en croire, ces sacrifices n'avaient lieu qu'à l'occasion de l'accession au trône d'un nouveau roi, comme le prouve le compte-rendu glaçant de prosaïsme que tire Karvaley d'une telle cérémonie :

Une fois le roi installé sur son trône, il plonge la main dans un immense bol en verre rempli de chevilles de bois sur lesquelles ont été préalablement gravés les noms de tous les enfants de Kethia. Aucun enfant n'est exclu, quel que soit son rang, car quel parent pourrait se priver d'un tel honneur ? Quand il a choisi, le roi se lève et lance à la foule le nom de l'enfant béni. Cette fois-ci, c'est un garçon d'environ huit ans, fils d'un constructeur naval qui le porte avec fierté jusqu'à l'estrade.

L'enfant rebondit sur les épaules de son père, un rire joyeux aux lèvres. Le roi accueille le garçon d'un baiser au front avant de le mener, un poignard à la main, vers les fonts dans lesquels les dieux viendront se rassasier de sang à l'apparition de la lune. Si les dieux nous récompensent continuellement, ils ont également toujours faim.

Ce fut justement le couronnement de ce roi qui précipita la guerre, car il s'agissait d'un guerrier, connu sous le nom de Tavurek et décrit par Karvaley comme étant « le plus illustre représentant de Kethia. Sa stature et sa prouesse au combat n'avaient d'égaux que son intellect au tranchant plus affûté que n'importe quelle lame. On eût dit que les dieux avaient compris dans quelle situation nous nous trouvions et nous avaient dépêché Tavurek depuis le tréfonds d'un âge oublié, car il ne ressemblait à aucun autre homme. » Après leur victoire, les Volariens prirent minutieusement soin de détruire toutes les images et statues existantes de Tavurek, de sorte qu'on ne peut aujourd'hui confirmer la description qu'en fit Karvaley, quand bien même le portrait brossé par Entril du roi-guerrier corrobore dans les grandes lignes la plupart des sources volariennes :

Il surplombait ses hommes tandis qu'ils marchaient sur nous, allant tête et bras nus et brandissant une immense hache à double tranchant comme si elle ne pesait guère plus qu'une brindille. Un tourbillon de muscles et d'acier, dont la fureur conquérante poussait ses sujets à se jeter aveuglément dans la bataille, au mépris de leur vie.

En dehors de quelques détails glanés dans l'œuvre de Karvaley, nous en savons bien trop peu sur la vie de Tavurek avant son accession au trône. À en croire l'érudit, il provenait d'une prospère famille marchande et avait passé une grande partie de son enfance en mer. Plusieurs légendes outrancières et franchement absurdes courent sur cette période maritime, depuis son enlèvement par d'exotiques reines îliennes qu'il se serait empressé de séduire jusqu'aux innombrables pirates qu'il aurait expédiés par le fond, et contre lesquels il aurait forgé ses talents de combattant. La plus grotesque de ces fables demeure assurément celle du combat épique du futur roi contre quelque léviathan bardé de tentacules surgi des abysses. Naturellement, il en sortit victorieux, mais si grièvement blessé qu'il frôla la mort plusieurs jours durant. Que ces récits comportent ou non un fond de vérité, on peut au moins affirmer qu'à l'époque où Tavurek accède à la fonction suprême il a déjà beaucoup voyagé et fait preuve d'une force physique hors du commun. Les Kethiens, cependant,

l'exaltent moins pour ses prouesses martiales que pour sa haine forcenée des Volariens.

Karvalev nous a légué une transcription de la toute première allocution donnée par le jeune roi à la populace kethienne. Exception faite de certaines tournures poétiques certainement dues à la plume de l'érudit, ce discours nous offre un fascinant aperçu de la position farouchement antivolarienne de Tavurek :

Méritent-ils seulement l'appellation d'hommes ? ces bêtes, ces bâtards, ces misérables ? Où est leur honneur ? je vous le demande. Où est leur courage ? Où est leur foi ? Ils nous traitent de blasphémateurs. Ils prétendent que nous déshonorons les dieux, quand chacun de leurs actes suinte l'abomination. Il y a plus de piété dans les yeux de mon chien que dans un bataillon de Volariens.

Les références aux dieux abondent dans les discours de Tavurek. L'ambassadeur kethien en mission à Alpira l'a même décrit comme l'homme le plus fervent à avoir jamais occupé le trône, et nous pouvons affirmer sans crainte que le nouveau roi jugeait que sa mission était d'ordre divin. « Ils m'ont désigné, mon ami », aurait-il confié à Karvalev un soir qu'ils partageaient un simple repas de baies et d'eau, la coutume exigeant des rois kethiens qu'ils vivent frugalement. « Les dieux... J'ai entendu leurs voix, et ils ont fait de moi leur instrument sur cette terre. La vermine volarienne doit être éradiquée. »

Cela soulève bien sûr la question de la santé mentale de Tavurek, ou du moins de son emprise toute relative sur la réalité. Si folie il y avait, c'était dans tous les cas une folie partagée, tant son peuple l'a infailliblement soutenu jusqu'à la fin.

Le premier accrochage sérieux survient deux mois après le couronnement de Tavurek, quand il entraîne une flotte de navires de guerre dans l'Entaille de Lokar. Le roi ne cache en rien son intention d'asphyxier les échanges commerciaux avec Volar, de manière à affaiblir la cité avant son invasion prochaine. Sans doute se montre-t-il alors trop ambitieux, car les Volariens, manifestement au courant, prennent sa flotte en tenaille, par le revers et par l'avant. Témoin de la débâcle, un matelot verehlien en dresse le compte-rendu suivant à l'adresse d'un associé alpiran, plusieurs mois plus tard :

Ça s'est passé de nuit. Au début, je croyais que les dieux avaient décidé d'incendier le ciel et la mer. J'ai vu de nombreux hommes se jeter à l'eau pour échapper à leurs navires en flammes, comme autant de petites torches hurlantes. Les mangonneaux

volariens faisaient pleuvoir les boules de feu sur leurs ennemis, en grêle brûlante et continue. Et puis l'Entaille grouille de requins à nez blanc, des petits salopards bien vicieux qui t'attaquent en groupe. Ils avaient tant à manger, ce soir-là, qu'on aurait dit que la mer bouillonnait. Le lendemain matin, la grève était pleine d'épaves – quelques-unes volariennes, mais surtout des kethiennes – et les requins continuaient de s'empiffrer.

Tavurek parvient on ne sait comment à survivre à ce désastre et regagne Kethia avec ce qui reste de sa flotte. Curieusement, pour un roi responsable d'une telle déroute, il y est accueilli sous les vivats et aucun document n'atteste la moindre dissension à son encounter. « Il dégage quelque chose, écrit Karvaley à son sujet peu après la débâcle. Quelque chose d'envoûtant, qui subjugué l'âme d'autrui. Je n'ai jamais vraiment compris de quoi il s'agissait, mais même moi ne puis trouver de place pour le doute dans mon cœur. De toute ma vie, je n'ai jamais été plus sûr de moi ; cet homme est fait pour nous gouverner. »

Après pareille agression, il fallait s'attendre à une contre-attaque imminente des Volariens. Kethia se retrouve bientôt soumise à un blocus, la flotte volarienne qui l'encercle forçant les navires en approche, tous pavillons confondus, à trouver refuge ailleurs. Ils vont même jusqu'à couler une dizaine de vaisseaux neutres dont les capitaines se montrent réfractaires à leurs tentatives d'intimidation. Cet encerclement naval ne constitue toutefois que le prélude au véritable assaut, terrestre celui-ci. Les estimations varient quant à la taille de l'armée volarienne qui envahit le territoire kethien trois mois plus tard ; Karvaley exagère certainement quand il l'évalue à plus d'un demi-million d'hommes, tandis qu'Entril, s'il fait preuve d'une certaine modération, avance le nombre à peine croyable de deux cent mille. Dans tous les cas, il s'agit là d'une formidable légion, peut-être même la plus puissante de tout l'Âge de la Forge – et de loin la plus expérimentée.

L'usage révoltant d'inclure des esclaves au sein des troupes volariennes n'étant véritablement instauré que quatre siècles plus tard, la force d'invasion qui nous intéresse ne comprend alors que des citoyens libres. À cette époque, l'unité militaire de base de l'armée volarienne était le bataillon d'infanterie, qui accueillait un millier d'hommes ; nombre de ces unités se verront cependant forcées d'évoluer en sous-effectif, victimes des inévitables pertes dues aux blessures et aux maladies. La plupart des soldats étaient des conscrits âgés de seize à vingt-cinq ans, auxquels venaient s'ajouter nombre de réservistes rappelés sous les drapeaux par décret extraordinaire du Conseil. Les bataillons se composaient donc d'un mélange de conscrits

juvéniles et de vétérans aguerris ayant préféré faire carrière dans l'armée plutôt qu'affronter les aléas souvent cruels de la vie civile ; à cette époque, la loi venait en outre d'entériner les mesures privant de leur liberté les citoyens ruinés, compliquant d'autant plus l'existence des Volariens dénués de parents riches ou influents. L'armée, elle, au moins, offrait un semblant de stabilité financière et sociale. « Trois repas par jour, une ou deux catins par semaine et une bataille de temps en temps, soit de quoi se remplir l'estomac, se vider les bourses et se gaver de butin, écrit Entril en rapportant les paroles de son sergent-major. Voilà la recette d'un soldat heureux, illustre commandant. »

Si la vie sous les drapeaux restait préférable à la misère, le niveau de discipline exigé des soldats confinait au sadisme le plus total. À titre d'exemple, le châtiment le plus indulgent prescrit par le code militaire volarien consistait en dix coups de fouet barbelé, et sanctionnait des « crimes » allant du plastron mal lustré à la boucle de ceinture ternie. L'ébriété pendant le service exposait le coupable à quinze coups de fouet et le manque de respect envers un officier à vingt, soit de quoi tuer jusqu'au soldat le plus endurci. Les déserteurs, pour leur part, encouraient une punition autrement plus terrible : on leur coupait les mains et les pieds et on enduisait leurs moignons de poix avant de lâcher sur eux une meute de cerbères volariens. Une autre mesure disciplinaire aussi cruelle qu'indubitablement efficace prenait la forme d'une punition collective à l'encontre des bataillons jugés trop lâches sur le champ de bataille. Cent de leurs hommes se voyaient tirés au sort et forcés de mener la charge du prochain assaut, entièrement nus et armés d'un simple glaive. Il n'est guère étonnant, dès lors, que ceux qui ont eu à combattre les Volariens aient exalté bien souvent leur bravoure.

En sus de ses bataillons réguliers, l'armée volarienne alignait un certain nombre de formations d'élite bardées d'honneurs de bataille et bénéficiant d'un nom plutôt que du simple numéro affecté aux autres unités. Ces noms s'inspiraient pour la plupart de héros légendaires ; parmi les plus illustres, citons les « Lames de Livella » et les « Fils de Korsev » qui avaient participé à tous les engagements majeurs de l'Âge de la Forge sans jamais connaître la défaite. Dans l'affrontement à venir, cependant, même ces formidables soldats allaient apprendre que nul n'est invincible à la guerre.

Si l'infanterie formait le plus gros des troupes volariennes, la cavalerie – composée en grande partie des fils de la riche classe marchande – n'était pas en reste, de même qu'un corps d'ingénieurs militaires dont l'extrême efficacité n'est probablement pas étrangère à la victoire impériale. Car c'est par le biais d'une série d'opérations de pontage remarquablement rapides que ces ingénieurs permettent aux

Volariens de couvrir plus de cent cinquante kilomètres en territoire kethien durant les cinq premiers jours de campagne, le tout sans rencontrer de résistance sérieuse ni alerter Tavurek – qui pour l’heure lèche encore ses plaies à Kethia. Quand la rumeur de l’invasion lui parvient, le roi y répond toutefois sans atermoiements.

Kethia disposait pour sa part d’une petite armée de métier d’environ vingt mille hommes, dont les forces avaient payé un lourd tribut durant l’Offensive de l’Entaille. Afin de gonfler ce maigre effectif, la cité avait instauré de longue date une politique active de recrutement de mercenaires venus de tous horizons, pratique que la perspective de la guerre prochaine décupla de fait. Voilà qui explique le cosmopolitisme de la cohorte partie de Kethia pour intercepter les Volariens telle que la dépeint Karvaley dans sa chronique, et qui souligne un peu plus l’incroyable capacité de Tavurek à inspirer de la loyauté même aux cœurs les plus endurcis :

Des archers en provenance des côtes de la mer Jarvenne prenaient position auprès de frondeurs à la peau sombre venus de Verehl. Des lanciers d’Atethia nommaient “frères” des barbares à la peau blême descendus des montagnes septentrionales. Et tous s’inclinaient devant le puissant Tavurek, tous juraient solennellement de le suivre dans le brasier et même de croiser le fer avec les Dernos, s’il le leur demandait. Que ce serment ait été prononcé, nul ne peut en douter, car ces hommes n’exigeaient plus de solde. Ils étaient venus à nous en tant que mercenaires, mais restaient en tant que loyaux Kethiens. Et c’est en cette qualité qu’ils périrent.

Comme toujours, les sources varient quant à l’estimation de l’armée kethienne, mais elle était certainement deux fois moins nombreuse que celle des Volariens. Malgré cette nette disparité des forces en présence, l’affrontement qui suit quatre jours plus tard n’a rien d’inégal, bien au contraire. Les deux cohortes se défont à quelque cinquante kilomètres de Kethia et à deux kilomètres à peine de la berge sud de l’Entaille de Lokar. Les Volariens ont judicieusement choisi de rester en vue de la côte afin de s’assurer un réapprovisionnement constant par le biais de leur flotte, un autre facteur expliquant leur fulgurante progression. Entril décrit le champ de bataille comme :

... une immense prairie sans relief, dépourvue de collines ou du moindre point de repère susceptible de lui valoir un nom. Les Kethiens surgirent en une masse compacte, dédaignant toute manœuvre, feinte ou stratégie pour charger droit sur le cœur de

notre formation. Quand la journée s'acheva, nous avons baptisé cette morne plaine l'Inféconde, car quelle plante pourrait désormais pousser sur cette terre corrompue ?

Le rapport de bataille d'Entril se présente comme une succession confuse de corps à corps frénétiques contre « des hommes aux allures de bêtes démentes, privés de toute raison et de toute peur... ». Aussi devons-nous nous tourner vers le rapport du commandant en chef volarien, un certain général Derilev, pour obtenir une description de la bataille dans son ensemble. Derilev y apparaît comme un officier vétéran de quelque renom, même si sa conduite de la campagne relève plus de la simple compétence que d'un commandement inspiré. Son compte-rendu est toutefois à prendre avec des pincettes, tant il s'apparente au plaidoyer d'un officier de longue date cherchant par tous les moyens, jusqu'aux affirmations les plus saugrenues, à se défaire de ses responsabilités face au désastre :

De nombreux rapports, dressés par certains de mes vétérans les plus aguerris, font état de soldats kethiens continuant à se battre en dépit de blessures mortelles. À l'évidence, nous avons sous-estimé la vilenie de notre adversaire, car je soutiens qu'ils n'auraient pu pénétrer le centre de notre formation sans avoir recours à quelque agent surnaturel. Quand on voit les morts se relever pour combattre, on ne peut qu'aboutir à cette conclusion : les Dermos ont resurgi de leur abîme pour s'établir à Kethia.

Les Dermos, comme Mon Empereur s'en souviendra certainement de sa lecture de *Terre de cauchemars*, sont les ennemis légendaires des dieux et des hommes, censés séjourner sous la terre, au plus profond d'un insondable puits de flammes. Derilev décrit ensuite comment la percée kethienne est jugulée par les célèbres Fils de Korsev, qui se jettent dans la brèche au tout dernier moment, sacrifiant deux tiers de leurs effectifs mais luttant avec une telle férocité que la ligne volarienne a le temps de se réorganiser. Derilev vante ensuite interminablement l'exécution parfaite et fulgurante de sa propre contre-attaque : il ordonne la retraite des bataillons centraux et le renforcement des flancs, puis envoie sa cavalerie prendre à revers l'armée kethienne, lui infligeant de fait une écrasante défaite. Tout cela constitue au mieux une grossière exagération, au pire un mensonge éhonté, car Karvaley décrit pour sa part une armée kethienne regagnant sa cité en ordre de bataille, malgré de nombreuses pertes. La longueur du siège à venir démontre également qu'en dépit des affirmations de Derilev Tavurek disposait d'une force

militaire encore considérable après cette défaite. Enfin, le remplacement de Derilev par un nouveau commandant peu après cet épisode est lui aussi lourd de sens. J'ai disséqué en vain toutes les chroniques à ma disposition en quête d'autres mentions du militaire destitué ; sans doute le sinistre traitement réservé par le Conseil aux généraux malheureux explique-t-il cette absence.

Dans une lettre adressée à son épouse peu après la bataille, Entril raconte comment il a perdu un tiers de ses hommes, « tombés au combat pour la plupart, rongés par la folie pour quelques-uns », et comment la mort de tous ses officiers supérieurs le propulse au rang de chef de bataillon. Des pertes d'une telle ampleur sont évidemment monnaie courante, mais il n'en reste pas moins que c'est une armée fort ébranlée – quoique toujours vaillante – qui entame le siège de Kethia.

Les Volariens étaient alors passés maîtres dans l'art du siège, comme le prouvent les innombrables récits de l'Âge de la Forge narrant l'expertise et la patience avec lesquelles ils soumettaient cités et forteresses ennemies. Au départ, tout porte à croire que Kethia subira le même sort. Entril consigne ainsi pour la postérité le vibrant discours que le tout nouveau général volarien délivre à ses troupes :

Un mois à jouer de la pioche, soldats, nous promet-il, pour gagner toute une vie de butin.

Ce nouveau commandant s'impose comme un personnage encore plus obscur que l'infortuné Derilev, à tel point que l'histoire ne retiendra de lui que le sobriquet peu flatteur dont – toujours selon Entril – l'affublent ses hommes excédés par l'optimisme forcé de ses harangues : « l'Arracheur de Dents ». En réalité, il leur faudra attendre deux mois avant le premier assaut, l'Arracheur perdant patience face aux maigres progrès des ingénieurs volariens qui étendent leurs tranchées vers les murailles centimètre par centimètre. Plus de dix mille hommes participent à l'attaque, s'élançant à l'assaut des remparts au moyen d'échelles de siège ; et ce en trois endroits différents, dans l'espoir de diviser suffisamment la défense pour permettre une percée. L'opération est un désastre absolu, et à peine trois mille hommes regagnent leurs lignes après la tombée de la nuit. Entril décrit ainsi les survivants :

Les yeux exorbités et la face maculée de suie, ils bredouillaient des propos incohérents, convoquant dans leur délire d'invincibles adversaires et le roi kethien, prétendument capable de surgir à loisir dans leurs rangs pour les faucher à l'aide d'une hache si affûtée qu'elle fendrait leurs armures comme du simple papier de

riz. L'Arracheur administra le châtiment du pleutre à un homme sur dix, mais la peur provoquée par leurs élucubrations prit racine ; or la peur est le pire fléau de toute armée.

De nature manifestement obstinée, l'Arracheur hasarde une nouvelle tentative trois jours plus tard. Pour ce faire, il double la force d'assaut et place ses bataillons d'élite en première ligne. Entril et ses hommes reçoivent l'ordre d'épauler l'attaque de la porte principale par les Lances de Morivek, l'une des plus illustres formations militaires de l'histoire volarienne. Un saisissement palpable, sans parler d'une certaine stupéfaction devant sa propre survie, se dégage de sa missive suivante :

Criblés d'une pluie incessante de flèches et de cailloux, les Lances gravirent les murailles un échelon à la fois jusqu'aux remparts situés de part et d'autre de la porte. Comme ils ont lutté, ma tendre épouse – les mots me manquent pour décrire leur acharnement. J'avais l'impression d'assister à l'assaut de soldats façonnés dans la pierre, soutenant la déferlante des Kethiens avec une bravoure indicible. Obéissant aux ordres, nous chargeâmes la porte avec notre gigantesque bélier à tête de fer, heurtant encore et encore l'immense battant tandis que les Lances tenaient le mur en surplomb. Et tout ça pour rien.

Entril décrit ensuite comment ses hommes, après avoir fracturé la porte, se retrouvent bloqués par une fosse profonde remplie d'une eau trouble, qui se révèle bientôt être de la naphte qu'une torche lâchée des hauteurs de la cité embrase dans une « colonne de feu dévorante ». Entril tente alors de rallier ses fantassins, mais leur courage précaire vole en éclats quand les Kethiens postés sur les remparts entreprennent de les bombarder de cadavres :

... des corps en armure volarienne, arborant le blason des Lances de Morivek et tous décapités. Mes hommes se dispersèrent à toutes jambes, sans tenir compte de mes exhortations, et je demeurai bientôt seul au pied de la porte enfoncée. Conscient de ma fin imminente, je me dressai de toute ma taille et me tins prêt à rendre l'âme avec toute la dignité due à mon rang. Comme j'émergeai de la barbacane, je me forçai à lever les yeux et à défier du regard les défenseurs kethiens. Je n'aperçus qu'un seul homme, aux traits noyés par la pénombre du crépuscule naissant, mais que je reconnus sans mal. Il me toisa de longues secondes durant, les mains posées sur le manche de sa hache de guerre, puis il allongea un bras et tendit un doigt

Curieusement, la couardise de son bataillon ne semble pas rejaillir sur Entril, qui échappe au châtement réservé d'ordinaire aux officiers d'unités en déroute. Une clémence probablement due au suicide de l'Arracheur, dont le corps est retrouvé le matin suivant dans sa tente. Cette défection inopinée entraîna, bien entendu, la nomination d'un nouveau général, bien plus patient que son prédécesseur.

Vartek Lovril demeure à ce jour l'un des acteurs les plus auréolés de gloire de l'Âge de la Forge, et l'un des rares personnages de l'époque préimpériale à avoir réchappé à la purge historique et iconographique de la Grande Purification. S'il jouit déjà d'une solide réputation quand débute la dernière guerre kethienne, il doit alors moins sa notoriété à ses talents de stratège qu'à sa bravoure personnelle et son aptitude au combat. Vartek grandit dans le port septentrional de Varral, jusqu'alors cité-État indépendante. Son père est l'un des principaux conspirateurs responsables du coup d'État qui déstabilise l'ancien régime et ouvre la voie à l'annexion volarienne.

En tant que troisième fils destiné à ne recevoir qu'une maigre portion d'héritage, Vartek s'enrôle très jeune dans l'armée volarienne. Il semblerait qu'il ait agi sans l'aval de son père, car Vartek entre dans le contingent en tant que simple soldat, et non comme le sous-officier que son statut social aurait pu lui assurer. Néanmoins, les occasions de se distinguer ne manquent pas pendant l'Âge de la Forge et le courage comme le talent martial du jeune Vartek font bientôt le tour de toutes les provinces, lui assurant de rapides promotions. Afin d'épargner à Mon Empereur une énumération exhaustive de toutes les batailles et de tous les faits d'armes qu'on lui prête, je me bornerai à déclarer qu'il s'agissait peut-être de l'homme le plus dangereux à avoir jamais revêtu un uniforme volarien.

Quand survient la guerre kethienne, il se trouve à la tête d'un bataillon d'élite de troupes amphibies : les Pygargues. L'Offensive de l'Entaille lui permet d'asseoir un peu plus sa réputation, mais il ne semble guère participer à la campagne terrestre avant le trépas de l'Arracheur. Son âge exact à l'époque reste inconnu, mais nous pouvons raisonnablement estimer qu'il avait alors entre trente et trente-trois ans, faisant de lui le plus jeune général de toute l'histoire volarienne.

Malgré sa redoutable réputation, les descriptions contemporaines de Vartek en brossent un portrait surprenant : « Jamais je n'ai croisé âme plus bienveillante, dit de lui Entril. Scellez une amitié avec lui, et vous serez rassasié de camaraderie et d'humaine bonté pour le restant de vos jours, car il n'a jamais abandonné un ami. » Les louanges d'Entril sont peut-être influencées par sa réussite sociale ultérieure,

due en grande partie à l'appui de Vartek, mais il n'en reste pas moins que son témoignage étonne quand on sait qu'il se réfère à un homme réputé pour avoir occis plus d'une centaine d'adversaires sur le champ de bataille. En outre, tout indique que l'admiration d'Entril pour son général n'avait rien d'un fait isolé, car les sources d'époque soulignent uniformément l'extraordinaire loyauté et l'affection que ses hommes lui vouaient – un aspect que Karvaley constate lugubrement dans l'une de ses dernières missives rescapées de la cité : « Ils ont leur propre Tavurek, désormais. Notre sort est scellé. »

Vartek se distingue également de la légion de notables volariens par le fait qu'il n'a jamais possédé qu'un seul esclave tout au long de sa vie, une femme capturée lors de ses campagnes contre les tribus montagnardes du Nord. Son nom est perdu, mais Entril nous décrit une femme :

... pâle de peau, aux membres longs et fuselés, et dont l'aspect charmant ne trahissait en rien ses origines barbares. Mon général interdisait de lever la main sur elle ou de la rabrouer, et passait tous ses rares moments d'intimité en sa compagnie, en laquelle il semblait puiser d'innombrables réserves de fortune. Certains prétendent même qu'il lui demandait conseil, mais pareille affirmation constitue évidemment une absurdité sans nom.

En guise de première décision, Vartek décide de gracier tous les soldats condamnés au châtiment du pleutre, avant d'entamer la réorganisation totale de son armée. Les commandants inefficaces sont révoqués, mais se voient offrir une chance de racheter leur échec en servant dans les rangs. Le fait qu'ils aient presque tous saisi cette chance démontre dans quel opprobre la société volarienne tient la disgrâce militaire. Des bataillons en sous-effectif sont fusionnés et placés sous l'autorité d'officiers promus en vertu de leur seul mérite, de sorte que des commandants se retrouvent à servir sous les ordres de leurs anciens sergents. Entril profite tout particulièrement de ces bouleversements, en obtenant une promotion au rang d'Œil du général, un poste à l'importance capitale qui lui octroie la responsabilité des renseignements de l'armée et le place au tout premier rang des conseillers de Vartek.

Les changements les plus importants initiés par Vartek, cependant, sont de nature tactique. Il commence par renforcer le blocus naval, que quelques rares vaisseaux kethiens parviennent encore à contourner. Il rend à l'ingénieur en chef de l'armée la mainmise absolue sur les lignes de contrevallation et commande à Volar de nouveaux engins. Il proscriit également tout nouvel assaut frontal,

bornant l'offensive volarienne à l'excavation de trente nouveaux mètres de tranchées par jour, travaux qu'il protège des archers kethiens grâce à des balistes braquées sur les murailles. « Tout siège est une épopée, déclare-t-il à Entril alors qu'ils arpentent tous deux les retranchements. Et nous n'en avons vécu que la première strophe. »

Pendant six longs mois, les Volariens creusent le sol meuble et rouge de la plaine eskethienne, tissant autour de la butte sur laquelle se dresse la cité un inextricable réseau de tranchées. L'Empire applique de nos jours une politique de régulation des étrangers excessivement stricte, qui interdit à tout voyageur de s'aventurer sans escorte ou permission expresse d'un Conseiller hors des limites du port d'arrivée. En raison de ces contraintes, Mon Empereur me pardonnera, je l'espère, de n'avoir pu entreprendre une inspection des ruines de l'Ancienne Kethia. Je suis néanmoins parvenu à me procurer des esquisses du site, réalisées par un Volarien doté d'un certain talent artistique et jointes à ce document. Leur examen permettra à Mon Empereur de remarquer que les lignes de contrevallation demeurent visibles à ce jour sous la forme de sillons réguliers, qui se creusent en profondes ravines à l'endroit où elles rencontraient les murailles aujourd'hui disparues. C'est en cet endroit que la patience de Vartek porta ses fruits.

Car les ingénieurs volariens ont en effet subverti l'approche traditionnelle du siège, qui veut que des machines de guerre bombardent les murailles de rochers jusqu'à provoquer l'apparition d'une brèche béante, au profit d'un travail de sape important. Peu disposé à risquer toutes ses troupes en un seul endroit des défenses, Vartek ordonne la construction de quatre galeries – deux au sud et deux au nord. Deux mois durant, esclaves et ingénieurs œuvrent sans relâche à saper les fondations de la cité, remplaçant les pierres anciennes par des boisages et des balles de coton trempées de naphte.

Le général choisit pour sa grande attaque le jour ordinairement réservé à la commémoration du trépas de la légendaire guerrière Livella. Les Volariens organisent encore aujourd'hui une célébration à cette date, lui conférant la forme moderne d'une fête estivale ponctuée de spectacles sanguinolents et de courses d'épées. Au temps jadis, cependant, il s'agissait d'un jour de paix – un comble pour cette société ! – au cours duquel tous les citoyens volariens se disaient frères et sœurs. Au gré d'une histoire pourtant émaillée de massacres et de cruautés en tout genre, jamais un Volarien n'avait pris les armes le Jour de Livella ; un fait que Vartek comptait évidemment mettre à profit.

Entril raconte comment, passé minuit, le général demande aux ribauds et aux esclaves de danser et de chanter à tue-tête, de manière à créer l'illusion d'un festival battant son plein. Entre-temps, les forces

d'assaut se rassemblent en silence au nord et au sud de la cité, tandis que les ingénieurs se glissent dans leurs tunnels, la torche à la main. S'ensuit une offensive qu'Entril dépeint ainsi :

Vartek prit place à la tête des Pygargues, qui avaient menacé l'état-major de mutinerie dans l'éventualité où on leur refuserait de se battre au côté de leur général. On pouvait voir les ingénieurs surgir de leurs terriers, poursuivis par des panaches de fumée noire. Alors, dans un rugissement guttural, les galeries vomirent des gerbes de flammes et une secousse puissante fit trembler le sol sous nos pieds. Tous les hommes présents retenaient leur souffle, les yeux rivés aux murailles, et d'innombrables prières adressées aux dieux s'élevèrent dans la nuit. Car, l'espace d'une brève seconde, tous crurent que nous avions échoué, parce que les murs tenaient bon, intacts et immobiles. Mais les dieux consentirent à répondre à nos supplices, et deux grandes brèches d'au moins six mètres chacune se firent jour parmi les moellons éboulés et la nappe de poussière. Mon général gagna son nom ce soir-là – le Fer de Lance –, car il s'élança vers la brèche voisine avec tant de prestesse que les Pygargues durent courir ventre à terre pour le suivre. Un puissant cri collectif retentit comme les autres bataillons chargeaient à leur tour, pressés d'en découdre, car qui pouvait douter que nous remporterions la victoire cette nuit-là ? Assurément, la cité et tout son riche butin seraient à nous au point du jour.

Les Volariens pensaient sans doute achever ce siège comme tant d'autres avant lui : par une bataille acharnée permettant d'expédier les derniers défenseurs, suivie d'une longue période de saccage, de rapines et de boucherie généralisée. Dans ce cas, ils durent bien vite déchanter, car, une fois passé les brèches, les hommes de Vartek ne trouvèrent pas un seul Kethien prêt à vendre chèrement sa peau le temps d'un baroud d'honneur. À la place, ils trouvèrent de nouveaux murs.

« Tavurek n'avait pas chômé, écrit Entril à son épouse le lendemain dans une lettre empreinte d'amertume. Tandis que nous creusions nos galeries, lui érigeait des murs épais dans chaque recoin de la ville. Il s'agit d'ailleurs plus d'un labyrinthe que d'une barrière, tant leur parcours est sinueux et leur hauteur variable. Nos hommes s'y aventurent comme à regret, perdus et désorientés, et chaque pan de mur assailli avoisine un bastion plus élevé accueillant des archers kethiens. Ces derniers font désormais preuve d'une habileté sans faille et leurs frondeurs descendent à n'en pas douter des Dermos eux-

mêmes. J'ai vu aujourd'hui un homme se faire crever l'œil par une bille de plomb à plus de quarante pas de distance. »

Cette « bataille du Labyrinthe », comme l'a baptisée la postérité, semble s'étirer sur plusieurs jours, chacune des rares percées volariennes aboutissant sur une nouvelle rangée de murs quelques rues plus loin. En tant qu'Œil du général, Entril avait pour mission de débusquer Tavurek dans le tumulte incessant des combats. Ce faisant, il multiplie les rapports, chacun plus extravagant que le précédent :

Il bondissait dans nos rangs, décapitait quatre hommes, puis s'évanouissait telle une brume avant que nous puissions contre-attaquer... Il sautait de toit en toit au gré de bonds impossibles et nous criblait de flèches en plein air... Je l'ai vu de mes yeux retourner notre propre sergent contre nous ; il n'a eu qu'à tendre la main et l'effleurer, après quoi cet homme s'est mis à faucher à tour de bras des soldats au côté desquels il avait servi des années durant...

Le quatrième jour, Vartek semble avoir souffert d'un rare accès de découragement, peut-être dû à la folie meurtrière du boucher kethien – Entril estime les pertes volariennes à trois mille hommes environ – ou bien à la simple fatigue. Dans tous les cas, il ordonne l'arrêt momentané des hostilités et se retire dans sa tente en compagnie de son esclave. Le malaise éprouvé par Entril se ressent pleinement à sa lecture quand il entend « des éclats de voix en provenance de la tente du général. La femme paraît l'implorer, tout à la fois larmoyante et revendicative. “Tu sais ce qui est en jeu ici. Tu sais ce qui anime cette créature. Si tu faiblis aujourd'hui, le monde entier est condamné !” »

Que Vartek se soit laissé influencer ou non par les exhortations d'une simple esclave, l'histoire ne le dit pas ; mais toujours est-il qu'il émerge de sa tente le matin suivant investi d'une vigueur renouvelée. De nouvelles troupes sont envoyées dans le labyrinthe afin d'attaquer sans relâche les points faibles des fortifications, avec ordre de maintenir une pression constante sur l'ennemi. Vartek rassemble ensuite les Pygargues survivants et embarque quelque cinq mille hommes à bord de navires « si bondés de troupes que les vagues menaçaient d'envahir les tillacs », à en croire Entril. Profitant des échauffourées dans la cité, Vartek part rejoindre la flotte d'encerclement, bat le rappel des bâtiments et lance sans tarder une attaque sur le port kethien. À l'évidence, Tavurek avait anticipé ce cas de figure, car les vaisseaux attaquants sont accueillis de l'autre côté de la digue par des salves continues de flèches enflammées et autres missiles projetés par des trébuchets et des mangonneaux de facture récente. « La fumée nous étouffait, écrit un capitaine volarien dans son

journal de bord peu après. Les navires avançaient en formation si compacte que leurs mâts évoquaient une forêt agitée par la houle et menacée par le feu. »

Plus téméraire que jamais, Vartek entraîne ses Pygargues dans une course folle à travers la flotte, sautant de pont en pont jusqu'aux quais, où les attendent les rangs bien ordonnés de l'armée régulière kethienne. S'ensuit une furieuse et sanglante escarmouche, devant laquelle ne recule pas le courageux général volarien – bien au contraire. Malgré leur infériorité numérique, les Pygargues de Vartek parviennent à tenir le quai suffisamment longtemps pour que des renforts volariens se fraient un chemin à travers la fumée suffocante et se jettent dans la bataille. Quand vient la nuit, le port est entre les mains des Volariens et un flot ininterrompu de troupes débarque dans la cité. Le sort de Kethia est scellé, quand bien même – selon le témoignage d'Enril – ses habitants ne semblent pas s'en rendre compte :

La cité entière se dresse contre nous. Les vieillards, les enfants, les infirmes, tous redoublent leurs efforts surhumains, comme galvanisés de surnaturelle énergie. Des garçonnets se précipitent sur nous depuis les fenêtres et le pas des portes ; émaciés, hagards et fulminant de haine, ils attaquent au couteau, griffent et mordent, bien souvent encouragés par leurs mères qui n'hésitent pas à les rejoindre dans la mort. J'ai vu un vieil homme lancer des pots remplis d'huile sur une compagnie, puis s'embraser lui-même avant de se laisser tomber sur elle. Chaque rue est un champ de bataille, chaque maison une forteresse. L'un de nos bataillons d'élite a ainsi perdu cinquante hommes dans la conquête d'une demeure de marchand. Dans les décombres gisaient vingt corps – pas un seul n'appartenait à un soldat. En vérité, quelque chose d'infâme est à l'œuvre dans cette cité.

Il leur faut encore cinq jours, en progressant rue par rue, bâtiment par bâtiment, pour atteindre le centre de Kethia. Le monument inconnu où les Kethiens éalisaient naguère leurs rois s'est mué en solide place forte cernée de barricades, renforcée de murs en brique et hérissée d'archers et de frondeurs. Dans les comptes-rendus les plus grandiloquents de cette ultime bataille, Vartek s'interrompt alors pour délivrer à ses troupes épuisées un discours aussi poignant qu'éloquent, vibrant de passion quand il proclame la supériorité inhérente de la société volarienne et juge mérité le sort réservé par les dieux aux Kethiens. Ce discours connaît plusieurs versions, que je n'ai pas daigné inclure dans cette chronique pour la simple et bonne raison que, à en croire Enril et d'autres témoignages contemporains, Vartek n'en a

jamais prononcé un seul mot. Bien au contraire, il s'empresse d'ordonner l'encerclement du monument, supervise l'évacuation des blessés ainsi que les distributions d'eau et de nourriture, puis convoque les engins de siège afin de déloger les archers du toit et d'ouvrir des trouées dans les barricades.

Quand vient l'heure de l'assaut final, Vartek est tout naturellement le premier à franchir la brèche, même s'il ne pouvait pas se douter du spectacle qui l'attendait à l'intérieur, plus tard décrit par Entril en ces termes :

Seule la mort régnait en ces murs. Tous gisaient au sol, enchevêtrés – hommes, femmes et enfants, leur visage serein et leur cou creusé d'une profonde entaille. Nous en comptâmes plus de quatre mille, égorgés de leur plein gré et les traits fendus d'un sourire tandis que le sang s'échappait de leurs plaies. Pour la toute première fois, je vis mon général entrer alors dans une fureur noire. Il traversa en trombe le temple kethien tout en défiant Tavurek d'une voix sourde. À ses cris répondait l'écho d'une hilarité démente. Nous trouvâmes le monarque adverse assis sur son trône, secoué de rire, imperturbable et désarmé. Mon général ramassa la hache qui gisait au sol et la lança aux pieds du roi fou, lui ordonnant de s'en emparer et de faire honneur à son peuple en mourant avec honneur. Mais Tavurek se contenta de partir d'un nouvel éclat de rire, plus hystérique que jamais. Mon général s'approcha de lui et brandit son épée. Je l'entendis lui demander : "Quel monstre peux-tu bien être ?" La jubilation du roi se dissipa peu à peu et il haussa les épaules avant de répondre : "Je suis... très patient. Et tout cela s'est révélé fort divertissant."

Mon général le pourfendit alors, d'un coup d'estoc en plein cœur, faisant preuve d'une miséricorde que cette créature ne méritait assurément pas.

Trois mille Kethiens seulement survécurent au siège, tous affligés d'une incurable folie. Comme l'exigeait la coutume, les hommes furent exécutés, et les femmes et les enfants réduits en esclavage, quand bien même leur santé mentale vacillante les rendait inaptes aux travaux les plus élémentaires. Nul ne sait ce qu'il advint de Karvaley, mais certains érudits lui attribuant les écrits plus tardifs d'un lettré atethien pensent y voir la preuve qu'il aurait survécu à la chute de la cité. Si lesdites œuvres démontrent une remarquable similarité stylistique avec la plume de Karvaley, leurs sujets d'étude – citons à titre d'exemple un traité comparatif des méthodes de culture du chou – paraissent bien terre-à-terre pour un esprit d'une telle envergure.

La correspondance d'Entril s'interrompt au terme de la campagne kethienne, mais l'on sait qu'il continua de servir sous les ordres de Vartek pendant de longues années. Côte à côte, ils menèrent plus de vingt campagnes différentes à mesure que Volaria consolidait ses prises de guerre et que l'Âge de la Forge touchait à sa fin. Entril accéda au statut de Conseiller peu avant sa mort, précurseur d'une dynastie qui continue à ce jour de présider à la destinée de l'Empire.

Vartek refusa pour sa part le siège qui lui fut offert, en dépit du fait qu'il ne possédait qu'un seul esclave, et se retira dans une villa côtière sise près de Varral. Il y enfanta plusieurs fils, tous affranchis à la naissance par décret spécial du Conseil, avant de rendre l'âme à l'âge de soixante-neuf ans. Par voie testamentaire, il obtint l'émancipation de la mère de ses enfants et lui légua tous ses biens. Ses quatre fils entrèrent dans l'armée, sans qu'aucun connaisse jamais la même gloire que son père – comment s'en étonner, quand pareille ombre plane sur votre existence ? La dynastie Vartek ne perdura pas longtemps, toute mention de sa lignée disparaissant des archives lors de la Grande Purification, probablement en raison d'une adhésion à quelque foi inopportune. Néanmoins, certains érudits avancent que ses descendants se trouvaient au nombre des exilés ayant fui vers le nord les persécutions religieuses, de sorte qu'il est fort possible que son sang coule encore dans les veines d'un barbare illettré et malpropre.

Kethia n'est désormais plus qu'une vaste ruine surplombant le port florissant construit par ceux-là mêmes qui ont voulu sa destruction. Comme pour mieux remuer le couteau dans la plaie, ils lui ont même dérobé son nom afin de l'offrir à cette cité flambant neuve : Nouvelle Kethia. On raconte qu'après la chute de la ville les Volariens ont répandu du sel sur la butte afin que rien ne puisse jamais pousser sur cette terre maudite. Mon Empereur ne manquera toutefois pas de remarquer que les illustrations fournies par mon employé volarien présentent de nombreuses mauvaises herbes pullulant entre les pierres érodées. Sans doute faut-il donc considérer cette rumeur comme l'ultime incursion du mythe dans un récit déjà riche en invraisemblances.

*Je demeure, sire, votre humble et loyal serviteur,
Seigneur Verniers Alishe Someren*

Anthony Ryan est l'auteur de *Blood Song*, une épopée flamboyante et lyrique ; ces nouvelles se déroulent dans le même univers. Sa dernière série en date, *Dragon Blood*, est en cours de publication.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne,
en grand format :

Blood Song :

1. *La Voix du sang*
2. *Le Seigneur de la Tour*
3. *La Reine de Feu*

Dragon Blood :

1. *Le Sang du dragon*

La Dame des Corbeaux et autres nouvelles

Aux éditions Bragelonne,
au format poche :

Blood Song :

1. *La Voix du sang*
2. *Le Seigneur de la Tour*
3. *La Reine de Feu*

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

La Dame des Corbeaux

Titre original : *The Lady of Crows*

Copyright © 2017 by Anthony Ryan

Le Haut Percepteur

Titre original : *The Lord Collector*

Copyright © 2015 by Anthony Ryan

Le Mal par le mal

Titre original : *A Duel of Evils*

Copyright © 2014 by Anthony Ryan

Tous droits réservés, y compris les droits de reproduction partielle ou totale.

© Bragelonne 2018, pour la présente traduction

Illustration de couverture :

Didier Graffet

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 979-10-281-0951-6

Bragelonne

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr

Site Internet : www.bragelonne.fr



C'EST AUSSI...

... LES RÉSEAUX SOCIAUX

Toute notre actualité en temps réel :
annonces exclusives, dédicaces des auteurs, bons plans...

facebook.com/Bragelonnefr

Pour suivre le quotidien de la maison d'édition et trouver
des réponses à vos questions !

twitter.com/Bragelonnefr

Les bandes-annonces et interviews vidéo sont ici !

youtube.com/Bragelonnefr

... LA NEWSLETTER

Pour être averti tous les mois par e-mail de la sortie de
nos romans, rendez-vous sur :

www.bragelonne.fr/abonnements

... ET LE MAGAZINE NEVERLAND

Chaque trimestre, une revue de 48 pages sur nos livres et
nos auteurs vous est envoyée gratuitement !

Pour vous abonner au magazine, rendez-vous sur :

www.neverland.fr